J
XL
8/2

43043/9

J-XL
18/2

54350

DE LA CONSERVATION DES ENFANS,

Ou les moyens de les fortifier, de les préſerver & guérir des maladies, depuis l'inſtant de leur exiſtence, juſqu'à l'âge de puberté.

Par M. RAULIN, Docteur en Médecine, Conſeiller Médecin ordinaire du Roi, Cenſeur Royal, de la Société Royale de Londres ; des Académies des Belles-Lettres, Sciences & Arts, de Bordeaux & de Rouen, & de celle des Arcades de Rome.

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.

Spes gentis & robur.

A YVERDON.

M. DCC. LXX.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE V.

Maladies du dernier tems de la groſſeſſe.

LA matrice a pris un ſi grand diametre, elle eſt devenue d'un poids ſi conſidérable dans le dernier tems de la groſſeſſe, qu'elle ne peut que comprimer extrêmement tous les viſceres & tous les organes auxquels elle aboutit. Lorſque ſes ligamens larges n'ont pas cédé ſuffiſamment à ſa dilatation, elle ſe porte vers la région épygaſtrique, bien plus que dans le ſecond tems. Toutes les incommodités alors, tous les dérangemens & tous les ſymptomes qui ſe démontroient dans les organes des digeſtions, dans les viſceres qui y concourent, & dans ceux de la poitrine, augmentent, ſe multiplient, & deviennent propres au dernier tems de la groſſeſſe. Si les tiraillemens occaſionnés dans le troiſieme tems de la groſſeſſe par le volume de la matrice, ou par ſon relâchement, cauſoient déjà dans le ſecond tems, des déſordres dans les entrailles, dans la région épigaſtrique, dans les hypocondriaques, &c.

ils doivent augmenter dans le troiſieme, à proportion du progrès, de l'augmentation & de la durée de leurs cauſes. Ces états non naturels de la matrice, produiſent dans le dernier tems, d'autres accidens qui lui ſont propres; je ne ferai ici que préſenter les plus graves; tous les autres dépendent des mêmes principes, ils ne différent entr'eux que ſelon le plus ou le moins d'importunité, de violence, ou de danger.

Lorſque le poids de la matrice comprime la veſſie, il en ſurvient des difficultés d'uriner, ou des incontinences d'urine, ſelon les parties de ce viſcere qui ſouffrent de la compreſſion. Lorſque la compreſſion eſt générale, la veſſie ne peut pas ſe dilater pour contenir l'urine; pour peu qu'elle en contienne dans ſa cavité, ce fluide eſt déterminé vers le canal de ce viſcere; il y cauſe des irritations & ſuſcite des beſoins preſque continuels d'uriner. Cet accident arrive principalement vers la fin de la groſſeſſe, tems auquel la veſſie eſt plus comprimée que dans tout autre; c'eſt la raiſon pour laquelle les femmes dans cet état, urinent preſque à chaque inſtant. Si le col de la veſſie eſt comprimé par le poids de la matrice trop relâchée, la veſſie ſe remplit d'urine dont elle ne peut point ſe décharger, parce que ſon ſphincter ne peut pas s'ouvrir pour lui donner paſſage. Dans cette circonſtance, comme dans toute autre, où l'urine acquiert une âcreté conſidérable, elle irrite vivement la veſſie, elle concourt par cette irritation au réſſerre-

ment de son col, & à produire la dysurie, ou la strangurie, selon les différens degrés de l'irritation qu'elle cause. Si enfin l'âcreté de l'urine devient plus considérable, elle forme une suppression totale, & souvent une inflammation dans les membranes qui la contiennent.

Mauriceau observe que quelquefois, vers la fin de la grossesse, la matrice s'étant élevée jusqu'au dessus du fond de la vessie, elle pousse en bas ce viscere, jusqu'au point de faire rider tout son col, par de grands plis qui se font en travers. Ces plis retiennent ordinairement quelques gouttes d'urine, qui devient si âcre, qu'elle cause des besoins fréquens d'uriner, avec des cuissons, des épreintes, & des douleurs presqu'aussi vives que celles qui proviendroient d'ulceres au col de la vessie. Ces symptomes sont bien plus graves lorsqu'ils sont excités ou produits par des pierres, ou par des matieres graveleuses; les irritations, les épreintes, & les douleurs sont alors insupportables.

La constipation est très-fréquente, & comme d'habitude, dans le dernier tems de la grossesse; elle provient de ce que la matrice comprimant le rectum contre l'os *sacrum*, empêche les matieres fécales de parvenir jusqu'à cet intestin; elles sont retenues dans les gros boyaux où elles se condensent & se durcissent, par l'effet de la chaleur, & à l'occasion de la dissipation des humeurs qui les tenoient molles, délayées & coulantes. Il survient de ces causes, différens degrés de constipation, selon

la denſité que ces matieres ont acquiſe, & ſelon les obſtacles que le poids de la matrice oppoſe à leur expulſion.

L'engorgement des hémorrhoïdes dans la groſſeſſe, peut avoir différentes cauſes ; la plus ordinaire eſt la compreſſion que fait la matrice ſur les vaiſſeaux hémorrhoïdaux, à l'occaſion du relâchement de ſes ligamens. Cette compreſſion gène le retour du ſang par les veines, leurs membranes & leurs calibres en ſont dilatés, ils deviennent douloureux, ils s'ouvrent par leurs bouts, ou leurs membranes ſe rompent, & ils rendent du ſang. La même compreſſion ſur les viſceres du bas-ventre, ſuffit ſeule pour gonfler les vaiſſeaux hémorrhoïdaux ; la gêne de la circulation du ſang dans les viſceres comprimés, fait que ce fluide ſe porte avec plus d'abondance vers les parties voiſines ; il aboutit principalement aux hémorrhoïdes qui ont des communications éloignées, prochaines, ou immédiates, avec tous les vaiſſeaux des viſceres de cette cavité. Comme les excrémens durciſſent dans les boyaux, dans le dernier tems de la groſſeſſe, les grands efforts que les femmes ſont obligées de faire pour obtenir leurs garderobes, compriment les vaiſſeaux des entrailles & des autres viſceres, le ſang en eſt chaſſé, il ſe porte aux hémorrhoïdes avec abondance, les gonfle, les rend douloureuſes ; c'eſt également de ces cauſes que proviennent les coliques fréquentes, auxquelles ſont ſujettes les femmes enceintes dans le dernier tems de la groſſeſſe.

Lorſque la matrice comprime les veines crurales & les ſaphenes qui rapportent aux iliaques le ſang des extrêmités inférieures, pour le conduire dans la veine cave; la progreſſion de ce liquide eſt retardée dans ces veines, il les engorge, les dilate & les rend douloureuſes. Cet engorgement ſe communique aux vaiſſeaux voiſins; il en ſurvient des bouffiſures & des varices, quelquefois dangereuſes. Les vaiſſeaux qui rapportent la lymphe de ces extrêmités, s'engorgent auſſi par une ſuite de la même cauſe; ce fluide étant arrêté dans ſa progreſſion, tranſude par les pores des membranes de ſes propres vaiſſeaux, ou bien il s'échappe par leurs bouts & ſe répand dans le tiſſu cellulaire. C'eſt delà que proviennent les œdématies qui s'étendent de proche en proche, des pieds aux jambes, de celles-ci aux cuiſſes, & quelquefois juſqu'aux grandes levres. Cette enflure œdémateuſe des grandes levres eſt ordinairement tranſparente comme celle qui fait l'hydrocelle; c'eſt par cette tranſparence qu'on la diſtingue du gonflement des mêmes parties qui ſurvient vers le tems des couches, & qui eſt ordinairement un ſymptôme de l'inflammation de la matrice; il eſt lui-même inflammatoire, douloureux & mortel, ſelon le ſentiment d'Hippocrate.

L'écoulement de ſéroſités par le vagin, dans les femmes groſſes, doit être regardé comme provenant d'une fauſſe hydropiſie de la matrice. Cet écoulement eſt occaſionné par la compreſſion que fait la matrice ſur les viſceres

voisins, & par les résistances que ces viscères lui opposent. Cette compression réciproque gêne la circulation du sang dans tous les vaisseaux qui y sont intéressés; la sérosités de ce liquide s'unit & s'échappe par leurs pores, s'insinue dans ceux de la matrice & de ses ligamens, & s'épanche dans sa cavité. Il n'est point de doute que ces sérosités ne puissent également provenir des liquides qui circulent dans la matrice elle-même; comme ses pores sont relâchés, sur-tout dans les femmes pituiteuses, dans celles qui ont des fleurs blanches & qui ont eu plusieurs enfans, la sérosité trouve plus de facilité à s'échapper par ces pores, qu'à suivre la route générale de la circulation dans les labyrinthes infinis que forment les vaisseaux de ce viscere. Lorsque la sérosité est épanchée en assez grande quantité dans la cavité de la matrice, pour gêner en elle les fonctions de la nature, elle lui facilite une issue par le vagin.

Les écoulemens de cette espece surviennent ordinairement un mois ou deux avant l'accouchement; Mauriceau en rapporte des exemples: j'en ai vu plusieurs de cette nature, je n'en rapporterai que le suivant. Une femme âgée d'environ quarante ans devint enceinte au commencement de l'année 1763; elle avoit déjà eu sept enfans; elle étoit extrêmement grasse & d'un tempérament pituiteux; elle menoit une vie très-sédentaire, & peut-être étoit-elle trop paresseuse pour faire de l'exercice, car elle ne cessoit pas de dire qu'il lui étoit

nuisible. Depuis le commencement de sa grossesse elle avoit des fleurs blanches abondantes, elles étoient modérées auparavant. Vers le sixieme mois de la grossesse les fleurs blanches diminuerent, & l'abdomen prit en peu de tems un volume considérable; il étoit plus gros au commencement du septieme mois, qu'il ne l'avoit été dans les autres grossesses au terme de l'accouchement. Le vingtieme jour du huitieme mois il survint un écoulement d'un fluide séreux, roussêâtre, qui fut précédé pendant quelques heures de douleurs peu considérables aux reins & à la région hypogastrique. Le quatrieme jour le volume du ventre parut être moins considérable; l'écoulement de sérosités se soutenoit assez abondant; il dura en tout douze jours. Dès que le ventre fut moins tendu, les mouvemens du fœtus devinrent plus sensibles, plus fréquens & plus libres: l'accouchement eut lieu au terme ordinaire, il fut des plus heureux; l'enfant jouit encore aujourd'hui d'une santé parfaite.

Il est essentiel d'observer que la liqueur de l'amnios s'écoula immédiatement avant la couche, & en aussi grande quantité qu'elle devoit l'être; j'ai toujours fait la même observation dans des cas semblables.

C'est une erreur de penser que des écoulemens de la nature de celui que je viens de décrire, puissent être fournis par la liqueur de l'amnios; cette liqueur ne peut pas se répandre sans qu'il s'en suive une couche heureuse ou malheureuse, selon les circonstances. Mau-

riceau accoucha une femme qui, un mois avant sa couche, avoit eu une évacuation séreuse d'environ trois chopines ; il fut obligé pour l'accoucher plus promptement de rompre les membranes qui contenoient les véritables eaux de l'enfant. Il paroit par ces Observations, que les eaux qui s'évacuent ainsi extraordinairement chez les femmes enceintes, proviennent de fausses hydropisies de matrice, & non pas de la liqueur contenue dans l'amnios.

Les spasmes de la matrice sont des contractions violentes, des parties membraneuses, nerveuses & musculeuses de ce viscere, & de ses ligamens. Cette maladie des femmes grosses est souvent funeste au fœtus ; elle se présente comme un phénomene qui annonce le danger dont elle menace. La matrice se roidit & se gonfle, ses ligamens se contractent ; elle s'éleve par l'effet de la convulsion vers la région épygastrique, où elle forme une bosse sphérique très-sensible à la vue. Cette bosse est d'une dureté qui marque sous la main la force de la contraction qui la forme ; elle comprime les entrailles & les visceres. Cette compression intéresse le diaphragme, gêne la respiration & interrompt ou suspend la circulation des liquides dans les vaisseaux qu'elle comprime, ou qu'elle efface pendant sa durée. Il en survient à la mere des inquiétudes, des étouffemens, des abattemens des forces, des angoisses, & ordinairement des douleurs aux reins, aux membranes, & aux muscles de

l'abdomen. Ces accidens seroient insupportables s'ils étoient de durée ; mais quelques minutes après que la matrice est parvenue au plus fort degré de contraction, elle se relâche insensiblement, reprend sa place ordinaire & la mere respire. Ces accidens commencent ordinairement à se déclarer vers le milieu de la grossesse ; ils sont plus fréquens dans le dernier mois que dans les autres ; j'en ai vu se succéder jusqu'à dix fois dans la journée.

Les principales causes des spasmes de la matrice dans les femmes enceintes, sont une délicatesse & une irritabilité excessives des fibres qui composent les plexus des viscères du bas-ventre ; des embarras formés dans les viscères qui communiquent avec la matrice, ou dans la matrice elle-même ; des sucs mal digérés, retardés ou retenus dans des capillaires membraneux par une vie molle & sédentaire, ou bien par la compression que fait la matrice sur les viscères du bas-ventre, dans le troisieme tems de la grossesse, ou par la résistance que ces viscères & les muscles de l'abdomen opposent à sa dilatation. La moindre de ces causes peut exciter des contractions spasmodiques dans les fibres membraneuses de la matrice ; le point d'appui de ces contractions particulieres étant établi, elles se succédent de proche en proche & deviennent enfin générales dans tout le corps de ce viscere. C'est ainsi que commencent les mouvemens convulsifs, les convulsions, les spasmes généraux ou particuliers, & c'est ainsi qu'ils s'accomplissent.

La disposition des femmes à faire des chûtes, sur-tout lorsque la grossesse est avancée, provient de la compression que fait le grand volume de la matrice sur les muscles psoas & les iliaques qui gêne la flexion des cuisses. D'ailleurs le volume général de l'abdomen, & son fardeau, obligent la femme à porter le corps en arriere pour chercher & soutenir l'équilibre de gravitation général & particulier avec ses parties.

CHAPITRE VI.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du premier tems de la grossesse.

TOUS les êtres en général, chacun dans son espece, participent à la nature de leurs principes; les êtres organisés doivent approcher de la perfection, & ceux que le Créateur a regardés avec plus de complaisance, doivent être plus parfaits que les autres. On reconnoît l'homme à ces traits, son aspect frappe les sens, il les saisit & les satisfait. Les brutes, ces animaux qui ne sont guidés que par un instinct aveugle, sans d'autre sagacité que celle qu'ils tiennent de l'ordre de la matiere qui fait leur existence, & du mouvement qui la fait agir, se prêtent aux besoins de l'homme, ils l'aiment, le craignent, & le redoutent. Il

semble qu'ils respectent en lui l'étincelle du feu qui l'anime, & qui lui donne la supériorité sur tous les êtres vivans. Ces avantages de l'homme l'annoncent tel qu'il devroit être, mais les prérogatives de sa liberté le séduisent souvent & lui font adopter les passions. Lorsqu'il se livre au penchant qu'elles lui inspirent, son existence en souffre & son essence en dégénere. Il est peu d'hommes, j'y comprends les deux sexes, qui soient à l'abri des passions, & plusieurs d'entr'eux regardent leurs excès avec complaisance. On ne se livre à ces excès qu'aux dépens de soi-même; ils débilitent les forces du corps, ils affoiblissent celles de l'esprit, ils l'égarent en le séduisant, & rendent imparfait un être qui étoit fait pour la perfection.

L'homme dont la génération résulte de tels principes, ne peut que participer à ce qu'ils ont de faux, de trompeur & de pernicieux; ses membres panchent d'avance vers la foiblesse, ses organes tendent à l'imperfection, & son esprit participe à ces désavantages humilians pour l'humanité.

Si l'embrion, lorsqu'il se forme dans le sein de sa mere, ou lorsqu'il est fécondé, est ourdi ou vivifié par des substances ainsi altérées, il participe à leurs vices, & il en conserve les empreintes dans tous les tems & dans tous les âges: on peut en modérer les effets par l'éducation physique, mais il est rare qu'on en tarisse la source. On affoiblit par des moyens semblables, les principes des maladies héréditaires. On en a vu guérir par les secours de

l'art, lorſqu'elles étoient récentes ; la Nature s'eſt réſervée la guériſon de celles qui ſont invétérées. L'art n'a jamais pu changer la couleur des Negres ; la Nature, lorſqu'ils ſont hors de leur climat, trouve des reſſources pour les blanchir à la quatrieme génération : elle en fait de même des maladies chroniques héréditaires, dont la guériſon n'eſt pas à la portée des hommes.

Le vomiſſement ébranle les muſcles de l'abdomen, ils ſe contractent vivement ; les viſceres ſont comprimés par leur contraction, la matrice en reçoit des ſecouſſes qui portent ſur le fœtus. Si par un effet aſſez ordinaire des muſcles utérins, lorſqu'ils ſe contractent, l'orifice de la matrice s'entrouvre, le fœtus eſt chaſſé par la violence de la contraction. La compreſſion ſeule ſur un fœtus dont les fibres & les vaiſſeaux ſont mucilagineux, ſeroit en état de les coler, de les confondre les uns avec les autres, & de le faire périr. La violence de la toux produiroit ſon expulſion avec une facilité preſque égale dans tout le premier tems de la groſſeſſe, même dans le troiſieme mois, parce que les racines du placenta ſont encore trop foibles pour y réſiſter. Lorſque ſes racines ſe détachent, quelque foible que ſoit leur adhérence, la perte du fœtus eſt inévitable.

Le dégoût, l'appétit dépravé, l'appétit déſordonné des femmes enceintes produiſent bientôt dans la maſſe des liquides, des déſordres qui affectent leur pureté, qui portent ſur leur

qualité, & qui en dérangent l'ordre & le concours. C'eſt cependant de cette ſubſtance que le fœtus doit ſe nourrir; c'eſt elle qui doit opérer le développement de ſes parties, établir les principes de ſa force & de ſa foibleſſe, former ſon tempérament, & en faire les différences.

J'ai obſervé que le fœtus, au commencement de la groſſeſſe, ne ſe nourrit que d'une vapeur qui s'éleve de la matrice & pénetre dans ſa ſubſtance. Si cette vapeur, qu'on doit regarder comme une quinteſſence animale, provient d'un principe altéré, dérangé, corrompu par des digeſtions irrégulieres ou perverties, peut-elle donner quelque perfection à un être naiſſant, qui ne peut en acquérir, ni ſubſiſter que par elle? Si l'on fait attention aux différens degrés d'appauvriſſement de la maſſe des liquides, que produiſent de mauvaiſes digeſtions & des appétits déſordonnés dans les femmes enceintes, on concevra combien le fœtus doit y prendre intérêt, combien il doit participer à ces vices, & à combien d'accidens ils le préparent.

Le fœtus ne pouvant être dans de telles circonſtances, que foiblement ſoutenu par des reſſources que la Nature prend dans un principe altéré & mal-conditionné, périt dans un ſein où il ne peut pas ſe développer. Si, malgré toute attente, il parvient à voir le jour, il n'en jouit que dans la langueur. S'il réſiſte à celle-ci, il conſerve pendant ſa vie des principes de débilité, d'incommodités, &

ſouvent des maladies qui ſe répandent dans ſa poſtérité, qui la font dégénérer & s'éteindre.

La cardialgie, de ſa nature, & par les effets qu'elle produit directement ſur les organes des digeſtions, ne peut que déranger & pervertir leurs fonctions; il en réſulte ſur le fœtus les mêmes inconvéniens que peuvent produire les mauvaiſes digeſtions. D'ailleurs, les ſouffrances générales & les irritations ſpaſmodiques qu'elle cauſe dans le ſyſtême nerveux, rendent irrégulieres toutes les fonctions de la mere; comment celles du fœtus qui en dépendent, pourroient-elles atteindre au degré de perfection qui lui eſt néceſſaire pour proſpérer dans l'ordre de la Nature? Plus la cardialgie eſt vive & fréquente, plus les feux qu'elle produit ſon violens, plus les liquides s'appauvriſſent, & plus les ſolides perdent de leur force, de leur ſoupleſſe & de leur élaſticité. Ces cauſes compliquées, ſi l'on n'y remédie pas dans leur principe, ſont autant de ſources de maladies chroniques qui font dépérir les enfans dans leur jeuneſſe, ou dans leur adoleſcence, lorſqu'ils n'ont pas ſuccombé aux premieres atteintes qu'ils en ont eues dans le ſein de leur mere.

Les douleurs des femmes groſſes, telles que les coliques, &c. n'ont lieu ordinairement qu'à l'occaſion de leur délicateſſe & de l'irritabilité de leurs fibres; comme elles ont leur principale cauſe dans la matrice & dans ſes ligamens, elles tiennent le fœtus dans la contrainte & ſouvent dans la ſouffrance. Ces douleurs

leurs en affectant les reins & les lombes ; s'étendent en général dans tout le corps & se fixent dans quelqu'une de ses parties les plus sensibles, comme la tête, les mammelles, les gencives, &c. Lorsque ces parties souffrent vivement, les douleurs deviennent moins insupportables dans les autres ; cependant la pesanteur de tout le corps, les inquiétudes, les défaillances, marquent assez la souffrance générale. La variété ou le changement des douleurs de certaines parties à d'autres, est attribué communément à la fixation des humeurs ; c'est la raison qu'en donnent des gens peu instruits. Les humeurs n'en sont la cause que par accident, en ce que leur circulation est embarrassée dans les parties souffrantes ; par la crispation & par la roideur des fibres nerveuses & des membranes, seuls organes de la sensibilité, & seuls susceptibles d'une vive irritation. Les humeurs retenues dans quelque partie douloureuse augmentent les douleurs, je l'avoue ; mais ce n'est que par une action passive dépendante de l'état des solides.

Les fibres nerveuses ont dans leur état naturel, un mouvement oscillatoire général, & concourant dans tout le corps & dans toutes ses parties, ce mouvement est plus rapproché & plus actif dans celles qui ont le plus de sensibilité, il y est aussi bien plus exposé à des dérangemens que dans d'autres moins sensibles. Pour peu que quelques oscillations deviennent irrégulieres dans ces parties, par un

excès de leur propre irritabilité, ou à l'occasion de quelque gêne, de quelqu'embarras dans leur propre substance, ou dans quelqu'une des parties membraneuses avec lesquelles elles ont des communications intimes; elles y établissent un centre de mouvement d'oscillations irrégulieres. Ce centre d'irrégularité forme comme un centre d'attraction qui saisit & retient les mouvemens naturels des fibres & leur donne une tendence forcée, à laquelle il sert, pour ainsi dire, de point d'appui. Ce point d'appui est fortifié par des humeurs retenues dans les capilaires membraneux, à l'occasion de la crispation des fibres & du resserrement spasmodique des membranes de ces vaisseaux.

C'est ainsi que les douleurs spasmodiques s'établissent, & qu'elles deviennent générales ou particulieres dans quelque partie, selon que le système des fibres nerveuses y est plus ou moins généralement intéressé. Si ces causes particulieres des contractions nerveuses paroissent être trop foibles pour produire des douleurs, qu'on fasse attention que le dérangement général qui les occasionne dans une femme enceinte, foible ou valétudinaire, en fournit lui-même le principe en se particularisant. On sait qu'une surprise, une crainte soudaine, & la simple athmosphere d'un animal antipatique, causent aux femmes délicates, des hoquets, des spasmes, des convulsions, des foiblesses, des syncopes; après ces connoissances, on n'exigera pas que l'on don-

ne plus d'étendue aux causes des douleurs des femmes grosses.

Le fœtus qui, selon Hippocrate, & d'après des Observations généralement reçues, participe aux maladies & aux incommodités de sa mere, peut-il être tranquille dans un sein agité par la douleur? La circulation des liquides peut-elle se faire de la matrice au fœtus, & de celui-ci à la matrice, sans trouble, sans retardement, ou sans irrégularité? Des liquides altérés dans les vaisseaux de la mere, peuvent-ils donner la perfection à un être qui est formé de leur propre substance? Le développement de cet être peut-il se faire au gré de la Nature au milieu de ces désordres? L'intelligence humaine ne peut en cela que juger au désavantage de l'humanité: on doit s'attendre, après de tels inconvéniens, à voir naître des enfans foibles, mal-constitués, & difficiles à élever.

Les vives contractions que font les muscles de l'abdomen, sur la matrice des femmes grosses qui sont tourmentés par des hoquets violens, donnent au fœtus des secousses dangereuses. Il est à craindre que dans le premier tems de la grossesse, il ne soit chassé de ce viscere par la force des compressions auxquelles il est exposé, ou qu'il ne périsse par un effet des agitations qu'il y éprouve.

Les vertiges, par eux-mêmes, ne portent pas sur le fœtus, mais les causes qui les produisent, & les symptomes qui en proviennent, peuvent l'exposer aux mêmes accidens

qui arrivent pendant la groſſeſſe, à l'occaſion des vices des digeſtions, ou du déſordre des organes qui les operent.

Les cours de ventre des femmes groſſes, affectent différemment le fœtus, ſelon leurs différences. La lyenterie & la cœliaque privent le ſang de ſa nourriture, & les ſolides de la réparation de leurs pertes. La néceſſité de la nutrition s'étend également ſur les liquides & ſur les ſolides; c'eſt une privation qui produit chez les femmes enceintes, le même effet qu'une diete trop ſévere fait conſtamment ſur les nourrices. J'ai obſervé, dans un autre Ouvrage, qu'après qu'elles ont jeûné vingt-quatre heures, leur lait devient jaune, âcre, & de mauvaiſe qualité. Le ſuc nourricier du fœtus prend le même caractere, lorſque le ſang de ſa mere n'eſt pas nourri, & que ſes pertes ne ſont pas réparées par un chyle propre à produire ces effets néceſſaires. Les ſolides de la mere, dont la force & l'élaſticité du reſſort diminue ſenſiblement lorſque leurs pertes ne ſont pas réparées, rendent toutes les fonctions irrégulieres; les liquides en acquierent de plus en plus des vices dangereux, & le concours général & les particuliers fléchiſſent & dégénerent ſenſiblement.

La diarrhée des femmes groſſes, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit, dérange les digeſtions, les détruit, & appauvrit la maſſe des liquides, par l'abondance de ſéroſités qu'on évacue ordinairement dans cette maladie.

Ces différens cours de ventre ne peuvent

qu'affoiblir le fœtus, faute d'une nourriture suffisante & propre à le soutenir. La Nature, bien loin de le développer, de le faire croître, est pour lui dans l'inertie, parce qu'elle manque des conditions nécessaires pour le nourrir & pour le faire prospérer. Lorsque les cours de ventre sont de durée, les ressources de la nature manquent totalement au fœtus & il périt. Il n'est pas possible qu'après un dépérissement considérable de la mere, l'enfant qui est dans son sein puisse voir le jour, sans avoir couru mille fois auparavant les risques de s'éteindre. S'il vient au monde dans la langueur, il la conserve après sa naissance; si jamais il devient homme; il jouit rarement du bonheur de ceux qui ont pris dans leur origine des tempéramens robustes.

La dyssenterie & ses symptomes n'intéressent pas moins le fœtus que sa mere. Cette maladie se manifeste dans les entrailles; tous les viscères voisins y participent, & tout le corps s'en ressent. Le vice des digestions fait dégénérer la masse des liquides; le suc nourricier du fœtus dégénere dans les mêmes proportions. La fievre trouble toutes les fonctions de la mere, celles du fœtus ne peuvent se faire que dans le désordre. Les douleurs des entrailles causent un éréthisme général, & une vive sensibilité dans les viscères du bas-ventre; la matrice y participe, & le fœtus ne peut qu'en être vivement affecté. La phlogose & souvent l'inflammation des entrailles, dans la dyssenterie, causent des roideurs, &

font de vives impreſſions dans les membranes & dans les fibres des viſceres qui y répondent. Des ſucs animaux dégénérés dans le canal inteſtinal, portent la contagion dans toutes les parties avec leſquelles ils communiquent. Si la gangrene y ſurvient, des miaſmes corrompus impriment un vice qui leur eſt analogue, dans les parties poreuſes des viſceres où ils ont la facilité de pénétrer. Tous ces déſordres rejailliſſent ſur le fœtus; quel moyen qu'il puiſſe y réſiſter s'ils ſont de durée, ou s'ils deviennent extrêmes?

Dans le teneſme, les épreintes ſaiſiſſent & criſpent les fibres des entrailles & celles des autres viſceres du bas-ventre; elles les mettent dans une contraction douloureuſe, ſouvent vive & ſenſible. La matrice eſt très-ſuſceptible d'irritation, & par conſéquent très-expoſée à ces accidens; ils ne peuvent que porter ſur le fœtus, l'inquiéter, troubler toutes ſes fonctions, & s'oppoſer au développement de ſes vaiſſeaux. Les efforts violens que l'on fait dans le teneſme, contractent vivement les muſcles du bas-ventre, ils portent leur principale force vers le fond de la matrice, la pouſſent vers ſon col & la compriment vivement. De telles compreſſions ne peuvent que mettre le fœtus dans la contrainte, & dans une détreſſe d'autant plus dangereuſe pour ſa vie, qu'elle ſe renouvelle ſouvent. S'il ſurvient de l'inflammation, toutes les entrailles ſont en ſouffrance; la fievre s'allume, il s'établit dans tous les viſceres & dans tous

les membres une irritation inquiete, la matrice y participe plus que tout autre viſcere, parce qu'elle eſt contiguë avec le rectum, & que la ſouffrance de l'un eſt, pour ainſi dire, la ſouffrance de l'autre. On ſent aſſez les riſques que court le fœtus dans ces fâcheuſes circonſtances; il eſt rare qu'il ſurvive à cette maladie lorſqu'elle eſt de durée.

Les évacuations périodiques des femmes groſſes ne portent pas de préjudice au fœtus, lorſqu'elles ſont le produit de l'abondance des liquides dans des tempéramens robuſtes. Si ces évacuations n'excedent pas des juſtes proportions, elles ſont plutôt ſalutaires que nuiſibles; elles préſervent les femmes des dérangemens qui pourroient ſurvenir dans leur groſſeſſe, ſi elles n'en étoient pas préſervées par ce ſecours. Le fœtus ne peut qu'en retirer des avantages, ſa nutrition en eſt mieux proportionnée, ſon développement ſe fait avec plus de facilité; la Nature avance ſa moiſſon dans un champ libre & fécond, à l'abri des obſtacles qui, ſouvent dans le commencement des groſſeſſes, contrarient la ſageſſe de ſes vues.

Il n'en eſt pas de même des évacuations qui proviennent du relâchement des vaiſſeaux, elles affoibliſſent la mere & dérobent au fœtus un ſuc nourricier néceſſaire à ſon accroiſſement. Les pertes ou les hémorrhagies conſidérables, abattent les forces & cauſent une atonie générale; elles ne peuvent être que graves à l'égard du fœtus, par elles-mêmes,

& par les symptomes qui en sont les suites & les effets ; elles deviennent fatales lorsqu'elles sont de durée.

Dans la cachexie, le fœtus est plus ou moins affecté, plus ou moins malade & en danger, selon les différens degrés de l'appauvrissement des liquides de la mere. Il est impossible qu'il puisse subsister dans une cachexie parfaite, & qu'il survive aux syncopes cachectiques lorsqu'elles sont considérables & fréquentes. S'il subsistoit parmi ces accidens, malgré toute vraisemblance, il perdroit la vie par l'hydropisie & le marasme qui sont les suites ordinaires de cette maladie.

CHAPITRE VII.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du second tems de la grossesse.

LORSQUE les maladies du premier tems de la grossesse, continuent dans le second, la masse du sang s'appauvrit de plus en plus, & le ton des solides s'affoiblit dans la même proportion. Il ne peut résulter de ces vices des liquides & des solides, qu'un désordre général dans les fonctions, d'autant plus dangereux pour le fœtus, qu'il le fait dégénérer ou l'empêche de prospérer. Le suc nourricier qu'il reçoit de tels principes, étant déjà mal-

conditionné, ne le nourrit qu'imparfaitement, ou ne le nourrit point ; c'en eſt aſſez pour le faire périr avant qu'il ne voie le jour, ou pour le faire vivre avec des infirmités.

La toux, qui eſt propre au ſecond tems de la groſſeſſe, affecte extrêmement le fœtus, par un effet des contractions ſpaſmodiques des muſcles de la poitrine & du bas-ventre, & par la compreſſion qu'ils font ſur les capacités du thorax & de l'abdomen. La matrice qui, par ſon élévation vers l'eſtomac, cauſe la toux, eſt repouſſée & chaſſée par les ſecouſſes qu'elle reçoit des muſcles & des viſceres qui portent vers ſon fond ; ces ſecouſſes ne peuvent qu'ébranler le fœtus, interrompre l'ordre ſucceſſif de ſa nutrition, faire violence aux racines vuſculeuſes qui joignent le placenta à la matrice, les ébranler, les détacher en partie, ou totalement. Dans le premier cas, le fœtus ne peut être qu'en ſouffrance, & toute ſouffrance eſt propre à le faire dégénérer. Dans les autres, il court le riſque d'être expulſé de la matrice, tant par la violence des ſecouſſes que par la ſéparation du placenta qu'elles peuvent occaſionner. Si le placenta ſe ſépare totalement, il n'y a plus de reſſource pour le fœtus ; s'il ne ſe ſépare qu'en partie, il s'y forme des phlogoſes qui peuvent tendre à l'inflammation, ou des pertes de ſang, capables de produire des épuiſemens dangereux pour la mere & pour l'enfant.

La palpitation de cœur, lorſqu'elle eſt conſidérable & de durée, affecte toutes les fonc-

tions. La circulation des liquides, déjà gênée par la groſſeſſe, ne ſe fait qu'avec peine dans les viſceres du bas-ventre; elle eſt également gênée dans les autres. De telles irrégularités, dans les fonctions de la mere, ſont en état de ſuſpendre & même d'éclipſer celles du fœtus. J'en ai vu deux exemples funeſtes, ils furent occaſionnés par des palpitations continuelles & ſi violentes qu'elles produiſoient des étouffemens & des foibleſſes fréquentes: elles ceſſerent peu de minutes après les fauſſes couches. Lorſque les palpitations de cœur ne ſont pas aſſez conſidérables pour faire périr le fœtus, elles le débilitent & le conduiſent à la langueur.

Dans les aigreurs, les digeſtions ſe font mal; le chyle n'eſt pas bien conditionné; il n'eſt pas propre à réparer & à nourrir les liquides & les ſolides, dans l'ordre que la Nature l'exige; le fœtus ne peut que ſouffrir d'une nourriture imparfaite.

Les inſomnies rendent peſantes les oſcillations des ſolides; une eſpece d'irritation, ſemblable à une douleur ſourde qu'on a peine à diſtinguer, parce qu'elle eſt générale, ſe fait reſſentir principalement dans les membranes, juſqu'au périoſte des os, & juſques dans leur moelle. Cet état des ſolides repréſente l'idée des fibres irritées, cependant foibles & gênées dans l'élaſticité de leurs reſſorts. Cette irritation générale retarde la circulation des liquides & la rend irréguliere. Il s'enſuit des peſanteurs des membres, des chaleurs internes,

des inquiétudes générales ; la fievre survient enfin si les insomnies sont portées trop loin. On comprend aisément ce qu'un tel état de la mere peut produire sur le fœtus, puisqu'il éprouve les mêmes désordres. Ils sont toujours proportionnés au dérangement des fonctions.

Le relâchement de la matrice, suppose déjà une mauvaise disposition préexistente dans la femme grosse. Les symptomes du relâchement, ou les effets que la matrice produit par la lourdeur de son poids, en comprimant les visceres du bas-ventre, ou en tiraillant l'estomac & ceux de la poitrine, augmentent cette disposition ; il en arrive toujours quelqu'inconvénient qui intéresse la mere & le fœtus. La stupeur des hanches, la douleur des aînes, les engourdissemens des cuisses gênent le retour du sang vers le cœur, & celui de la lymphe vers ses reservoirs.

Le fœtus participe à tous ces symptomes, ils sont obstacle à la liberté de son développement. Les irritations que font les urines sur les membranes de la vessie, lorsqu'elles sont retardées ou supprimées, produisent de vives douleurs, & tiennent le fœtus dans une souffrance qu'il ne supporteroit pas si ces accidens étoient de durée : ils le font toujours assez souffrir pour altérer ses fonctions, pour lui donner des inquiétudes, & le porter à s'agiter au point de détacher le placenta de la matrice. Ce cas n'est pas rare, on voit souvent des fausses couches à la suite des vi-

ves douleurs, sur-tout lorsque leur siege principal est dans des viscères, ou dans des parties qui ont des communications immédiates avec la matrice ou avec ses ligamens.

CHAPITRE VIII.

Effets que produisent sur le fœtus les maladies du dernier tems de la grossesse.

LES incommodités & les maladies auxquelles le fœtus est exposé dans le dernier tems de la grossesse, sont à-peu-près les mêmes que celles que j'ai indiquées dans le second tems. Les accidens qui proviennent de la compression que fait la matrice placée trop haut, & ceux qu'elle produit lorsqu'elle est relâchée, doivent être plus considérables dans le dernier tems que dans le second, parce que le volume de ce viscère & sa pesanteur ont augmenté considérablement.

Lorsque les vaisseaux hémorrhoïdaux sont gonflés par la seule compression de la matrice, sans que la masse du sang ait été viciée par les causes d'une grossesse laborieuse, le fœtus n'en est affecté que par des inquiétudes & des agitations. Les agitations du fœtus & ses inquiétudes ne proviennent alors que de ce que la matrice est en souffrance, parce que les vaisseaux sanguins qui commu-

niquent avec les hémorroïdaux, ſont gonflés & dans un état de phlogoſe qui gêne ou retarde la circulation du ſang dans leurs capillaires. Cet état de phlogoſe des vaiſſeaux de la matrice rend ſes membranes douloureuſes ; les cauſes de ſes douleurs ſe communiquent au fœtus, par le moyen du cordon ombilical ; d'ailleurs la ſenſibilité de ceux-ci, & de ceux du fœtus, eſt excitée par l'irritation de ceux de la matrice. Il n'en faut pas davantage pour cauſer des inquiétudes & des agitations à un être naiſſant, dont la délicateſſe eſt exceſſive.

Lorſque les hémorrhoïdes ſont conſidérables, la mere ne dort pas ; elle eſt dans des ſouffrances continuelles. Il ne ſe peut pas alors que les agitations du fœtus ne ſoient vives, & qu'elles ne l'expoſent à des accidens quelquefois funeſtes. Ces agitations peuvent prématurer la ſéparation du placenta, totalement ou en partie. Dans le premier cas, la fauſſe couche eſt décidée ; dans le ſecond il ſurvient des hémorrhagies dangereuſes ; la phlogoſe augmente les douleurs du fœtus, ſes agitations en deviennent plus fortes, l'inflammation eſt bientôt générale & il périt.

Il peut arriver que, ſans que le placenta ſe ſépare de la matrice, le fœtus périſſe par une fauſſe pléthore, occaſionnée par le gonflement accidentel de ſes vaiſſeaux, à l'occaſion des hémorrhoïdes exceſſives de la mere. Il en eſt de même que dans certains accouchemens laborieux, où le fœtus vient au monde prêt à

expirer, à l'occasion de l'engorgement de ses vaisseaux, occasionné par la compression qu'il a soufferte dans l'accouchement : il périroit bientôt par l'effet de cet engorgement, si l'Accoucheur n'y remédioit pas dans l'instant de sa naissance, en diminuant le volume de son sang.

Lorsqu'il survient des hémorrhoïdes dans le dernier tems de la grossesse, à des femmes qui ont souffert, dans le premier tems, d'incommodités ou de maladies, qui ont fait dégénérer la masse des liquides, & qui ont débilité le ton des solides, il s'établit une cachexie, qui fait une nouvelle maladie pour le fœtus. Dans ce cas, outre les souffrances & les inquiétudes auxquelles il est exposé par le gonflement des hémorrhoïdes, il est mal nourri & mal conditionné, & l'on ne peut concevoir sur sa conservation que de foibles espérances.

Les varices simples des extrêmités inférieures, affectent peu le fœtus, du moins elles ne le rendent pas malade. On doit penser différemment lorsqu'elles sont nombreuses & accompagnées de phlogose ou d'inflammation. Lorsqu'elles sont parvenues à ce point elles sont très-douloureuses; elles causent des insomnies & des souffrances générales, surtout s'il y en a quelqu'une dans le vagin : tout alors participe à la douleur, le fœtus ne peut qu'en souffrir.

Lorsque les extrêmités inférieures deviennent œdémateuses, à l'occasion de la com-

preſſion des vaiſſeaux & de leur engorgement, la circulation eſt gênée dans tout le corps, & la maſſe du ſang s'appauvrit par la perte de ſa ſéroſité. Si ces accidens ne ſurviennent que dans le dernier tems de la groſſeſſe, par un effet du poids de la matrice, l'accouchement y remédie, il guérit en même tems la mere & l'enfant.

Si l'œdématie qui a lieu dans le dernier tems de la groſſeſſe, eſt un effet en même tems de l'appauvriſſement de la maſſe des liquides, & ſi cet appauvriſſement a commencé dans les autres tems de la groſſeſſe, le fœtus périt avant l'accouchement, ou il ne vient au monde que languiſſant.

L'écoulement de ſéroſités qui ſe fait par la matrice, dans le dernier tems de la groſſeſſe, ne porte pas préjudice au fœtus, au contraire, il le ſoulage en délivrant ce viſcere, d'humeurs étrangeres qui s'étoient répandues dans ſa cavité. De telles humeurs ramaſſées dans l'utérus pourroient nuire au fœtus dans le premier tems de la groſſeſſe, elles empêcheroient le placenta d'établir ſes communications avec ſa ſubſtance, & de s'y joindre. Cet épanchement ne ſe fait dans la matrice qu'à l'occaſion de la compreſſion qu'elle fait ſur les autres viſceres, c'eſt pourquoi il n'a lieu ordinairement que dans le ſecond ou dernier tems de la groſſeſſe. Comme l'union du placenta avec la matrice eſt alors parfaite, les ſéroſités épanchées ne peuvent pas lui nuire. D'ailleurs, le placenta, le fœ-

tus & ſes membranes ; rempliſſent exactement le fond de l'utérus, ſes ſéroſités extravaſées ſont chaſſées de cette partie, elles ne ſe ramaſſent que vers le col de la matrice.

Je n'entends parler ici que de la fauſſe hydropiſie de matrice, & non pas de la vraie ; celle-ci dépend d'un appauvriſſement général de la maſſe des liquides qui fait dégénérer le ton des ſolides, débilite leur reſſort & intéreſſe toute la ſubſtance de la matrice, le placenta, le fœtus, ſes membranes, juſqu'à la liqueur de l'amnios. Il n'eſt pas poſſible que le fœtus ſe nourriſſe & proſpere au milieu de ce déſordre ; il languit dans le ſein de ſa mere, il y périt, ou il ne voit le jour que pour finir de s'éteindre.

Dans la fauſſe hydropiſie de la matrice, les femmes ordinairement ne ſe portent point mal, ſi l'on en excepte l'incommodité que leur cauſe le volume extraordinaire de l'abdomen & ſa peſanteur extrême. Lorſque la nature eſt ſurchargée de ces ſéroſités, elle s'en délivre quelque tems avant l'accouchement, je l'ai déjà obſervé. Ces eaux cependant reſtent quelquefois dans la matrice, juſqu'à ce que ſon orifice commence à ſe relâcher pour l'accouchement.

Les ſpaſmes de la matrice, dans les derniers tems de la groſſeſſe, ſont de vraies convulſions de ce viſcere ; ils ne peuvent que diminuer ſa cavité, comprimer le placenta, les membranes du fœtus, & le fœtus lui-même. Cette compreſſion diminue la circulation

tion des liquides, dans ſes vaiſſeaux, force la liqueur de l'amnios de rompre l'équilibre où elle doit être avec ſa continuation dans l'œſophage, & dans tout le canal inteſtinal; elle y forme une obſtruction générale, capable de faire périr le fœtus. D'ailleurs les vives ſecouſſes que le placenta reçoit dans ces circonſtances, peuvent l'ébranler & rompre ſes adhérences en tout ou en partie. J'ai vu des enfans réſiſter à ces accidens, & d'autres en périr. J'ai penſé quelquefois, dans ces circonſtances, qu'il devoit être moins nuiſible au fœtus de participer lui-même au ſpaſme général de la matrice, que de le ſupporter d'une maniere paſſive.

Entre pluſieurs femmes groſſes que j'ai vues attaquées de ſpaſmes de la matrice, il en eſt peu qui aient fait des couches heureuſes, lorſqu'ils ont été violens pendant le dernier tems de la groſſeſſe. Cependant il eſt des enfans actuellement exiſtans qui ont été vivement fatigués par ces accidens dans le ſein de leurs meres. J'ai obſervé que ceux qui en ſont morts, ont péri avant le neuvieme mois, ou au terme de l'accouchement. L'avortement de ces derniers étoit ordinairement précédé d'hémorrhagies de la matrice qui duroient pendant quelques jours, & qui ne ceſſoient qu'après que la mere étoit délivrée. C'étoit une raiſon démonſtrative que le placenta avoit été détaché, en partie, par les convulſions. Cependant j'ai vu des avortons qui avoient été expulſés par l'effet des con-

vulsions, sans que l'avortement eût été précédé par des hémorrhagies, ils étoient sains & sans aucune marque de maladie qui leur fût propre ; l'hémorrhagie survenoit après l'accouchement ; dans ce cas elle est toujours considérable & dangereuse. Il arrive quelquefois que le fœtus périt à la suite & par l'effet des spasmes de la matrice, sans que le placenta se détache avant l'accouchement.

Il survint à une femme de dix-huit ans, vers le sixieme mois de sa premiere grossesse, des spasmes de la matrice très-violens ; les mouvemens de l'enfant diminuerent bientôt, & devinrent très-équivoques. La mere ne distingua enfin que ses spasmes ordinaires, & de tems en tems des mouvemens spasmodiques particuliers, dans la région hypogastrique : elle fit une fausse couche vers le commencement du huitieme mois ; le fœtus paroissoit être de six mois, il étoit à demi-corrompu : l'hémorrhagie qui suivit cet avortement ne fut pas considérable.

La même femme devint enceinte l'année ensuite ; dès le septieme mois de sa grossesse, elle commença à ressentir des spasmes de la matrice, comme dans la précédente. Vers le milieu du huitieme mois il survint une perte peu considérable, avec des douleurs aux reins ; on y remédia par les secours de l'art. La perte & la douleur des reins revinrent deux fois dans le neuvieme mois ; les spasmes étoient assez fréquens, cependant la couche fut heureuse ; on éleve actuellement l'en-

fant, qui donne les espérances les plus heureuses d'une bonne constitution. On voit par ces Observations que les spasmes de la matrice font périr le fœtus, tantôt en agissant sur sa propre substance, & en éteignant ses fonctions, & tantôt en séparant le placenta de la matrice.

Lorsque les spasmes de la matrice agissent vivement sur le placenta, ils le séparent. Lorsque les spasmes n'intéressent que la matrice seule, la circulation continue pendant quelques momens dans les vaisseaux du fœtus, sans éprouver une diminution considérable. Si les spasmes sont de quelque durée, l'action concourante de la mere, ou le mouvement systaltique de ceux de ses vaisseaux qui communiquent avec le placenta est trop diminué ou suspendu, & la circulation dans les fœtus est diminuée ou suspendue selon les degrés de la diminution de ces forces. Si les spasmes durent trop long-tems, les vaisseaux du fœtus s'engorgent faute d'une action suffisante, ou suffisamment concourante pour entretenir la progression des liquides & son uniformité dans l'ordre nécessaire pour soutenir le méchanisme des fonctions.

Ces accidens ne seroient-ils pas moins dangereux si les spasmes de la matrice se communiquoient au fœtus dans l'ordre successif de son action irréguliere, ou de ses mouvemens spasmodiques ? Les spasmes seroient dans celui-ci de plusieurs degrés moins forts

que dans ce viſcere. Le placenta, la liqueur de l'amnios, & le cordon ombilical diminueroient la violence de cette action irréguliere & convulſive avant qu'elle fût parvenue au fœtus. Il eſt avoué de tous les Phyſiciens que la force du mouvement diminue à proportion qu'elle ſe communique. Dans ce cas les ſpaſmes du fœtus, bien moins violens que ceux de la matrice, communiqueroient à ſes vaiſſeaux une force qui, quoiqu'irréguliere, les préſerveroit plus long-tems d'engorgement.

Les chûtes des femmes groſſes portent ſouvent ſur le fœtus; ſi elles tombent ſur le dos, le placenta ſe détache; ſi c'eſt ſur le ventre, le fœtus en eſt bleſſé. Peu de jours après les premieres, les femmes reſſentent une douleur aux reins, il coule quelque peu de ſang de la matrice; ce ſang provient d'une portion du placenta qui s'eſt détachée par l'effort de la ſecouſſe qu'il a éprouvée: le fœtus en ſouffre, ſouvent il en périt, quand bien même la chûte n'auroit été que médiocre: il eſt rare qu'il ſurvive à celles qui ſont fortes. Il en eſt de même des chûtes ſur le ventre; cependant elles ſont moins dangereuſes que les autres & moins ſouvent mortelles. Les fœtus dans ces dernieres ſont ſouvent marqués à l'endroit de leur corps qui répondoit à la partie du ventre qui a plus porté dans la chûte, ſur le corps dur qui a fait la compreſſion: on ne conteſte pas ce fait, il eſt conſtaté par un nombre d'Obſer-

vations fideles. On a souvent vu des enfans venir au monde avec des échymoses qui provenoient de chûtes que les meres avoient faites quelques jours avant leurs couches. Il n'y a que peu de tems qu'une Dame accoucha d'une fille, huit jours après avoir fait une chûte sur le ventre ; l'enfant en naissant étoit marqué au front d'une échymose considérable qui se dissipa insensiblement.

Ce ne sont pas seulement les chûtes de la mere qui blessent le fœtus & qui le mutilent ; en quelqu'endroit du corps qu'une femme grosse soit blessée, & de quelque façon qu'elle le soit, l'enfant souffre de ses blessures, il est également blessé, & il en porte les marques en naissant.

Je fus appellé il y a quelque tems, pour donner du secours à une fille publique, grosse de six mois, qui avoit été cruellement fouettée par des libertins, & piquée avec de grosses épingles ; les marques en étoient empreintes aux cuisses, aux fesses, & en d'autres endroits de son corps. Quinze jours après elle accoucha d'un enfant mort ; il étoit couvert de marques semblables à celles que les verges & les épingles avoient faites sur la mere ; d'ailleurs il étoit tout échymosé. Pechlin a observé que deux jumeaux, dont la femme d'un Pêcheur accoucha, quelque tems après que son mari l'eut fouettée, étoient couverts de marques semblables à celles qu'avoient fait les verges sur le corps de leur mere. Une femme criminelle étant grosse,

dit Salmuth, fut fouettée par ordre du Juge qui n'avoit pas eu connoiſſance de ſa groſſeſſe ; elle accoucha quelques ſemaines après de deux jumeaux qui étoient marqués au dos d'empreintes ſemblables à celles que font les verges.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des effets ſurprenans que l'imagination des meres produit ſur le fœtus ; ce ſont des diſcuſſions de la compétance de la Phyſique ; je ne m'éleverai pas dans ſes routes ſublimes : je ne dois ſuivre que celles qui conduiſent à l'art de guérir.

CHAPITRE IX.

Abus commis dans le régime de vie, cauſe générale des maladies de la groſſeſſe.

IL eſt établi par les loix du Créateur, que les animaux de toutes les eſpeces doivent ſe régénérer. C'eſt dans la régénération que conſiſte l'eſſence de la nature ; tout ce qui exiſte dépend de la volonté du Créateur, & ſa volonté eſt toujours la même dans l'ordre général des êtres vivans. La nature étant établie ſur ces principes, doit être uniforme dans ſes productions, & juſte dans l'égalité des atributs de toutes les eſpeces, & de chacun de leurs individus. L'ordre de la repro-

duction des animaux ne varie point dans ſa régularité, il en eſt de même de l'ordre de leur conſervation. Les femelles des bêtes n'ont point d'incommodités, ni des maladies dépendantes de la conception ; elles portent leur fruit ſans ſouffrance, & leurs fœtus ne naiſſent pas dans la langueur. Ce ſont les prérogatives de leur continence & de leur ſobriété qu'elles obſervent réguliérement dans l'ordre indiqué par la nature.

Les ſouffrances de la plupart des femmes pendant leur groſſeſſe, & la débilité de leurs enfans, devroient être pour elles un ſujet d'attention ſur leur maniere de vivre. N'eſt-ce pas un effet des abus qu'elles ont commis dans un régime de vie contraire aux loix de la Nature, & peut-être même l'effet d'une condeſcendance trop aſſervie à leurs paſſions ?

Les prérogatives conſtantes des femelles des animaux brutes, ne ſont-elles pas des attributs précieux de l'exécution des loix naturelles ? Les femmes groſſes peuvent-elles s'aveugler ſur la diſpoſition de ces loix, ſur leur ſageſſe, & ſur les avantages qu'elles procurent. Elles s'aſſujettiſſent elles-mêmes à des inconvéniens, par l'uſage mal entendu qu'elles font des ſix choſes non-naturelles.

Lorſque le principe des maladies de la groſſeſſe eſt dans le tempérament, il n'eſt pas aiſé, ni peut-être poſſible de les prévenir par les ſecours de l'art ; on ne peut qu'en modérer les progrès, & adoucir les ſouffrances qui en ſont inſéparables. On doit dans

ces circonſtances s'en rapporter à la nature, la conſulter ſur ſes beſoins, la ſeconder dans ſes reſſources, & chercher à diminuer les obſtacles qui s'oppoſent à ſes fonctions.

Les maladies de la groſſeſſe qui ſont propres à cet état & qui dépendent de quelque irrégularité accidentelle, ſont les ſeules que l'on puiſſe prévenir. Les forces des ſolides & des fluides ne ſont pas alors épuiſées ; ſi elles fléchiſſent on les raffermit, & il n'eſt pas impoſſible de remédier à leur irrégularité. C'eſt principalement par un régime de vie convenable aux tempéramens, qu'on peut ſe garentir de celles qui ſont accidentelles, & modérer les autres. L'art fournit auſſi des ſecours utiles dans ces occaſions ; il doit être guidé par la nature. La quantité excédente des liquides, la trop grande diminution de leur maſſe, leur tendance à la diſſolution ; la roideur irréguliere des ſolides ; leur débilité, leur foibleſſe, fourniſſent ou établiſſent les principales indications préſervatives des maladies de la groſſeſſe ; les autres conſiſtent dans des accidens ou dans des vices locaux, qui n'échappent pas à la ſagacité des Médecins connoiſſeurs : on prend alors les principales indications de la nature de ces accidens, & on met tout en uſage pour en modérer les effets.

CHAPITRE X.

Moyens généraux de prévenir les maladies du premier tems de la groſſeſſe.

LES femmes enceintes doivent ſe gouverner avec beaucoup de prudence, dit Hippocrate ; ce n'eſt qu'à cette condition qu'elles peuvent ſe bien porter pendant leur groſſeſſe, que le fœtus eſt bien nourri & qu'elles font des couches heureuſes. Le fœtus eſt d'une délicateſſe & d'une fragilité extrêmes ; peu de choſe l'affecte dans le ſein de ſa mere : un rien le fait périr. Il eſt des Auteurs célébres qui le comparent aux fleurs des arbres, qui ſont fanées & flétries par la moindre pluie ou par un léger changement de la température de l'athmoſphere.

Le régime de vie des femmes enceintes doit être obſervé différemment, dit Sennert, ſelon qu'elles ſont naturellement ſaines, ou ſelon qu'elles ont ſouffert avant leur conception d'incommodités qui ſe continuent pendant leur groſſeſſe, & qui en dérangent l'ordre naturel. Comme l'embrion eſt alors iſolé dans la matrice, & qu'il n'y tient que mollement, lors même qu'il commence à mériter le nom de fœtus, un rien l'ébranle, déroute l'ordre de ſa nutrition, borne ſon développement & l'éteint.

L'air eſt un élément qui concourt dans les animaux, avec le principe de leur vie, & qui devient une condition eſſentielle de leur exiſtence. Quoique le fœtus ne reſpire pas directement dans le ſein de ſa mere, il ne peut pas vivre ſans le concours de l'air; l'altération de cet élément altére ſes principes, les corrompt & le conduit dans le premier tems de groſſeſſe à une diſſolution de ſa ſubſtance. Hippocrate, occupé de ces connoiſſances, a ébauché dans un Aphoriſme la doctrine de l'air concernant le fœtus, & il a indiqué les effets qu'il produit ſur l'homme naiſſant. S'il regne un vent de midi pendant l'hiver, dit cet Auteur, que la ſaiſon ſoit pluvieuſe & le printems froid, les femmes groſſes qui doivent accoucher dans cette derniere ſaiſon, ſont très-ſujettes à des avortemens: ſi elles accouchent, elles font des enfans infirmes & valétudinaires, qui n'exiſtent pas long-tems ou qui vivent languiſſans.

Le vent du midi provient des pays chauds, il conſerve toujours ſa chaleur à des degrés proportionnés aux différentes ſaiſons & aux différents climats. Par-tout où ce vent regne pendant l'hiver, il tient l'air de l'athmoſphere plus raréfié & plus chaud qu'il ne devroit l'être dans ſa température ordinaire: c'eſt un cas extrême reſpectivement à cette ſaiſon. Lorſque l'humidité ſe joint à la chaleur de l'air, les ſolides ſe relâchent & la denſité des fluides diminue; les uns & les autres tombent dans le relâchement & dans la diſſolution,

à proportion des progrès de la température chaude & humide de l'air & de la durée de cette conſtitution du tems. Cet état de l'athmoſphere, dit Arbuthnot, produit des putréfactions animales, & toutes les maladies qui dépendent de l'état lâche des fibres.

Les obſervations d'Hippocrate ſur les avortemens fréquens & ſur la débilité du fœtus dans une telle conſtitution de l'athmoſphere, ont été confirmées par celles de tous les Médecins obſervateurs, & principalement par ceux de Bresleau ; ils les ont inſérées dans le Recueil des Conſtitutions Epydémiques de leur pays. Les vaiſſeaux du fœtus ayant perdu leur foible reſſort, ne peuvent ni conduire les liquides, ni les contenir dans des voies de la circulation, qui à peine ſont ébauchées. Le ſang trop diviſé, s'échappe dans les conduits de la lymphe, & celle-ci déjà devenue trop fluide & preſque diſſoute, s'infiltre dans le tiſſu cellulaire, qui n'eſt pour ainſi dire qu'une vraie éponge dans le fœtus. Dans ce déſordre général, il ſe forme par-tout des embarras, des engorgemens qui troublent les fonctions de cet être naiſſant & les aboliſſent ſans reſſource ; ou ne permettent que de foibles eſpérances ſur la durée de ſes jours.

Après une conſtitution du tems, pendant l'hiver, telle que celle qui a été obſervée par Hippocrate, l'air froid du printems ſuivant, devoit ſupprimer la tranſpiration, augmenter les engorgemens formés dans la ſaiſon précédente & les rendre plus dangereux. Tous les

dérangemens des saisons, sont contraires aux femmes enceintes, de même que tous les excès de l'athmosphere. Le printems, l'été, l'automne, l'hiver, trop chauds, trop froids, trop secs ou trop humides, portent sur le fœtus, dérangent la régularité de sa nutrition, troublent ses fonctions, le débilitent & le font périr. Ces accidens arrivent principalement, lorsque le chaud, le froid, la sécheresse, l'humidité, se succédent trop promptement, sont excessifs ou de trop de durée. La chaleur déplacée relâche les solides & raréfie trop les liquides; l'air froid roidit les uns & condense les autres; l'air trop sec rend plus graves la densité du sang & la roideur des solides, sur-tout pendant le froid; pendant la chaleur, il épuise la sérosité des uns, crispe les autres & les seche. L'humidité excessive relâche les uns & les autres, lorsqu'elle a lieu avec le froid, elle rend le sang trop séreux; avec la chaleur elle le corrompt & le conduit à la putréfaction, selon ses degrés, ses excès ou sa durée. Toutes ces différences dans la température de l'athmosphere, méritent une attention scrupuleuse sur le régime des femmes enceintes, pour les garantir des maladies de la grossesse, & pour conserver le fruit de leurs entrailles.

Il ne seroit pas moins utile aux femmes enceintes, de se garantir, s'il leur étoit possible, des effets des promptes & fréquentes variations du ressort de l'air; de celles surtout qui proviennent des différens vents, des

tempêtes, des prompts changemens du froid au chaud & du chaud au froid, des vapeurs & des exhalaiſons. Toutes ces variations de l'athmoſphere portent en même tems ſur l'air intérieur de la mere & du fœtus ; elles ſont égales & dans les mêmes proportions, au dehors & au dedans du corps. Les liquides & les ſolides avec leſquels l'air intérieur doit concourir dans des proportions équilibrantes, ne ſont pas aſſez élaſtiques pour ſuivre les changemens de cet élément ; ils en ſont altérés ou dérangés, ſelon qu'ils ſont ſurpris par ſes variations lorſqu'elles ſont promptes & exceſſives.

Il eſt aiſé de concevoir les changemens dangereux que les variations de l'athmoſphere doivent produire ſur le fœtus dans tous les tems de la groſſeſſe, & principalement dans ſon commencement, puiſqu'alors ſes fibres ne ſont que gelatineuſes & ſans élaſticité, ou du moins ſans une élaſticité développée. L'habitude peut rendre ces variations ſupportables à une mere forte & robuſte ; il n'en eſt pas de même du fœtus, ſa délicateſſe ne lui fournit pas des reſſources ſuffiſantes pour n'en être point affecté.

Il eſt eſſentiel que les femmes groſſes, ſurtout celles qui ſont délicates & valétudinaires, faſſent un choix de l'air convenable à leur tempérament & au caractere de leurs incommodités. Si leur tempérament eſt ſec, elles doivent vivre dans une athmoſphere médiocrement humide, propre à donner de la ſou-

pleſſe aux fibres de leurs ſolides, à ſoutenir leur élaſticité, & à fournir aux fluides des vapeurs aqueuſes qui diminuent leur denſité & facilitent leur circulation. Elles ne doivent pas habiter des climats où l'air eſt trop vif, ni des contrées expoſées aux vents deſſéchants du nord.

Celles qui ſont d'un tempérament humide, & qui ont la fibre lâche, doivent habiter une athmoſphere dont l'air ſoit vif, ſec, & propre à favoriſer le ton de leurs fibres, à les ſoutenir, & à entretenir la denſité de leurs liquides. Les femmes groſſes, qui ſont d'une telle conſtitution, doivent s'éloigner des campagnes marécageuſes, des lieux bas, & des environs des rivieres, du voiſinage des cloaques & des égouts. Lorſque les femmes enceintes ne ſont pas en ſituation de choiſir une athmoſphere propre à leur état & à leur tempérament, elles doivent être attentives à prévenir le mauvais effet de celle qu'elles habitent, & à s'en garantir.

Lorſque l'air eſt trop chaud ou trop ſec, les femmes groſſes peuvent ſe retirer pendant la chaleur du jour, dans des lieux frais de leur maiſon; elles doivent faire attention que lorſqu'elles y entrent, la chaleur de leur corps ſoit modérée; autrement elles s'expoſeroient à ſupprimer la tranſpiration & à contracter des maladies catharrheuſes. On tient les chambres fraîches en les jonchant de fleurs, de feuilles, & les arroſant & en agitant l'air avec un ventilateur; en tenant les fenêtres

fermées du côté du midi, & ouvertes du côté du nord. Elles peuvent avoir recours, pour modérer les feux qu'elles reſſentent intérieurement, à des infuſions de laitue, de coquelicot, de roſes; à de légeres limonades, à des orgeats, aux ſyrops de violette, de nymphæa, de limons. Elles doivent conſulter leur eſtomac dans l'uſage de ces boiſſons. Lorſqu'elles ont des aigreurs, les aigres ne leur conviennent point, & ſouvent les ſyrops les plus doux s'aigriſſent. L'uſage ſimple d'une eau légérement nitrée, eſt très-convenable dans ces circonſtances; il remplit ſeul toutes les indications. Il eſt à propos, pendant les grandes chaleurs, de ſoutenir le ton des fibres, & de modérer le reſſort de l'air en répandant du vinaigre dans l'appartement qu'habitent les femmes enceintes, & leur faire flairer des éponges imbibées de ce liquide.

Si l'air eſt trop froid, les femmes enceintes doivent avoir ſoin de ſe couvrir d'habits, & de ne pas expoſer leur gorge nue aux impreſſions de cet élément. La tranſpiration inſenſible leur eſt néceſſaire dans tous les tems; elle leur eſt principalement précieuſe dans la groſſeſſe. La matiere tranſpirale eſt un excrément, ſi elle eſt retenue dans les vaiſſeaux, elle ſe porte à la matrice, ſe mêle au ſuc nourricier du fœtus, & lui communique ſes qualités, qui ne peuvent que lui nuire.

Lorſque le froid eſt violent, on doit entretenir dans les appartemens un degré de chaleur modéré. Si on les échauffoit par un grand

feu, il raréfieroit exceſſivement l'air intérieur ; ſes parties ignées trop agitées troubleroient ſon concours avec les liquides & les ſolides, & cauſeroient à ces derniers des irritations dangereuſes. Ce ſeroient pour la mere autant de cauſes d'altérations, d'agitations, d'inſomnies, &c. ; & pour le fœtus des inquiétudes propres à le faire périr.

Lorſque l'air eſt trop humide, ou chargé d'exhalaiſons ou de vapeurs, il faut faire brûler dans les appartemens du bois de ſaſſafras, du romarin, & d'autres plantes aromatiques, ou des drogues de cette qualité ; on doit choiſir celles que les femmes ſupportent aiſément l'odeur. Il ſeroit dangereux de s'en ſervir au hazard, ſans les avoir conſultées ſur celles qui leur ſéroient agréables, ſupportables, antipatiques ou odieuſes.

Il n'eſt pas poſſible d'établir des regles conſtantes pour la nourriture des femmes enceintes ; on la varie ſelon leur force & leur délicateſſe, ſelon leurs uſages d'habitude, ſelon la différence de leurs tempéramens, la nature de leurs incommodités & les différens tems de la groſſeſſe. Il eſt cependant des alimens qui leur ſont toujours nuiſibles de leur nature, tels que ceux qui ſont lourds, peſans, difficiles à digérer ; les échauffans, les irritans, les appéritifs, les diurétiques, les venteux, les ſalés, les fumés, les épices, &c. Les femmes robuſtes, habituées à l'exercice & au travail, & qui ſe nourriſſent ordinairement d'alimens groſſiers, ne doivent pas

changer

changer de nourriture dans leur groſſeſſe ; à moins qu'il ne leur ſurvienne des incommodités qui l'exigent. Celles qui ſont délicates doivent ſe nourrir d'alimens ſucculens, aiſés à digérer ; on les choiſit de façon qu'ils aient du rapport avec la qualité de ceux dont elles faiſoient uſage avant leur groſſeſſe. Il ſeroit dangereux, dans tous les tempéramens, de changer tout-à-coup la façon de vivre des femmes enceintes dès qu'on s'apperçoit de la groſſeſſe ou dès qu'on la ſoupçonne ; ſi elles étoient habituées à ſe nourrir de mauvais alimens, on y feroit peu-à peu des changemens, juſqu'à ce que l'on ſeroit parvenu à ne les nourrir que de convenables à leur état. Il faut ſe comporter de même dans leurs appétits dépravés ; crainte qu'en leur faiſant violence, en les contrariant bruſquement, on ne leur ſuſcite des paſſions qui, en portant vivement ſur leur ame & ſur leur corps, cauſeroient des déſordres pernicieux à la mere & au fœtus.

Lorſque les femmes groſſes ont des dégoûts, des nauſées, & qu'elles ſe ſentent de la plénitude ; elles doivent elles-mêmes ſe condamner à la diete, qu'il convient toujours de modérer de façon que le fœtus n'en ſouffre point. Lorſqu'elles ont des dégoûts marqués pour quelqu'aliment, il faut qu'elles en prennent d'autres qui leur répugnent moins. La nature indique ſouvent dans cette circonſtance, des alimens utiles ; il eſt alors eſſentiel de faire attention au penchant qu'elle donne,

il eſt ſouvent très-à-propos de le ſuivre. Si elles ont de l'éloignement pour la viande, pour les œufs, & en général pour tout ce qui provient des animaux, elles doivent vivre de végétaux, & lorſque ceux-ci leur répugnent, il faut qu'elles aient recours aux autres. Hippocrate conſeille, dans le cas où l'on a du dégoût pour certains alimens, de préférer ceux qui ne ſont pas de la meilleure qualité, à d'autres qui paroiſſent plus convenables, ſi l'on à moins d'averſion pour leur uſage.

On recherche avec ſoin, dans de pareilles circonſtances, la cauſe du dégoût; s'il provient de la dépravation des ſucs digeſtifs, on ne doit rien négliger pour les rectifier par le moyen des reſſources de l'Art. Si le dégoût n'a d'autre cauſe qu'un ſimple dérangement dans les ſolides des organes des digeſtions, ce dérangement prend ordinairement ſon principe dans le ton des fibres, trop relevé par l'irritation, dans leur irrégularité, ou dans leur relâchement.

Les humectans, les délayans, les adouciſſans, les tempérans, conviennent dans le premier cas; dans le ſecond, ces mêmes ſecours ſeroient nuiſibles, il en faut de tout oppoſés, mais il convient de les employer avec une entiere connoiſſance de la véritable cauſe du dégoût, & avec la plus grande modération. On a ſouvent réuſſi lorſque le relâchement a été conſidérable, en aſſaiſonnant les alimens avec des aromates les plus doux

& en petite quantité ; il eſt bien des circonſtances où la canelle mérite la préférence ſur les autres ; elle ne produit jamais de mauvais effets lorſqu'on l'emploie avec prudence. Si l'on ſoupçonne des glaires & des crudités dans les premieres voies, on commence par les diviſer, les délayer, & enſuite on les évacue avec des laxatifs légers ; on ne peut pas faire uſage de purgatifs forts, ni irritans dans le premier tems de la groſſeſſe, on riſqueroit de nuire au fœtus & de le faire périr. Il eſt cependant des cas violens, où l'on eſt obligé d'y avoir recours pour le conſerver ; ce ſont des circonſtances ſcabreuſes & critiques ; il n'eſt qu'un Médecin qui puiſſe en juger, ſur des indications priſes d'après la maladie, d'après ſes ſymptomes, ſon danger & ſes cauſes.

Quelque dégoût qu'aient les femmes enceintes pour les alimens, elles ne doivent point faire une diete trop ſévere ; les liquides animaux, lorſqu'ils ne ſont pas réparés, s'alkaliſent aiſément, ſe dépravent, & font dégénérer les fonctions. Les femmes groſſes, les fœtus, les enfans même, ne ſauroient ſupporter l'abſtinence ; elle leur eſt nuiſible, même dans leurs maladies, lorſqu'elle eſt portée trop loin ; principalement lorſque la groſſeſſe eſt avancée. Il eſt de la prudence de concilier la nourriture des femmes enceintes, avec le caractere de leurs maladies ou de leurs incommodités, & de la varier ſelon leurs ſymptomes ; ce n'eſt que d'après les indica-

tions qui se présentent alors, que l'on peut décider de la qualité & de la quantité des alimens qui leur conviennent.

Ce que je viens d'observer sur l'usage des alimens, peut être rapporté à tous les tems de la grossesse; mais comme le fœtus n'a besoin dans le premier tems que de peu de nourriture, la mere doit s'observer aussi scrupuleusement sur la quantité des alimens qu'elle prend, que sur leur qualité. Comme le développement & la croissance du fœtus, se font insensiblement, un suc nourricier trop abondant causeroit des engorgemens dangereux dans des vaisseaux qui ne sont pas développés, pour la plus grande partie, ou qui ne le sont qu'imparfaitement. C'est ainsi que le fœtus périroit par la surabondance des moyens qui devoient former son existence, & servir à sa conservation.

Les femmes, dans le premier tems de la grossesse, ne sauroient assez s'observer sur la quantité & sur la qualité de leur boisson; la petitesse de l'embrion, la molesse & la fragilité des organes du fœtus, ne sauroient s'accorder avec des boissons aqueuses, prises en trop grande quantité, & les spiritueuses leur seroient toujours nuisibles, pour peu que les meres en abusassent. Elles ne doivent donc boire qu'avec modération des liqueurs aqueuses; les fortes sont des poisons pour le fœtus; leur propriété intrinseque est de roidir les fibres des solides, de les crisper, d'épaissir le sang, & de coaguler la lymphe.

On a obſervé que les enfans qui naiſſent de meres qui ont fait uſage pendant leur groſſeſſe, de liqueurs ſpiritueuſes, ſont affectés, dès leur naiſſance, ou peu de tems après, d'engorgemens glanduleux, de tumeurs, ou d'abſcès dans quelque partie. Ceux qui ſont expoſés à ces effets de l'imprudence, ou de l'intempérance de leurs meres, ne doivent pas eſpérer une croiſſance proportionnée à leur âge; leur vieilleſſe eſt prématurée, & ils ne vivent pas long-tems. D'ailleurs l'uſage des boiſſons échauffantes, de même que celui des alimens de la même qualité, cauſe trop d'agitation dans le ſang des femmes enceintes, trouble leurs digeſtions, occaſionne des cardialgies, les diſpoſe à des pertes, & réduit le fœtus à de dangereuſes épreuves.

Lorſque dans le premier tems de la groſſeſſe, les femmes ont des foibleſſes & des défaillances, elles peuvent ſe permettre un peu de vin pur, pourvu qu'il ne leur cauſe pas des aigreurs; dans ce cas il ſeroit de toute néceſſité de s'en abſtenir, & de prendre à ſa place des eaux de fleurs d'orange, de menthe, de chardon benit, de méliſſe ſimple, &c. Les liquides à la glace, de quelqu'eſpece qu'ils ſoient, cauſent des coliques violentes, & des fauſſes couches; Mauriceau, & d'autres Auteurs, en rapportent aſſez d'exemples pour que les femmes enceintes ſoient attentives à ſe garantir de ces abus.

L'exercice des femmes enceintes doit être très-modéré dans le premier tems de la groſ-

ſeſſe; comme les racines du placenta ne ſont point alors inhérentes à l'utérus, ou ne le ſont que foiblement; une ſecouſſe, une agitation même un peu forte, ſuffiroient pour expulſer le fœtus de la matrice. Les Danſeuſes publiques font rarement des enfans; le germe s'écoule peu de tems après la conception: il en eſt de même des Chanteuſes. Dans les unes & dans les autres, les contractions des muſcles de l'abdomen compriment & reſſerrent le corps de la matrice, l'embrion ou le fœtus à peine formés, & ſans réſiſtance, ſont aiſément expulſés de ſa cavité.

C'eſt à ces cauſes, ou à de ſemblables, qu'on doit attribuer les fauſſes couches fréquentes des femmes riches; la plupart, parmi elles, ſur-tout dans le premier tems de leur mariage, ſuivent avec imprudence & ſans précaution le penchant que leur donne leur premiere jeuneſſe, & que la vivacité de leurs ſens leur inſpire. Elles ſe font rouler dans des voitures, elles vont de fête en fête, de repas en repas; elles paſſent des nuits à danſer, à chanter, à s'échauffer. Des ſucs mal digérés, produiſent bientôt en elles un pléthore d'humeurs; leurs ſolides ſont fatigués, échauffés, irrités par cette façon de vivre auſſi exceſſive qu'irréguliere, toutes les fonctions en ſont altérées; quel moyen de conſerver, parmi ces déſordres, des fœtus qui ne tiennent preſqu'à rien dans un viſcere dont l'orifice s'ouvre & ſe dilate très-aiſément pour les laiſſer couler pour peu qu'ils s'écartent de l'ordre de la nature,

ou par leur situation, ou par leur langueur.

Le cahotage des carosses, l'agitation inséparable des danses, les sauts qu'elles exigent, ne peuvent que précipiter l'expulsion des embrions ou des fœtus, fatigués par ces excès, & terminer par des écoulemens, selon l'expression d'Hippocrate, une postérité souvent très-desirée & toujours nécessaire à la Patrie. Deux ou trois fausses couches faites de cette façon, souvent sans qu'on s'en apperçoive, rendent les femmes stériles, ou les mettent hors d'état de faire des couches heureuses; je l'ai remarqué ailleurs, d'après l'observation.

Les libertés trop fréquentes du mariage produisent le même effet, principalement dans le premier tems de la grossesse. La passion des femelles, chez les animaux, est bornée par la conception; elles se refusent constamment à la répétition des moyens qui l'ont opérée: les hommes ne se bornent jamais; se peut-il qu'un instinct aveugle ait plus d'empire sur les unes, que la raison n'en a sur les autres?

Les femmes élevées délicatement, ou dans la molesse, ne sont pas aussi heureuses dans leur grossesse que celles de la campagne qui, malgré leur état, continuent sans danger leurs travaux & leurs exercices ordinaires. La vie dure & frugale qu'elles menent, fortifie leurs viscères, soutient le ressort de leurs fibres, & donne à leurs liquides une densité convenable pour entretenir un concours propre à les garantir de dérangemens intérieurs, & à les prémunir contre les accidens du dehors.

On doit inférer de toutes ces réflexions, que les femmes délicates doivent, dès qu'elles ont conçu, observer un certain répos, & se tenir dans une tranquillité modérée; il est essentiel qu'elles évitent toutes sortes d'agitations, jusqu'à ce que le placenta se soutienne par ses racines, & le fœtus par ses propres forces. Ces précautions nécessaires n'exigent pas que les femmes enceintes observent un repos absolu, leurs fonctions en seroient dérangées; il en surviendroit une multitude d'incommodités propres à nuire à la mere & au fœtus. Il est nécessaire que, pour favoriser leurs fonctions, elles fassent un exercice doux, égal, sans fatigue & sans agitation.

Le sommeil est l'un des principaux agens de la nutrition du fœtus & de son développement. Les enfans, dès qu'ils sont nés, dorment presque toujours, quoiqu'ils n'existent que par leurs propres organes & qu'ils soient exposés à la faim, aux impressions de l'athmosphere, aux alternatives des mouvemens des viscères de la poitrine, du thorax & de ses muscles; aux incommodités des insectes, à la gêne que leur causent les langes & la torture du maillot. Le fœtus doit être dans un plus grand repos, puisqu'il n'est pas exposé aux mêmes inconvéniens, & que rien ne l'inquiete dans l'athmosphere aqueuse où il est plongé mollement dans une entiere liberté.

Il n'est que les passions de la mere, & les excès, qui portent sur le fœtus, qui l'agitent & qui l'inquietent; il y participe toujours,

Elle doit donc éviter de troubler ſon repos, & rechercher les moyens les plus propres à le favoriſer ; à cet effet, il lui convient de ſe repoſer elle-même, de ſe tranquilliſer, de ſe rendre maîtreſſe de ſes paſſions, & de dormir plus qu'elle ne dormoit avant ſa groſſeſſe. Il eſt très-à-propos que les femmes groſſes proportionnent leur repos & leur ſommeil à leur tempérament ; les robuſtes, celles qui ſont accoutumées à l'exercice & au travail, diſſipent beaucoup, elles ont beſoin de plus de repos & de plus de ſommeil pour réparer leurs pertes, que celles qui en font moins. Les femmes foibles & délicates diſſipent moins que les autres ; d'ailleurs elles ont la fibre lâche, un trop long ſommeil la relâcheroit davantage.

Les évacuations naturelles exigent, de la part des femmes groſſes, les attentions les plus ſérieuſes & les plus ſuivies ; ſi elles ſont trop abondantes, ou ſi elles ne le ſont pas aſſez, elles cauſent des déſordres qui intéreſſent également la mere & le fœtus. Telles ſont les regles très-abondantes continuées pendant la groſſeſſe ; les pertes blanches, l'inſenſible tranſpiration, les évacuations exceſſives des urines & des gros excrémens, leur trop grande diminution, ou leur ſuppreſſion. Toutes ces évacuations cauſent des épuiſemens lorſqu'elles méritent le nom de pertes : elles ſe font aux dépens de la propre ſubſtance de la mere & du fœtus, lorſqu'elles ſont extrêmes. Si elles ſont trop diminuées ou ſupprimées, elles troublent toutes les fonctions ; ce ſont les uns

& les autres de ces excès qui causent une partie des maladies des femmes grosses.

C'est donc en entretenant ces évacuations, dans l'ordre de la nature, que l'on prévient les maladies de la grossesse qu'elles occasionnent lorsqu'elles sont irrégulieres. A cet effet les femmes enceintes doivent s'observer scrupuleusement dans leur régime de vie, entretenir leur esprit dans une liberté & dans une tranquillité constantes, faire des exercices convenables aux différens tems de la grossesse & à leurs tempéramens. Si, malgré ces précautions, les évacuations deviennent irrégulieres, ce sont des maladies qui exigent une cure particuliere, selon leur caractere; je la donnerai dans son lieu.

Rien n'est aussi dangereux pour les femmes enceintes que les passions; les aiguës forcent subitement l'équilibre de l'économie animale, mettent le désordre dans les fonctions, les suspendent, ou les suppriment, selon leur violence. Les chroniques les dérangent moins promptement, mais elles les tiennent dans la langueur. Elles agissent en même-tems sur le fœtus avec la même force, & avec un plus grand danger; peut-il ne pas en être vivement affecté, ou ne pas en périr? Tout ce qui fait des révolutions subites, dans les femmes grosses, produit en elles le même effet que les passions violentes; ce sont, par exemple, les promptes surprises de trouble, de crainte, de joie; le bruit non-attendu du tonnerre, du canon, &c.

On ne prévient pas par le secours de l'Art, les passions de l'ame, ni leurs effets ; il n'appartient qu'à la raison de les modérer. La sensibilité des femmes augmente considérablement dans la grossesse ; c'est un effet des changemens qu'elle opere dans l'économie animale. Les femmes dans cet état pourroient avoir attention à ne pas se livrer à la colere, à la tristesse, à la joie ; elles devroient du moins les modérer tellement qu'elles ne fussent point extrêmes. Une façon de vivre, sobre, modérée, jointe à des amusemens convenables, est toujours utile dans ces occasions. Comme l'esprit concourt avec le corps dans les fonctions animales, lorsqu'on s'attache à modérer la vivacité de l'un, il est très-à-propos de ne point irriter la sensibilité de l'autre, par des usages qui puissent l'exciter, l'irriter, & la porter à son comble.

Les prompts événemens qui surprennent les femmes grosses, sont souvent de nature à n'être point prévus ; cependant on est quelquefois à tems de les préparer aux éclats du tonnerre, & à d'autres accidens semblables ; ils font sur elles des effets moins violens lorsqu'elles s'y attendent. On peut éviter qu'il ne leur soit annoncé des accidens propres à exciter ou à irriter leurs passions ; on les modere en entretenant leur esprit dans un calme toujours égal, en le rappellant à la raison lorsqu'il s'altere, & en employant les moyens les plus propres à leur donner de la satisfaction.

Outre les secours que les femmes enceintes retirent d'un régime de vie convenable, observé à propos dans le premier tems de la grossesse, il en est d'autres qu'on doit prendre dans les ressources de l'Art, pour les préserver des maladies dont elles sont menacées. Ces secours sont indiqués par des signes qui ne sont point équivoques. Les uns sont fournis par la pléthore sanguine, & d'autres par l'humorale. Les premiers sont établis sur la roideur des fibres, sur la densité & sur l'abondance de la partie rouge du sang. Les autres sont annoncés par le relâchement des solides, & par le peu de consistance de la masse des liquides. L'un & l'autre de ces différens états, dérangent l'ordre des digestions, roidissent excessivement, ou affoiblissent leurs organes, troublent les secrétions retardent les excrétions ou les font languir, & établissent un désordre général dans l'économie animale.

On prévient les maladies qui proviennent de la pléthore sanguine & de la roideur des fibres, par des saignées faites à propos, par des bains domestiques, par des boissons délayantes, & par un régime de vie doux & humectant.

La débilité du fœtus, dans le premier tems de la grossesse, ne doit pas empêcher d'avoir recours à la saignée, lorsque sa vie est menacée par la surabondance du sang & par la roideur des solides. Ce secours est le plus puissant que l'on puisse employer dans ces circonstances; on risque tout en le négligeant.

Les viſceres du bas ventre ſont menacés alors d'une inflammation prochaine ; le ſang cherche à ſe frayer des routes par les vaiſſeaux qui aboutiſſent à la cavité de la matrice ; il les force & fournit à des pertes plus ou moins dangereuſes, ſelon leur abondance & leur durée. Si le ſang ne ſe répand pas par ces voies, il engorge les vaiſſeaux du placenta & ceux du fœtus, il embaraſſe ou il ſuſpend par ſa quantité l'action ſyſtaltique des vaiſſeaux du fœtus, ſes fonctions déclinent, & rarement il évite le ſort funeſte dont il eſt menacé.

La pléthore, ſelon les Médecins les plus célébres, eſt chez les femmes robuſtes une des principales cauſes des maladies de la groſſeſſe ; on ne ſauroit prévenir ces maladies, qu'en ôtant la cauſe qui menace de les produire, & il eſt généralement avoué que la ſaignée eſt le plus puiſſant remede de la pléthore. Ce ſecours employé à propos prévient les fauſſes couches ; prévient & guérit très-ſouvent les nauſées, les vomiſſemens, les appétits dépravés, & la plupart de ces nombreuſes incommodités qui affligent les femmes enceintes dans le premier tems de la groſſeſſe. Cette doctrine n'eſt pas donnée au hazard ; ſi l'on ouvre les Ouvrages de Riviere, de Sydenham, de Boerhaave, de Juncker, de Wedelius, de Nenter, de Valeſius, de Silvaticus, & d'une infinité d'autres ; on verra avec quelle force ces Auteurs ſoutiennent la néceſſité de ce ſecours, lorſqu'il eſt

indiqué dans le commencement de la groſſeſſe & dans tous ſes tems.

La ſaignée n'eſt pas toujours ſuffiſante pour prévenir les maladies de la groſſeſſe qui proviennent de la pléthore. Il arrive ſouvent aux femmes pléthoriques, que leurs liquides ſont échauffés & prêts à s'enflammer; les fibres des ſolides prennent alors un ton trop relevé, ſe criſpent & ſe roidiſſent, & effacent, pour ainſi dire, les calibres des vaiſſeaux capillaires des membranes. Les bains donnent dans ces accidens, les ſecours les plus prompts & les plus efficaces; ils rétabliſſent la liberté de la circulation des liquides, & la favoriſent. Ils relâchent les fibres des ſolides trop tendues, ils les rétabliſſent dans une ſoupleſſe naturelle, & leur rendent une élaſticité qu'elles avoient perdue. Ils diſpoſent, dès le premier tems de la groſſeſſe, les muſcles du bas-ventre, la matrice, ſes ligamens, ſes membranes, à céder ſans violence à une dilatation néceſſaire. Combien le ſecours des bains ne ménage-t-il pas aux femmes des douleurs de tête, de reins, des aînes, des cuiſſes, & des inſomnies: combien ne leur épargne-t-il pas de feux intérieurs, de toux violentes, d'inquiétudes, de peſanteurs douloureuſes dans le corps & dans les membres? Combien de déſordres ne prévient-il pas dans les digeſtions & dans les ſecrétions; combien ne prévient-il pas de coliques, de pertes, de conſtipations, & d'autres maladies qui proviennent de la roideur

des solides, de l'abondance & de la densité excessives du sang.

L'usage des bains, dans la grossesse étoit si familier & si général chez les Anciens, & principalement chez les Romains, que, dès qu'une femme s'appercevoit de quelque signe de grossesse, elle se baignoit tous les jours, jusqu'au moment de l'accouchement. J'ai rapporté la célebre Observation de Galien (*a*) sur la maladie de la femme de *Boette*; cet Auteur dit expressément, qu'on la baignoit tous les jours, selon l'usage reçu à Rome parmi les femmes grosses. Les anciens Médecins n'ont traité que légérement de ce secours dans la grossesse, parce qu'il étoit si généralement adopté qu'il étoit connu de tout le monde. J'ai fait baigner un nombre de femmes enceintes dès le commencement de leur grossesse, dans des cas où ce secours étoit indiqué; j'assure avec confiance que je n'en ai jamais vu d'inconvénient, & qu'au contraire, j'en ai retiré des avantages sensibles.

On soutient avec succès l'effet de la saignée & des bains, par le moyen du petit-lait, de tisanes délayantes, tempérantes, légérement nitrées, si les indications l'exigent. On a soin d'entretenir la liberté du ventre, par des lavemens : on peut employer des laxatifs, & même des purgatifs doux dans le troisieme mois, s'il est des indications qui en

(*a*) Voyez le Traité des Fleurs blanches.

établissent la nécessité. Si l'on est forcé de purger dans les deux premiers mois, ce ne peut être qu'avec les plus grandes précautions ; comme le fœtus, dans le premier mois, ne tient pas à la matrice ; & qu'il n'y tient que très-foiblement dans le second, il risqueroit d'en être expulsé par des purgatifs qui irriteroient les entrailles.

Les maladies de la grossesse qui proviennent de la délicatesse du tempérament, de la foiblesse des fibres, de la mollesse des liquides, ou de la pléthore humorale, exigent des remedes opposés à ceux que j'ai proposés d'employer dans la pléthore sanguine. Tout, dans celle-ci, est trop dense, tendu, roidi; dans l'autre, au contraire, tout est délicat, mol, lâche, & tend à la dissolution. Les fonctions, dans l'une, se font par la roideur & par l'irrégularité ; dans l'autre, elles se font par le relâchement, par la débilité, par la foiblesse.

Il faut, dans cet état, suppléer ce qui manque à la nature de force & d'activité. Si jamais l'art eut besoin pour se guider des ressources du génie, c'est dans cette occasion, où le Médecin ne peut faire un pas qu'à la faveur de connoissances prises dans l'observation & guidées par une sagesse consommée. La moindre différence dans le tempérament des femmes enceintes, qui sont délicates & foibles, exige des secours qui lui soient propres. Ces secours doivent être gradués & ménagés selon la foiblesse des solides, selon

ses

ſes degrés, & ils doivent être variés ſelon la différence de ſes cauſes. Le peu de conſiſtance de liquides qui eſt la ſuite ou un effet du relâchement, a auſſi des degrés qu'il faut diſtinguer, connoître & ne pas perdre de vue, parce qu'il eſt néceſſaire d'entretenir l'union, la cohéſion, le concours de leurs molécules, de leurs globules, de leurs fibres, dans des proportions équilibrantes entr'elles, & avec les ſolides. Si l'on donnoit trop de force aux uns, ils l'emporteroient ſur la foibleſſe des autres. On troubleroit l'ordre de la nature par ces ſecours mal-entendus, au lieu de le rappeller lorſqu'il eſt dérangé, & de le ſoutenir lorſqu'il décline; cette irrégularité porteroit ſur les fonctions de la mere & du fœtus, elles ne ſauroient qu'en être irrégulieres, l'une & l'autre ne pourroient qu'en ſouffrir.

La foibleſſe, la débilité des femmes enceintes, & la délicateſſe de leur tempérament, ſont inſéparables de l'irritabilité; la ſenſibilité de leurs fibres eſt toujours proportionnée aux degrés de leur foibleſſe. Ce ſont autant de pieges tendus à la ſagacité des Médecins; quelles précautions ne doivent-ils pas prendre dans le choix des remedes qu'ils ne peuvent employer que d'après des indications qui ſe contrarient. Ceux qui ſont propres à la foibleſſe, peuvent exciter la ſenſibilité; ceux que l'on emploie pour celle-ci, peuvent augmenter la foibleſſe, & on peut la porter à ſon comble par les ſecours qui

ſont propres à modérer l'irritabilité. Ce n'eſt qu'après de juſtes combinaiſons que l'on peut ſe conduire dans ces circonſtances critiques; on ne ſauroit avoir aſſez de connoiſſances pour marcher d'un pas aſſuré dans ces routes ſcabreuſes; on ne peut s'y préſenter qu'autant qu'on eſt guidé par des lumieres profondes, & par toute la ſageſſe qui doit être inſéparable de l'art de guérir.

On prévient en général les effets du relâchement des ſolides par des remedes toniques & des aſtringens; on emploie d'abord les plus doux, on leur en fait ſuccéder de plus forts, en les ménageant par degrés, & en les portant avec art juſqu'au point où ils puiſſent ſeconder efficacement la nature, & ſoutenir la régularité de ſon action. Lorſqu'on en a obtenu cet effet, on ſuſpend les aſtringens, & l'on continue les toniques avec toute la modération qu'ils exigent. Les végétaux propres à produire ces effets, ſont les amers & les ſavonneux, tels que la chicorée ſauvage, le piſſenli, la gentiane, le chardon-benit, la petite valeriane, la centaurée, la camomille, la patience ſauvage, la ſcolopendre, la bourrache, le ſafran, la cannelle, &c.

Les aſtringens les plus propres, dans ces circonſtances, ſont le plantain, la mille-feuille, la bourſe-à-paſteur, les cormes, le cachou, le ſang-dragon, &c. On doit extrêmement ménager les aſtringens dans les irritations des ſolides, quel que ſoit leur relâchement; la même obſervation s'étend ſur

les boissons émollientes, relâchantes, & sur tout ce qui est propre à soutenir & à favoriser l'état lâche des fibres. On remédie à l'irritation de cette nature, par des secours propres à la calmer & à soutenir en même tems le ton des solides; la liqueur minérale anodine d'Hoffmman produit ce double effet; on la donne par gouttes, qu'on étend dans les eaux distillées des plantes ameres astringentes, ou aromatiques. La vieille thériaque produit à-peu près les mêmes effets.

Lorsqu'on s'apperçoit de quelque signe de pléthore humorale, on met en usage, très-à-propos, les évacuans toniques, tels que les tamarins, la rhubarbe, le polipode de chêne, la racine de patience sauvage; on les donne en infusions, en substance, ou en extrait. On y ajoute quelqu'un des syrops qui ont la même qualité; ce sont celui de chicorée composé, le magistral, &c. Les classes de tous ces remedes sont très-riches, on peut y choisir ceux qui ont le plus de rapport au caractere du relâchement des fibres, & aux différens degrés de leur irritation.

Les mêmes remedes qui donnent du ton aux solides relâchés, & qui le soutiennent, rétablissent la densité des liquides; ils produisent un effet plus prompt & plus assuré, si on allie à ceux que je viens de proposer quelque léger anti-scorbutique; tels que le cresson de fontaine, le beccabunga, le trefle d'eau, l'alleluya, &c. Les alimens farineux soutiennent l'effet de ces remedes; ils sont

moins susceptibles de corruption que ceux que fournit le genre animal. La corruption est un effet que l'on doit toujours craindre dans la pléthore humorale, & dans la dissolution des liquides ; on ne sauroit avoir trop d'attention pour prévenir le moindre de ses degrés, elle menace toujours de quelque danger, si l'on n'en prévient pas les effets.

CHAPITRE XI.

Moyens généraux de prévenir les maladies du second tems de la grossesse.

LES racines du placenta sont affermies dans le second tems de la grossesse, sa communication est établie avec la matrice, le cordon ombilical & le fœtus ; la liqueur de l'amnios s'étend dans tout le canal intestinal du fœtus, & ses fonctions se font par ses propres organes : il vit avec liberté de sa propre vie.

Les femmes enceintes, dans le second tems de la grossesse, lorsque leurs fonctions se font librement & qu'elles n'ont pas d'incommodité, ni de cause apparente de maladie, doivent faire un exercice modéré, prendre une nourriture plus succulente & se permettre plus d'alimens que dans le premier tems. Leur boisson doit être aussi plus copieuse,

ſur-tout ſi elles ſont altérées. Cependant la liberté que leur donne leur bon tempérament, ne les autoriſe pas à commettre des fautes & des erreurs dans leur régime de vie, ni à porter leurs exercices à l'excès, elles doivent principalement éviter les indigeſtions & en redouter les effets. Les fruits crudes ſont très-indigeſtes dans la groſſeſſe, ſur-tout lorſqu'ils ſont mal conditionnés; il leur eſt dangereux de manger trop, ou trop ſouvent, même lorſqu'elles ont des beſoins fréquens. Ces beſoins de manger ſont ſouvent de faux beſoins; au lieu de s'y livrer, elles doivent les regarder comme des avant-coureurs de maladies que l'on peut éviter par la prudence, & en faiſant uſage des reſſources de la raiſon.

La matrice prend de jour en jour un plus grand volume dans le ſecond tems de la groſſeſſe; elle comprime les viſceres du bas-ventre, & cette compreſſion lorſqu'elle eſt conſidérable, gêne les organes des digeſtions. Lorſque ces organes ſont dans la contrainte, il eſt difficile qu'ils faſſent parfaitement leurs fonctions; il en réſulte des digeſtions imparfaites, des ſucs mal digérés qui produiſent dans les entrailles des glaires, des crudités qui les agacent, les irritent & excitent de faux-beſoins de manger. Ces faux-beſoins ſont indiqués par des fadeurs & des foibleſſes dans les parties précordiales; ils ſont plus ou moins forts, plus ou moins preſſans, ſelon les degrés de l'irritation qui les cauſe.

Les femmes groſſes ſont fatiguées alors par des crachotemens fréquens d'une ſéroſité douceâtre & d'un goût fade, très propre à leur donner des langueurs dans les entrailles & de fauſſes envies de vomir. Lorſque les matieres glaireuſes ou les ſucs mucueux des premieres voies gênent aſſez les glandes de l'eſtomac pour diminuer l'excrétion du ſuc gaſtrique, la ſalive eſt également retenue dans les glandes qui la fourniſſent; il en ſurvient une altération qui porte ſouvent à abuſer de la boiſſon; celle-ci devient nuiſible ſi l'on ſuit le penchant qui la fait deſirer, ou ſi l'on écoute les beſoins qui paroiſſent l'exiger.

Ces incommodités ſont légéres du commencement; ce ſont de faux-beſoins qu'on ne diſtingue pas, & qui portent à commettre des abus dans l'uſage des alimens & de la boiſſon: elles font des progrès & produiſent enfin des maladies que le plus ſouvent on n'a pas prévues.

On prévient ces maladies en s'obſervant ſcrupuleuſement ſur le régime de vie, ſurtout en évitant de manger avec excès, & en s'abſtenant de toutes ſortes de crudités, de ragoûts, de ſalures, d'épiceries & de liqueurs ſpiritueuſes; le vin même eſt ſouvent nuiſible dans de telles circonſtances, ſur-tout ſi l'on n'obſerve pas la plus grande modération dans ſon uſage. Il eſt très-à-propos d'obſerver que, lorſque les femmes groſſes ont de fréquens beſoins de manger, elles ne doi-

vent pas se permettre des alimens, & surtout des alimens solides pendant que les organes des digestions sont occupés à digérer, les derniers qu'elles ont pris. Il n'est rien de plus propre à troubler la digestion de ces organes, à former des glaires & des crudités dans les premieres voies. Ce sont des causes trés-ordinaires d'inappétences, de dégoûts, de mauvaises digestions, de cardialgies, de cours de ventre, &c.

On modere les faux-besoins de manger en prenant un peu d'eau; on réitere de tems en tems ce léger secours, s'il devient nécessaire. On prend enfin des alimens lorsque la digestion est faite, mais il faut être scrupuleux dans leur choix. Comme le goût des femmes enceintes est capricieux, & qu'il y a du danger à leur refuser ce qu'elles desirent avec passion, il ne faut pas d'abord les en priver totalement. On modere l'usage & l'abus des substances qui ne leur sont pas propres; on tâche d'affoiblir par la raison la séduction de l'esprit, sur des choses nuisibles, & on a recours aux ressources de l'art, pour y remédier: c'est alors une maladie; j'en traiterai dans son lieu.

La boisson abondante qu'exige l'altération des femmes grosses qui ont cette incommodité, ne peut que leur être nuisible, surtout après le repas, dans tout le tems de la digestion; elle la trouble & la pervertit. Elle passe sans être digérée dans les vaisseaux du sang & de la lymphe, par les pores du ven-

tricule & par ceux du canal inteſtinal. Elle y fournit des ſéroſités ſur-abondantes qui affoibliſſent les globules de ce liquide & rendent la lymphe trop aqueuſe. Ce ſont autant d'humeurs étrangeres qui font dégénérer le ſuc nourricier, & faute d'une nourriture ſuffiſante, les malades tombent inſenſiblement dans le maraſme. Ces ſéroſités ſur-abondantes paſſent ſouvent du canal inteſtinal dans les vaiſſeaux émulgens, elles dilatent les ſécrétoires des urines, les forcent, & établiſſent une eſpece de *diabetes*, qui épuiſe inſenſiblement la ſéroſité du ſang la plus néceſſaire : c'eſt une autre cauſe de maraſme. Ces deux cauſes qui ſont de leur nature des maladies toujours dangereuſes, conduiſent les femmes enceintes à des dégoûts quelquefois abſolus, à des inappétences générales, à des fievres lentes, à des cachexies, &c.

Les liquides étrangers dans la maſſe du ſang, fournis par une boiſſon ſur-abondante, s'infiltrent ſouvent dans le tiſſu cellulaire des membranes, des muſcles du bas-ventre, des ligamens de la matrice & dans celui de la matrice elle même ; c'eſt une occaſion prochaine à des relâchemens, à des bouffiſſures, à des œdématies de ce viſcere, à des hydropiſies générales ou particulieres & à tous les accidens qui peuvent provenir du relâchement des ſolides.

Un régime de vie ſobre, doux & humectant eſt le vrai préſervatif des ſoifs exceſſives des femmes enceintes ; mais afin que ce

régime produise l'effet qu'on a lieu d'en attendre, elles doivent se préserver des passions de l'ame, s'abstenir de veilles & d'excès de toutes les especes. La diminution des évacuations naturelles, leur suppression & les épuisemens qu'elles causent lorsqu'elles sont trop abondantes, altérent toujours par préférence les sucs digestifs & troublent l'ordre des digestions. Il est donc essentiel d'entretenir la liberté de ces évacuations, de les rétablir si elles diminuent ou se suppriment, & de les modérer lorsqu'elles sont trop abondantes. On prévient ces accidens par les moyens que j'ai déjà proposés, & par les secours de la gimnastique; je veux dire par un exercice modéré, par des frictions seches; par des tisanes acéteuses, par l'usage du sel de prunelles en petite quantité & noyé dans beaucoup d'eau. La tranquillité de l'esprit contribue beaucoup à produire ces effets. Le reste sort du cercle de la diete, on le trouvera dans la cure de ces maladies.

Lorsque les incommodités du premier tems de la grossesse se continuent dans le second, il ne s'agit plus de les prévenir dans celui-ci, puisqu'elles étoient déjà établies auparavant; elles deviennent plus graves par leur durée, & dégénerent en de véritables maladies.

Un régime de vie prudent & ménagé, & l'éloignement des excès & des passions sont également les préservatifs les plus propres & les plus efficaces, des toux, des palpitations de cœur, des aigreurs des premieres voies,

des insomnies. Ces accidens sont dans le second tems de la grossesse, des effets du gonflement des vaisseaux, de la roideur des fibres, des solides, & de l'excessive sensibilité des membranes.

Si les femmes grosses veulent se mettre à l'abri d'un nombre d'accidens de différente nature, il est de toute nécessité qu'elles renoncent absolument aux corps de baleine. Ces machines sont dures, roides & presqu'inflexibles; elles font une espece de torture, favorite des femmes, parce qu'elle conserve à leur taille des graces que la grossesse diminue, quand on laisse à l'abdomen une liberté nécessaire pour se dilater. Ces corps de baleine sont pernicieux dans la grossesse; ils compriment durement la partie moyenne & inférieure de la poitrine, & toute la circonférence du bas-ventre au dessus des hanches; de sorte que l'abdomen prend la figure d'un cone tronqué, dont la poitrine est la base. Cette compression met dans la détresse les entrailles & les viscères du bas-ventre; ceux de la poitrine & la circulation des liquides sont dans une gêne constante. Ce sont des causes sensibles de toux, de palpitations de cœur, d'aigreurs dans les premieres voies, &c. De telles compressions ôtent aux femmes grosses la liberté de se nourrir suffisamment: les alimens qu'elles prennent, quelque médiocre que soit leur quantité, embarrassent & surchargent le ventricule qui ne jouit pas de la liberté d'une action suffisante

pour les digérer. C'eſt par un effet de l'irrégularité de cette fonction, que l'air mêlé avec ces alimens ſe ſépare, s'échauffe, ſe dilate & gonfle ce viſcere. Cet air déjà extrêmement dilaté, eſt déterminé par la compreſſion, vers l'orifice ſupérieur du ventricule ; il le dilate, il l'éleve, il retient le diaphragme & l'empêche de s'abaiſſer aſſez pour achever d'accomplir le méchaniſme de la reſpiration ; elle eſt comme ſuſpendue & les femmes ſuffoquent.

De telles compreſſions privent les fibres des viſceres comprimés de la liberté de leurs mouvemens ; leur reſſort ne peut pas ſe développer ni s'étendre ; la circulation des liquides eſt par-tout dans l'embarras & dans la contrainte. Les embouchures des vaiſſeaux du chyle ſont preſque impraticables, & la partie de ce fluide qui paſſe dans le méſentere, y eſt privée de la liberté de ſa circulation. Le rectum & la veſſie ſont également comprimés, il en provient des conſtipations, des difficultés d'uriner & des ſuppreſſions d'urine. La matrice ne peut pas ſe dilater ni prendre la forme arrondie qu'elle devroit avoir ; ſa cavité en eſt reſſerrée, le fœtus y eſt gêné, il n'y jouit pas de la liberté que la nature lui donne pour ſe mouvoir à ſon aiſe, lorſque de pareils obſtacles ne s'y oppoſent point. Ces compreſſions nuiſent à ſa conformation & à ſon accroiſſement ; elles rendent irrégulier le développement de ſes organes, ils en deviennent imparfaits : elles

mutilent enfin ſes membres, & cauſent des avortemens.

Les compreſſions que fait le corps de baleine ſur la région épygaſtrique & ſur les lombaires, empêchent la matrice de s'élever en ſe dilatant; cette violence faite à ſes ligamens y produit des tiraillemens & des douleurs qui s'étendent dans toutes les parties où ils ont des communications : ce ſont pour la mere autant de cauſes de ſouffrances continuelles. La gêne des entrailles, effet ordinaire de cette compreſſion, embarraſſe les ſécrétions qui doivent s'y faire; ſouvent elle en retient la matiere dans leurs glandes & dans leurs membranes, elle y cauſe des irritations, des douleurs, des coliques qui ne peuvent que produire de mauvais effets ſur la mere & ſur le fœtus: Il ſurvient très-ordinairement à la ſuite de ces accidens, des exomphales ou des hernies inguinales qui menacent à tout inſtant les jours de la mere, qui la font toujours ſouffrir, & qui le plus ſouvent ne ceſſent qu'avec la vie.

Lorſque les ligamens de la matrice ſont naturellement relâchés ou diſpoſés au relâchement, la compreſſion du corps de baleine l'accomplit. Ce viſcere n'eſt enfin ſoutenu que par les os du baſſin & par le pubis; ce ſont des compreſſions générales qui produiſent & entretiennent des douleurs continuelles dans toutes les parties qu'elles intéreſſent. Outre ces douleurs, il en ſurvient tous les autres accidens que j'ai obſervés être

des effets du tiraillement occasionné par la pesanteur & par le relâchement de ce viscere.

Lorsqu'un régime de vie observé à propos, ne suffit pas dans le second tems de la grossesse, pour prévenir les toux, les palpitations de cœur, les aigreurs, les insomnies, &c. ; on doit avoir recours aux ressources de l'Art, dès que les femmes en sont menacées, par quelque signe qui les annonce. Si ces accidens proviennent de la compression des fibres & des vaisseaux, de leur roideur ou de l'irritation ; la saignée, les bains domestiques, les boissons délayantes, & les potions calmantes, sont les remedes les plus propres à les prévenir, & à les dissiper lorsqu'ils existent.

Si au contraire, les solides sont relâchés, on en soutient le ton & on en rétablit le ressort, par les mêmes moyens que j'ai indiqués au Chapitre précédent. Si les premieres voies sont surchargées de glaires, de crudités, effet ordinaire des mauvaises digestions & des digestions laborieuses, on doit purger de tems en tems, & remplir par des usages convenables les intervalles des purgatifs. Les indications que fourniſſent l'état des organes des digestions & la qualité des sucs digestifs, suffisent aux Médecins pour faire un choix judicieux des remedes qui sont les plus convenables dans ces circonstances. Je deviendrois trop prolixe si j'entreprenois d'entrer dans les détails dont cette matiere seroit

susceptible, j'aurai lieu de la développer dans d'autres endroits de cet Ouvrage.

CHAPITRE XII.

Moyens généraux de prévenir les maladies du troisieme tems de la grossesse.

Ce n'est que pendant les deux premiers tems de la grossesse que l'on peut donner des secours utiles pour prévenir les maladies du troisieme. Comme les maladies proviennent d'incommodités ou de dérangemens qui ont une plus longue date que les trois derniers mois, on ne peut employer que des moyens propres à les modérer : lorsqu'elles ont pris un caractere chronique, on ne les guérit point avant l'accouchement.

Ce n'est pas seulement la compression que la matrice fait sur les vaisseaux, qui cause des hémorrhoïdes & des varices ; il en provient aussi de l'appauvrissement de la masse des liquides. Si ces engorgemens variqueux surviennent à l'occasion du relâchement des ligamens de la matrice ; quel moyen pourroit-on prendre pour en rétablir la force & le ressort ? Le poids & le volume de ce viscere prévoudroient sur tous les secours que l'on pourroit donner pour remédier au relâchement.

Si les engorgemens variqueux dépendent d'un vice de liquides, il a été contracté dans les deux premiers tems de la groſſeſſe, ou avant qu'elle eût lieu; on chercheroit inutilement à y remédier dans le troiſieme. N'y eût-il que l'effet que produit alors la ſimple compreſſion de la matrice ſur les entrailles, ſur les autres viſceres du bas-ventre, ſur ceux de la poitrine à l'occaſion du tiraillement, ſur la diſtribution des liquides & ſur la généralité des fonctions; ce ſeroit des obſtacles qui prévaudroient ſur toutes les reſſources de l'art de guérir. Quand bien même le bras de la Médecine ſeroit aſſez puiſſant pour en impoſer à ces accidens, ne reſteroit-il pas après eux les mêmes vices qui étoient répandus auparavant dans la maſſe des liquides & dans le ſyſtême des ſolides? ne ſeroient-ils pas toujours prêts à les renouveller?

Les gonflemens œdémateux des extrêmités inférieures, & les fauſſes hydropiſies de la matrice étant des effets médiats des mêmes cauſes générales, ne ſauroient être prévenus que par la guériſon de ces cauſes; les mêmes difficultés qui s'oppoſent à celle-ci doivent rendre impraticables tous les moyens de prévenir & de guérir les autres.

Les ſpaſmes de la matrice, qui proviennent d'une affection chronique du genre nerveux, ſe ſoutiennent ordinairement juſqu'à l'accouchement. Ceux qui, dans le tems de la groſſeſſe, prennent leur principe dans les

veilles immodérées, dans un régime de vie abusif & souvent incendiaire, n'auroient point lieu si les femmes ne s'abandonnoient pas à ces abus & à ces excès.

La matrice est susceptible d'une irritabilité délicate & exquise; ses sensations décident de celles de l'esprit; celui-ci, à son tour, rend plus vives les impressions qui se font sur ce viscere. Ce concours du méchanisme de l'une avec l'activité de l'autre, rend cet organe plus irritable. Ce principe d'irritation, dès qu'il est établi, est mis en jeu au moindre mouvement, à la moindre action qui porte sur sa sensibilité. On doit observer que ce principe d'irritation ne dépend pas toujours d'un vice local déterminé, il consiste souvent dans une simple disposition à l'irrégularité: c'est d'une telle disposition dans la matrice que peuvent provenir ses spasmes dans la grossesse. J'ai disséqué des matrices de femmes mortes à la suite des couches, après avoir souffert pendant leur grossesse, de spasmes considérables de ce viscere, je n'ai jamais trouvé dans leur substance de dérangement sensible qui eût pu établir la cause de leur irrégularité spasmodique.

Il en est de même des autres viscères, & même de toutes les parties du corps; on a souvent vu des mouvemens spasmodiques simples se former en eux, & souvent dans un point déterminé de leur substance, faire des progrès rapides vers le principe des nerfs, & quelquefois se perdre & se confondre dans des convulsions générales.

On

On a vu de ces mouvemens partir d'un pied, s'étendre dans la jambe, & se répandre rapidement dans tout le corps, par une prompte communication de fibre en fibre, de muscle en muscle, & de partie en partie. On a vu, dans de pareils cas, arrêter le progrès des mouvemens convulsifs, & prévenir les convulsions en faisant une forte ligature à la jambe, avant que les mouvemens spasmodiques y fussent parvenus.

Je ne m'en tiendrai pas à ce seul exemple; j'ai déjà rapporté une observation (*a*) qu'on me permettra de répéter en partie. Une Dame étoit cruellement affectée depuis plusieurs années, de mouvemens convulsifs & de convulsions, le simple bruit du loquet d'une porte en l'ouvrant, ou en la fermant avec les plus grandes précautions, ou tout autre petit bruit semblable, déterminoit dans l'instant des spasmes particuliers qui devenoient successivement généraux. Cette Dame se plaignoit d'une douleur constante dans le bas-ventre, vers l'ovaire gauche; c'est delà que partoient le plus souvent les mouvemens convulsifs qui, en se multipliant successivement de proche en proche, formoient enfin une convulsion générale: il y avoit quelques années, lorsque cette Dame mourut, que ces symtomes n'avoient pas varié. On fit l'ouverture de son cadavre, j'y étois présent avec d'autres Médecins très-éclairés qui avoient suivi la ma-

(*a*) Voyez le Traité des Fleurs-blanches.

ladie ; nous trouvâmes, avec une grande surprise, l'ovaire douloureux, d'où partoient les mouvemens convulsifs, parfaitement sain, & il n'y avoit rien aux environs de cette partie, qui pût donner une simple idée d'un principe douloureux & convulsif.

On ne doit point être surpris qu'il se forme ainsi dans le corps des femmes délicates, des points déterminans de convulsions, & qu'ils ne consistent qu'en une disposition convulsive de cette partie ; on voit tous les jours, qu'une simple odeur qui porte sur la membrane pituitaire d'une femme dont les nerfs sont d'un sentiment exquis & irritable, lui cause de pareils accidens. N'en est-il pas de même des épilepties dont les attaques se succedent & deviennent chroniques, après une attaque occasionnée par une surprise, par une peur, ou par quelque passion du genre des aigues.

Je fus appellé, pendant l'hiver de 1762, auprès d'une Dame qui depuis long-tems étoit prise très-fréquemment d'une vive colique, accompagnée de mouvemens spasmodiques, qui devenoient généraux dans tout le corps. Cette colique se déclaroit par une sensation douloureuse, très-vive dans un petit espace déterminé vers la région lombaire droite ; la malade rendoit des urines bourbeuses, & en apparence purulentes. Il avoit déjà été décidé que cette purulence provenoit d'un ulcere dans la vessie, ou dans la partie de l'uretere d'où paroissoit partir la cause qui déterminoit les mouvemens spasmodiques. Cette Dame guérit

totalement de ces accidens, par un usage constant de bains & de calmans du genre nerveux; elle jouit depuis ce tems-là d'une santé parfaite. Je reviens à mon objet.

C'est ordinairement à un régime de vie déréglé, à une fausse éducation, à une vie sédentaire, ou à de vives passions dégénérées en habitude, qu'on doit attribuer la cause générale du relâchement de la matrice; je l'ai déjà observé. C'est de causes semblables que proviennent la cachexie des femmes grosses, leurs hémorrhoïdes, leurs varices, les œdématies qui en sont les suites, leurs mouvemens convulsifs, & les autres accidens auxquels elles sont exposées dans le dernier tems de la grossesse après avoir commis des abus & des excès. Il est vraisemblable que les femmes préviendroient ces accidens, & se préserveroient des maladies qui en sont les suites ordinaires, si elles ne cédoient pas à la séduction de leurs sens, & ne se livroient point à de tels abus avant leur grossesse, & dans ses commencemens. Quoique les femmes ne puissent pas toujours se flatter de prévenir & de guérir pendant leur grossesse des maux dont le principe est déjà invétéré, elles doivent cependant observer un régime de vie prudent & modéré, puisque par ce moyen elles peuvent conserver leurs jours & ceux du fœtus, & les rendre moins languissans.

Les femmes grosses en général ont besoin de prendre plus d'alimens dans le dernier tems de la grossesse, que dans le second, & leur

boiſſon doit être plus abondante. Il convient de choiſir & de proportionner l'un & l'autre, ſelon des indications priſes du tempérament & de la nature de leurs incommodités. Elles doivent régler leurs exercices ſelon leurs forces, & ſelon la lourdeur & le poids de leur ventre. L'exercice leur eſt néceſſaire dans ce tems de la groſſeſſe, plus que dans les autres, parce qu'il les diſpoſe à l'accouchement. Les inſomnies, les mouvemens violens, le cahotement des voitures, les chûtes, les coups, les extenſions des membres, l'élévation de fardeaux, les travaux pénibles, les éternûmens violens, les ſons trop forts, les cris perçans, &c. ſont tous pernicieux aux femmes dans leur groſſeſſe, & ſur-tout dans ſon dernier tems; en les évitant elles préviennent des accidens fâcheux, des maladies dangereuſes & quelquefois funeſtes.

Les femmes robuſtes, les pléthoriques, celles qui portent leur enfant trop haut dans le dernier tems de la groſſeſſe, & qui ont des incommodités qui dépendent de la diſpoſition de la matrice, trouvent des ſecours efficaces dans des ſaignées ménagées ſelon les différens degrés de la pléthore. La ſaignée eſt le ſecours le plus prompt & le plus eſſentiel que l'on puiſſe employer pour conſerver le fœtus; c'eſt le ſentiment des Obſervateurs les plus célebres. Il eſt de toute néceſſité que les ligamens de la matrice ſe relâchent pour favoriſer l'accouchement; que le muſcle de ſon fond, communément appellé utérin, acquiere

une force suffisante de ressort & d'élasticité, pour déterminer le fœtus vers le col de ce viscere, & que l'orifice de celui-ci se dilate pour faciliter sa sortie. Ces indications, prises d'après les besoins de la nature, sont très-essentielles à son objet concernant l'accouchement, on ne doit rien négliger pour les suivre & pour les remplir.

C'est principalement dans ces circonstances, que les bains domestiques sont utiles & nécessaires. Ætius, qui vivoit vers la fin du quatrieme siecle, les regarde comme indispensables; il conseille même d'en faire un usage constant dans le neuvieme mois de la grossesse. Aspasie, plus ancienne que cet Auteur, recommande de mettre dans des bains chauds les femmes qui n'accouchent pas heureusement. Rodrigues de Castro, qui se distinguoit dans la Médecine des femmes, au commencement du dix-septieme siecle, donne pour précepte général, qu'il faut baigner les femmes dans des bains émolliens dès qu'elles sont entrées dans le neuvieme mois de leur grossesse. Il assure en avoir vu plusieurs qui, avant de pratiquer cet usage, avoient eu des accouchemens laborieux, & qu'ils avoient été ensuite très-heureux, par l'effet des bains employés à propos. Sennert recommande les bains dans les derniers mois de la grossesse; il assure que ce secours est nécessaire pour obtenir des couches heureuses.

Les Médecins de toutes les Nations, les anciens & les modernes, les plus heureux &

les plus éclairés dans la pratique de la Médecine, ont conseillé les bains dans tous les tems de la grossesse, lorsqu'il y a eu des signes, dans les femmes, d'une pléthore sanguine. La sagesse de cette pratique est démontrée par une suite non-interrompue d'Observations; cette méthode préservative s'étend également sur la tension des fibres des solides, sur la roideur des muscles du bas-ventre, & sur celle des ligamens de la matrice, qui, comme je l'ai observé, cause de fâcheux accidens dans le second tems de la grossesse: ils continuent dans le troisieme & deviennent plus dangereux.

Quelqu'heureux, quelqu'utile, quelque nécessaire que soit le secours des bains, lorsqu'ils sont indiqués dans la grossesse, l'usage en est banni & pour ainsi dire interdit dans cette partie de l'Europe, par un malheureux effet du préjugé. Les erreurs du Public, en ce qui concerne la Médecine, ont toujours été redoutables; cependant on ne trouva jamais autant de Médecins qu'on en voit aujourd'hui dans le sein de l'ignorance, & qui, pour le malheur de l'humanité, ne trouvent que trop de dupes dans tous les Etats. Les plus sages Législateurs de la Grece avoient fait des loix séveres qui défendoient aux femmes & aux esclaves d'exercer la Médecine; ces loix subsistent encore aujourd'hui dans l'Europe: n'est-il donc pas du bien public que la force & l'exactitude de leur exécution, répondent à leur justice?

Les bains ne conviennent pas dans le relâchement général des solides, ni dans celui qui est particulier à la matrice & aux parties qui en dépendent. Si quelquefois on est obligé de pratiquer la saignée dans cet état, il est rare que ce soit à l'occasion d'une pléthore générale; ce secours alors ne peut avoir lieu qu'à l'occasion de quelqu'engorgement particulier qui menace de devenir inflammatoire: on saigne alors pour prevenir l'inflammation.

Le relâchement des solides est inséparable d'une lenteur sensible dans les fonctions; il favorise des infiltrations séreuses dans le tissu cellulaire; il occasionne des retardemens lympatiques dans les capillaires des viscères, & dans ceux des extrêmités. Ce sont des cas qui peuvent devenir très graves; ils exigent des purgatifs assez fréquens; on doit remplir leurs intervalles par de légers toniques; il est alors de la derniere conséquence de bannir du régime de vie tout ce qui seroit en état de soutenir le relâchement & de contribuer à ses progrès.

Les spasmes de la matrice qui proviennent d'une roideur & d'une irritabilité excessives des fibres de ce viscere, exigent des saignées s'il y a des signes de pléthore, & des bains domestiques ménagés selon l'état des solides. Ce seroit témérité que de donner des bains froids dans la grossesse: le saisissement qu'ils occasionneroient, seroit seul en état de faire périr le fœtus. Tous les préjugés sont dangereux; ceux qui feroient adopter les bains froids dans la grossesse feroient infailliblement

funeſtes. Un Médecin de Marſeille, nommé Charmis, alla s'établir à Rome du tems de Neron; il accuſoit d'ignorance tous les Médecins qui avoient été avant lui; il condamnoit la méthode ordinaire de guérir, & principalement l'uſage des bains chauds, auxquels il préféroit en tout tems, & dans toutes les maladies, les bains froids, même dans le tems le plus froid de l'hiver: on l'en crut ſur ſa parole, il fit fortune, ſon objet fut rempli à la honte de la Médecine. Si les préjugés ſont à craindre; ſi les ignorans ſont redoutables dans la Médecine, on ne doit pas moins redouter une confiance aveugle: l'un & l'autre ſont ſouvent en ſociété pour le malheur des hommes.

Il eſt à propos pour prévenir le progrès des convulſions de la matrice, de ſeconder les ſaignées & les bains par des potions anti-ſpaſmodiques & calmantes, ou par d'autres remedes dans le même genre. Si le relâchement étoit joint à l'irritation, les bains augmenteroient le premier, il faudroit s'en tenir aux toniques & les allier avec des calmans du genre nerveux, qui approchaſſent de leur vertu: on ſuivroit la même regle & le même ordre dans le régime de vie, ſur-tout en ce qui concerne les alimens, la boiſſon, & les exercices ordinaires.

SECTION IV.

Maladies communiquées au fœtus, & celles qui lui sont propres.

CHAPITRE PREMIER.

Maladies communiquées au fœtus.

LE principe des maladies héréditaires, est confondu avec les principes de l'embrion; la conception qui donne l'existence à celui-ci, donne l'activité à l'autre. C'est une union irréguliere entre deux substances différentes; l'une est destinée pour la propagation & pour la conservation; l'autre est un piege toujours tendu contre la force de la vie, & toujours prêt à donner la mort. J'ai déjà parlé des causes des maladies héréditaires (*a*); on me dispensera de leur donner plus d'étendue.

Outre les dérangemens dangereux dont le fœtus est affecté, à l'occasion des incommodités de la grossesse (*b*), il participe aux maladies accidentelles de sa mere pendant tout le tems qu'il est dans son sein. Je ne ferai que

(*a*) Sect. II. Chap. III.
(*b*) Sect. III. Ch. VII. & XI.

rapporter quelques Obſervations ſur ces dernieres ; les autres ſont ſuffiſamment éclaircies dans la Section précédente : je paſſerai enſuite aux maladies propres au fœtus :

Les maladies vénériennes ſont héréditaires, lorſqu'elles prennent leur date avant la conception ; je l'ai déjà obſervé ; on doit les regarder comme accidentelles lorſqu'on les contracte vers le tems de la conception, dans la conception, & lorſqu'elle eſt accomplie. Le fœtus alors en eſt affecté, preſqu'en même tems que ſa mere ; s'il ſurvit dans ſon ſein à cette maladie, il en porte ordinairement des marques en naiſſant.

J'ai reconnu une gonorrhée à une fille, le lendemain du jour de ſa naiſſance ; ſa mere m'avoua être atteinte de cette maladie depuis le commencement de ſa groſſeſſe. J'ai obſervé d'après Boerhaave (*a*), qu'une femme peut avoir une gonorrhée & concevoir, ſans que cette maladie communique au fœtus de vice vénérien, ni gonorrhoïque. Ce ſentiment eſt très-vraiſemblable ; le fœtus ne riſque pas d'être atteint de la gonorrhée, ſi la mere a ſoin de s'en faire guérir d'abord après l'avoir contractée. Si elle ne prend pas cette précaution, & ſi elle la laiſſe invétérer, comme fit celle de l'obſervation précédente, la maladie fait des progrès, change de nature, & donne la vérole.

Wedelius a vu des enfans qui venoient de

(*a*) Voyez le Traité des Fleurs-blanches.

naître, avec des marques certaines de vérole. Borrichius rapporte qu'une fille avoit en naissant la vulve infectée d'ulceres vénériens. Fabricius en a vu naître avec des exostoses. J'ai observé plusieurs fois des boutons livides, disperses sur le corps d'enfans qui venoient de naître ; j'ai été convaincu, en plusieurs occasions, qu'ils étoient vénériens.

Les enfans ne sont atteints en naissant, de pareils symptomes vénériens, que lorsque les maladies qu'ils caractérisent sont vives & récentes; elles ne se manifestent, lorsque leur cause est invétérée, que dans un âge plus avancé. Il est très-ordinaire qu'elles ne se déclarent alors que par des symptomes équivoques, dont rarement on soupçonne le vrai caractere; on leur donne toute autre origine, & les malades périssent.

Les convulsions des femmes enceintes passent aisément au fœtus, par une suite des communications que les nerfs ont les uns avec les autres; elles ont leur cause immédiate dans l'irritabilité & dans l'irrégularité des mouvemens des solides. Ces mouvemens irréguliers se communiquent plus promptement de solide en solide, de muscle en muscle, de fibre en fibre, que le vice des liquides ne se rend général dans toute leur masse. On est convenu, d'après l'observation, que les effets des vives passions de la mere, ou de promptes surprises, à l'occasion d'accidens qui lui sont survenus, portent également sur le fœtus, & produisent en lui les mêmes symptomes dont

ſa mere eſt affectée : ce ſont ordinairement des convulſions générales ou particulieres, ſelon la nature des cauſes qui les produiſent. On a inſéré l'Obſervation ſuivante, dans les Mémoires des Curieux de la Nature.

Une femme, âgée de plus de trente ans, étant dans le cinquieme mois de ſa groſſeſſe, fut priſe de convulſions très-violentes, qui la jetterent dans une extrême foibleſſe. Les paroxiſmes la reprenoient de tems en tems avec beaucoup de violence. Le ſeptieme jour, à compter de la premiere attaque, il coula de ſes parties un fluide blanc & épais, d'une puanteur inſupportable; il cauſa, en s'évacuant, des horreurs & des friſonnemens généraux dans tout le corps, & de vives douleurs aux aînes. Il s'enſuivit une foibleſſe ſi conſidérable, qu'à peine le mouvement des arteres étoit ſenſible. On crut le fœtus mort; on fit prendre à la mere une potion cordiale qui rappella ſes forces. Elle ſentit le mouvement de l'enfant, & elle diſtingua enſuite que toutes les fois que les attaques la prenoient, les mouvemens du fœtus devenoient plus fréquens, plus forts & plus irréguliers. On en conclut alors, que les mouvemens convulſifs commençoient par l'enfant, & ſe continuoient à la mere, qui éprouvoit enfin, par leur réunion des convulſions générales.

Quoiqu'il paroiſſe par cette Obſervation que les mouvemens convulſifs ſe fiſſent d'abord diſtinguer dans le fœtus, on ne doit pas en conclure qu'ils proviniſſent directement de lui,

Comme les fibres du fœtus ſont plus ſenſibles & plus irritables que celles de ſa mere, par rapport à leur délicateſſe, de petits mouvemens irréguliers dans la mere, pouvoient en occaſionner en lui de très-conſidérables & de très-ſenſibles. Il ſe pourroit même que les premieres attaques de la mere, ayant été violentes, auroient donné aux fibres nerveuſes du fœtus, une irritabilité exceſſive, & une diſpoſition à des mouvemens irréguliers, propres à s'étendre de plus en plus, à intéreſſer celles de la mere, & à lui cauſer des convulſions.

Les fievres des femmes groſſes ſe communiquent au fœtus, ſelon des obſervations faites par des Médecins célebres. On ne peut pas penſer différemment, ſi l'on fait attention que les liquides de la mere paſſent au fœtus, que ceux du fœtus repaſſent à la mere, & que les uns & les autres ſuivent conjointement les loix générales de la circulation. Quoique cet ordre differe en quelque choſe de la circulation propre à la mere, c'eſt toujours la même ſubſtance de liquides, c'eſt la même continuation des ſolides; les uns & les autres doivent participer aux mêmes dérangemens, partager les mêmes accidens, & être ſujets aux mêmes déſordres, principalement lorſque les maladies proviennent directement de la mere. On a obſervé que les enfans qui naiſſent de meres qui ont été malades de fievres continues pendant leur groſſeſſe, ſont foibles, maigres, & ſouvent excoriés. Lorſque ces fievres ont été exentémateuſes, & que les fœtus ont été

expulsés morts ou vivans, à leur occasion ; on les a toujours trouvés maigres, atrophiés, & souvent couverts de pustules ordinairement livides.

Si une femme est prise d'une fievre quarte, dit Fernel, vers le milieu de sa grossesse, son enfant conservera la même fievre, long-tems après sa naissance. La femme d'un Soldat, dit Schurigius, fut prise d'une fievre quarte le second mois de sa grossesse ; le fœtus, dans le dernier tems, étoit avant & pendant le paroxisme, tremblotant, inquiet, & se remuoit fréquemment d'un côté à l'autre. Cette femme accoucha d'une fille, après avoir essuyé une fievre violente ; cet Auteur remarqua avec étonnement que cette misérable enfant fut prise, pendant sept semaines qu'elle vécut, de la même fievre, régulièrement aux mêmes heures, & aux mêmes momens que sa mere, qui en guérit ensuite.

La petite vérole se communique de la mere au fœtus ; le caractere de cette maladie n'est pas unanimement déterminé depuis le tems qu'elle s'est rendue redoutable parmi les hommes ; & les Savans sont partagés sur son origine. Les Arabes l'ont portée en Europe, disent les uns ; & les autres en prennent le principe chez les Grecs. Hippocrate, environ douze ans avant le regne de Mahomet II, tems de l'entrée des Arabes dans la partie du Monde que nous habitons, avoit désigné cette maladie, dans le vingtiem

Aphorisme de la troisieme Section, par le nom de tubercules, ou de pustules purulentes : ces pustules survenoient ordinairement au printems. On se rappelle que dans les siecles antérieurs au précédent, la petite vérole étoit également plus fréquente & plus générale dans cette saison, que dans toute autre. Hecquet, après avoir réfléchi sur cet Aphorisme, a jugé que les tubercules & les pustules, dont Hippocrate a fait mention, n'étoient autre chose que ce que nous appellons aujourd'hui petite vérole & rougeole.

On a objecté que si la petite vérole eût été connue des Anciens, Hippocrate, Galien, (*a*) & les autres Médecins de la Grece, qui étoient très-exacts dans la description des maladies, ne se seroient point accordés à passer sous silence celle qui auroit le plus mérité leur attention.

Si la petite vérole n'a pas été connue sous cette dénomination, parmi les Médecins Grecs ; ils la connoissoient sous les noms de tubercules, ou de pustules purulentes. Cette description étoit exacte, on ne pouvoit pas s'y tromper ; ne donne-t-elle pas une définition très-claire de cette maladie, & n'indique-t-elle pas sa véritable nature ? Valesius, dans ses Commentaires sur les Epydémies d'Hippocrate, observe que les Grecs comprenoient

(*a*) Rhases prétend que Galien l'a désignée & nommée dans quatre endroits différens de ses Ouvrages.

en général, sous le nom d'*apostheme*, toutes les taches & les boutons qui venoient à la peau; il observe que la petite vérole & la rougeole étoient comprises dans cette dénomination générale. Les taches, ajoute cet Auteur, qui ressemblent à des morsures de puces, avec des démangeaisons, étoient la rougeole chez les Grecs; les boutons & les pustules qui survenoient avec de petits ulceres, étoient la petite vérole: celle-ci avoit le caractere inflammatoire, & celui de l'autre étoit érésipellateux.

Hippocrate lui-même a fait des Observations qui désignent très-clairement la petite vérole; celle de l'enfant de Tymonacte, qu'il a donnée dans le septieme Livre des Epydémies, n'est-elle pas le véritable tableau d'une petite vérole confluente. Il survint à cet enfant, à peine âgé de deux mois, des *exanthemes* aux jambes, aux cuisses, aux lombes, au bas-ventre, & des tumeurs très-rouges: lorsqu'elles disparurent il survint des convulsions, & quelques jours après il mourut.

Valesius, sur cette description, n'hésite pas de dire que c'étoit la petite vérole; peut-on penser différemment? Hippocrate donne dans la premiere Section du premier Livre, la description d'une épydémie, pendant laquelle il survenoit de petits exanthemes, qui ne modéroient pas la violence de la maladie; s'ils se dissipoient promptement, il survenoit des tumeurs derriere les oreilles, qui ne suppuroient

puroient pas. Il ajoute qu'il mourut beaucoup d'enfans de cette maladie, depuis la naiſſance juſqu'à l'âge de puberté. Valeſius prétend que ces *exanthemes* épydémiques étoient la petite vérole & la rougeole.

Si, malgré ces éclairciſſemens pris dans les Livres d'Hippocrate & de ſes Commentateurs, on veut encore faire venir la petite vérole des Arabes dans le ſeptieme ſiecle; on peut conſulter la Chronique de Marius, Evêque, qui vivoit dans le ſixieme ſiecle; on en trouve l'Extrait dans le nouveau Recueil des Hiſtoriens de France, Tome ſecond. Cet Hiſtorien rapporte qu'il régna pendant l'année 570, en Italie & en France, une épidémie très-grave, avec la dyſſenterie & la petite vérole, *variola*. L'année ſuivante, ajoute cet Auteur, il mourut beaucoup de monde d'une fatale maladie, connue ſous le nom de puſtules. Cette épidémie étoit, ſans doute, une ſuite de celle de l'année précédente; c'étoit la petite vérole, déſignée dans l'aphoriſme d'Hippocrate, ſous le nom de *puſtulæ ulceroſæ*. Cette maladie étoit connue ſous différens noms dans le ſixieme ſiecle; elle retint enſuite celui de petite vérole, *variola*. Les Auteurs Latins lui donnerent ce nom par rapport à l'analogie des puſtules qui caractériſent cette maladie avec le *varus*, petit tubercule qui vient au viſage & qui s'ulcere aiſément. Comme dans cette incommodité le viſage ſe couvroit de ces tubercules, ſur-tout du tems des anciens, on les déſignoit ordi-

nairement par le pluriel *vari* ; c'eſt delà que dans la ſuite les Latins nommerent la petite vérole, *variolæ*, au lieu de *variola*. Sa dénomination françoiſe répond à cette derniere, de même que l'italienne ; on l'appelle encore aujourd'hui en Italie la *vaiola*. Il paroît donc évident que la petite vérole étoit connue en Europe, plus d'un ſiecle avant que les Arabes n'inondaſſent cette partie du Monde, & il ne paroît pas moins certain qu'elle a exiſté de tous les tems. Je reviens à mon ſujet.

Une femme de Fontenoy en Lorraine, ſelon l'Obſervation de Fabricius, fut priſe de la petite vérole, preſqu'au tems de ſes couches ; elle eut un enfant à terme, qui avoit la face couverte de puſtules varioleuſes. Une autre eut la petite vérole le ſeptieme mois de ſa groſſeſſe, dit Sommer ; ſon enfant naquit au terme ordinaire ; il étoit conſidérablement marqué de taches varioleuſes. Valentin a vu une fille qui étoit en naiſſant marquée de taches de petite vérole ; ſa mere avoit eſſuyé cette maladie pendant ſa groſſeſſe. Il en eſt de même de la rougeole ; il eſt confirmé par l'Obſervation, qu'elle ſe communique également de la mere au fœtus ; c'eſt une vérité ſuffiſamment prouvée.

La jauniſſe ſe communique auſſi de la mere au fœtus ; Kerkring a donné l'Obſervation ſuivante qui le confirme. Une femme ictérique accoucha le huitieme mois de ſa groſſeſſe, d'un enfant mort ; il étoit ſi jaune,

qu'on l'auroit plutôt pris pour une petite ſtatue de cire, que pour un enfant. Cet Anatomiſte célebre le diſſéqua ; au lieu de ſang, il ne trouva dans ſes vaiſſeaux qu'une humeur jaune, exactement ſemblable à la bile. Les os étoient colorés d'un jaune ſemblable à celui des vaiſſeaux. Il avoue que, s'il n'avoit pas diſſéqué lui-même toutes ces parties, il auroit cru qu'elles auroient été teintes par le moyen de l'art. On lit dans le Mémoire des Curieux de la Nature, qu'une femme ictérique, expulſa un avorton de ſept mois, qui étoit de la même couleur que ſa mere. Amatus-Luſitanus a obſervé qu'une femme ayant pris du ſafran, accoucha de deux filles dont la couleur étoit jaune.

J'ai donné des Obſervations qui conſtatent que les coups & les chûtes que fait une femme groſſe ſe communiquent au fœtus, & font ſur ſon corps, le même effet qu'ils ont fait ſur celui de la mere. J'ai auſſi donné une idée des effets que les paſſions de la mere produiſent ſur le fœtus ; comme ces phénomenes ne préſentent que des ténebres à l'eſprit humain, & qu'il manque de lumieres pour s'éclairer ſur leur nature, je ne ferai que rapporter le fait ſuivant, que *Kerkringius* nous a donné d'après Salmuth. La femme d'un Médecin, très-ſaine & robuſte, étoit dans le neuvieme mois de ſa groſſeſſe, lorſque pendant le ſoupé elle entendit ſonner le tocſin, pour une incendie qui étoit dans la Ville. Elle fut ſi frappée de cet événement,

que dès ce moment elle se trouva incommodée ; elle demeura trois jours sans sentir le mouvement du fœtus, & il ne faisoit ensuite que des mouvemens très-foibles. Elle accoucha d'un enfant très-bien nourri, dont tout le côté gauche, depuis la tête jusqu'aux pieds, étoit couleur de feu.

CHAPITRE II.

Maladies générales, propres au fœtus.

CES maladies sont principalement la fievre, l'hydropisie, la petite vérole, les convulsions & la jaunisse.

Comme le fœtus vit de sa propre vie, ses fonctions se font par ses propres organes ; la circulation de ses liquides, qui s'étend à mesure que ses vaisseaux se développent, & que ses viscères & ses parties se forment, doit être aussi parfaite dans les premiers degrés du développement, qu'elle l'est dans les derniers. Les solides de l'embrion & du fœtus doivent avoir, dans toutes leurs différences, & dans leurs différens degrés de croissance, une force générale suffisante, pour établir & pour soutenir une distribution des liquides, propre à l'état du tout, formé par leur ensemble. Leurs liquides doivent avoir les conditions nécessaires pour nourrir tout l'individu, pour

réparer ſes pertes, pour s'inſinuer dans des vaiſſeaux qu'ils concourent à développer, & pour fournir des ſubſtances capables de perfectionner leur organiſation. Ces liquides prennent, pour ainſi dire, une nouvelle nature, à meſure que le fœtus ſe développe, grandit & ſe fortifie. Leur denſité augmente à proportion que les fibres des ſolides s'affermiſſent & acquierent du reſſort. Ces proportions ſe ſoutiennent, & marchent d'un pas égal juſqu'à un développement total, & juſqu'à l'entiere perfection du fœtus.

On ne voit pas d'imperfection dans l'ordre général de la nature, dans les différens degrés de cet ordre, ni dans les variations qui ſont une ſuite de ſes vues. Un ciron, dans ſon eſpece, eſt auſſi parfait qu'un éléphant, & l'hyſope n'a pas moins de perfections que le cedre le plus élevé. Le ciron & l'éléphant, l'hyſope & le cedre ſont provenus chacun de germes inſenſibles ; peu-à-peu ils ſe ſont développés, & chaque degré de leur développement a préſenté le tableau d'un être parfait. On admire, dans les belles matinées du printems, une plante qui ne fait qu'éclorre ; on y remarque tous les attributs de la perfection ; on la revoit le lendemain, on la revoit tous les jours, on y trouve chaque fois des changemens ſenſibles, & on la trouve toujours également parfaite : il en eſt de même des embrions & des fœtus des êtres vivans.

Tel eſt le fœtus humain dans le ſein de ſa

mere, telles ſont ſes variations naturelles ; comme elles dépendent d'un ordre égal & conſtant dans des fonctions délicates, la moindre choſe qui fait obſtacle à ſon développement, ou qui altere ſa ſubſtance, trouble cet ordre & le rend irrégulier : ce ſont des ſources fécondes de maladies, & ſouvent des cauſes de mort.

L'air de l'athmoſphere pénetre dans la ſubſtance du fœtus, dans ſes viſceres, dans ſes parties, de même que dans ceux de ſa mere ; il concourt à les former, & il les entretient par l'égalité de ſon reſſort. Les variations de cet élément les affectent, ſelon qu'elles ſont promptes & fréquentes, & ſes altérations les altérent, ſelon leurs qualités & ſelon leur durée. Les ſolides du fœtus ſont plus tendres, plus délicats que ceux de ſa mere ; ils ſont moins développés & moins élaſtiques : ils ſont par conſéquent moins en état de réſiſter à des variations de l'air qui les ſurprennent, & ils n'ont pas aſſez de reſſort pour ſe rétablir lorſqu'ils ont été forcés. Les vices contagieux de l'athmoſphere ſe communiquent aux liquides du fœtus ; ils font ſur eux des impreſſions ſelon leur nature, & ils lui prodiguent des cauſes de maladies.

Le fœtus perfectionne, par ſes propres organes, les ſucs nourriciers qu'il s'eſt rendus propres, & ceux qu'il reçoit du ſein de ſa mere ; ſi ces ſucs n'acquierent pas des perfections conformes aux vues de la nature, il en eſt mal réparé, mal nourri, & il contracte

des maladies caractérisées par la lésion des fonctions & par leurs symptomes. Le fœtus, enfin, est susceptible de toutes les causes de maladies qui affectent les hommes, & le désordre de ses fonctions les lui rend propres: je ne ferai que parcourir les principales, celles qui lui sont les plus ordinaires.

Le fœtus est sujet à la fievre dans le sein de sa mere, sans même qui la tienne d'elle par communication. La différence la plus sensible entre l'un & l'autre dans leurs maladies, c'est qu'il est très-rare que celles qui sont propres au fœtus passent à la mere, & qu'au contraire il est très-ordinaire que celles de la mere se communiquent au fœtus. Il naît tous les jours des enfans de meres saines, qui sont maigres, exténués, & sensiblement malades. Ceux qui sont dans cet état, ont des signes sensibles de fievre; je l'ai souvent reconnu & vérifié par mes propres observations. Il en naît souvent dont le corps est couvert de boutons, de pustules, de rougeurs érésipellateuses, &c. Des Auteurs célebres ont décidé, à la vue de fœtus morts, couverts de taches rouges & livides, qu'ils avoient eu la fievre dans le sein de leur mere.

L'hydropisie générale du fœtus, est une suite de sa fievre & de sa langueur; elle peut aussi provenir d'un état cachectique de la mere, ou du mauvais régime qu'elle a observé pendant sa grossesse. Comme le corps du fœtus est construit de fibres lâches, & de

liquides qui ont peu de denſité, il n'eſt pas ſurprenant que ces liquides, lorſqu'ils ſont viciés, deviennent aqueux, s'infiltrent dans le tiſſu cellulaire, s'épanchent dans les cavités, & qu'ils y produiſent des leucophlegmaties, des hydrocéphales, des aſcites, ou d'autres hydropiſies particulieres. Severinus a donné l'Obſervation ſuivante. Une femme de Dreſde avoit l'abdomen ſi volumineux, vers le ſeptieme mois de ſa groſſeſſe, qu'elle ne pouvoit plus marcher ; cette maſſe faiſoit toujours des progrès, lorſque dans le huitieme mois, elle accoucha, après un travail de deux jours, d'un enfant mort, qui étoit long de plus d'une aune, & ſi gros qu'il étoit ſurprenant que la mere eût pu s'en délivrer. La tête, le col, l'abdomen, & les membres de cet avorton, étoient ſi gonflés, ſi tendus, & ſi gorgés de ſéroſités, que l'épiderme s'étoit ſéparé en pluſieurs endroits dans le travail de l'accouchement. Ces ſéroſités tranſudoient par-tout, & il en ſortit une grande abondance, par une inciſion que l'on fit à l'abdomen. Schurigius rapporte l'Obſervation ſuivante, d'après Doſternius. Une femme de quinze ans fut attaquée d'une hydropiſie avec un vomiſſement glaireux ; elle étoit enceinte, on ne l'en ſoupçonnoit pas ; elle fit un avorton de quatre mois, qui étoit prodigieuſement bouffi depuis la tête juſqu'aux pieds. On le diſſéqua le lendemain, la bouffiſſure avoit conſidérablement diminué, ſur-tout à la face, aux mains &

aux pieds ; la tête étoit reſtée dans le même état où elle étoit la veille. Il en ſortit une humeur *ichoreuſe* comme une eſpece de gelée. On ne trouva pas de ſéroſité dans le cerveau, on remarqua ſeulement que ſes vaiſſeaux ſanguins étoient épuiſés ; on en diſtinguoit pluſieurs où il n'y avoit pas ſeulement d'indice de ſang. Il ſortit de la cavité de l'abdomen une humeur *ichoreuſe* en grande quantité. L'épiploon étoit extrêmement rétreci, il ne couvroit pas les boyaux. Les autres viſceres du bas-ventre n'étoient pas défigurés, mais on n'y trouva pas de veſtige de ſang ; le ventricule étoit petit & tout criſpé. La cavité du thorax étoit remplie d'une humeur ſemblable à celle qu'on avoit trouvée dans la capacité de l'abdomen : il ne paroiſſoit pas une goutte de ſang dans le cœur. Le tiſſu cellulaire & les intervalles des muſcles étoient gorgés d'une humeur *ichoreuſe*, de la conſiſtance de la gelée. On trouve dans le même Auteur une Obſervation de Segerus ſur l'hydropiſie d'un fœtus, occaſionnée par une frayeur de ſa mere, elle mérite d'être répétée par rapport à ſa ſingularité. Une femme très-avancée dans ſa groſſeſſe, fut effrayée d'un incendie qui étoit dans ſon voiſinage ; des étincelles de feu qui venoient s'éteindre ſous ſes yeux l'alarmoient de plus en plus : elle demeura aſſez long-tems dans cette ſituation inquiétante. Le feu s'étant éloigné, ſes craintes diminuerent, elle ſe retira chez elle, & comme elle étoit très échauffée, elle but

beaucoup de biere dans l'idée de ſe rafraîchir. Le lendemain elle ne s'en trouva point incommodée, & le ſur lendemain elle accoucha d'une fille hydropique : l'hydropiſie éluda toutes les reſſources de l'Art, l'enfant en mourut quelques jours après.

On a vu dans le Chapitre précédent que la petite vérole ſe communique des femmes groſſes au fœtus ; c'eſt une ſuite & un effet de la contagion qui fait ſon caractere. On n'eſt pas ſurpris, quelque contagieuſe qu'elle ſoit, que de pluſieurs perſonnes expoſées à la même athmoſphere, il y en ait qui n'en ſoient point affectées, quoiqu'elles n'aient jamais été atteintes de cette maladie. Que peut-on penſer lorſqu'on réfléchit ſur des Obſervations faites par des Auteurs dignes de foi, qui conſtatent que des fœtus n'ont pas eu la petite vérole quoique leurs meres en aient été affligées pendant la groſſeſſe, & que des meres n'aient point pris cette maladie des fœtus qui l'ont eue dans leur ſein ? J'ai obſervé que le fœtus vit de ſa propre vie, cependant il eſt nourri de la ſubſtance de ſa mere, & la circulation des liquides de l'un & de l'autre, eſt en quelque façon commune. Les vapeurs & les exhalaiſons des fluides de la mere, s'imbibent dans la ſubſtance du fœtus, & celles du fœtus pénetrent dans celle de la mere. Ils jouiſſent tous les deux du même air, ils participent à ſes qualités lorſqu'elles ont dégénéré, de même que lorſqu'elles ſont dans l'état na-

turel. Cependant il eſt généralement avoué que l'air eſt le principal véhicule de la contagion, & que les vapeurs qui s'exhalent des ſubſtances corrompues, participent à la nature de ces ſubſtances : comment ſe peut-il que le fœtus puiſſe ne pas prendre la petite vérole de la mere, & que la mere ne puiſſe pas la prendre du fœtus qui eſt dans ſon ſein ?

Foreſtus a donné des Obſervations ſur des femmes qui avoient accouché d'enfans malades de la petite vérole, ſans qu'elles euſſent le moindre ſigne de cette maladie : Fernel penſe ſur cela comme cet Auteur, ſans doute qu'il avoit fait les mêmes Obſervations. *Schurigius* répete la ſuivante, d'après *Hagendornius*. Il y a environ vingt-quatre ans qu'une femme qui ſe portoit très-bien, accoucha d'une fille couverte de petite vérole. Ce Médecin avoue que ce phénomene le ſurprit d'autant plus, que la mere de cet enfant n'avoit pas eu le moindre ſigne de cette maladie, ni dans la groſſeſſe, ni dans le tems des couches. Ettmuller donne auſſi, d'après Moriſſon, l'Obſervation d'une femme ſaine qui accoucha d'un enfant qui avoit la petite vérole. On en attribua la cauſe à ce que cette femme, quelque tems auparavant, ſe tenoit ſouvent auprès d'un de ſes enfans qui avoit cette maladie. *Lichtentanius*, célebre Médecin de Saxe, nous apprend qu'une Dame fut priſe de la petite vérole vers le tems de ſes couches, (elle étoit alors épi-

démique) trois jours après elle accoucha d'un fœtus vivant qui n'avoit pas de marques de petite vérole : il mourut cependant six jours après, de convulsions, & on trouva ses entrailles gangrénées. Une jeune Comtesse, dit *Borrichius*, fut prise de la petite vérole le huitieme mois de sa grossesse ; tout son corps étoit couvert de boutons depuis la tête jusqu'aux pieds. Elle étoit d'une impatience extrême ; elle s'agitoit dans son lit, de façon qu'elle fut saisie d'un air froid, qui répercuta l'humeur variolique. Les pustules se flétrirent au lieu de s'élever en pointe, & il s'y forma au milieu, de petites fossettes marquées par des points noirâtres. Quelque représentation que l'on fît à la malade, elle ne voulut jamais se tenir tranquille ; elle avorta le onzieme jour d'un fœtus, gros, gras, & très-bien formé, qui n'avoit pas dans tout son corps la moindre marque de petite vérole. Cet avorton ne vécut que deux heures, & la mere subit bientôt le même sort par un effet de son imprudence.

Rien de plus familier, rien de plus commun que les mouvemens convulsifs du fœtus, Hippocrate nous en avoit prévenus. Le fœtus éprouve ces accidens sans que la mere en soit susceptible, & il est très-ordinaire qu'il soit affecté de ceux de sa mere. Les femmes grosses s'apperçoivent de ces mouvemens irréguliers, quoiqu'ils ne s'étendent pas jusqu'à elles ; ils ont lieu principalement lorsqu'elles sont prises de vives passions. On

a inséré l'Observation suivante dans les Mémoires des Curieux de la Nature. Une femme dans les derniers mois de sa grossesse, se plaignoit de mouvemens très-inquiétans & très-fréquens que le fœtus faisoit dans son sein ; c'étoient des soubresauts, ou plutôt des mouvemens convulsifs qui se réitéroient comme périodiquement, jusqu'à trois fois par jour : ils causoient des battemens si insupportables dans l'abdomen, que la mere en tomboit en défaillance. On donna des remedes qui firent cesser les mouvemens convulsifs du fœtus ; il n'en fit ensuite que de naturels, & quelques semaines après, il vint au monde parfaitement sain.

Il est inconcevable combien les nerfs du fœtus sont susceptibles d'irritabilité, & combien ils sont affectés par les passions de l'ame des femmes qui les portent dans leur sein. Je pourrois, pour le confirmer, citer un nombre d'exemples aussi surprenans les uns que les autres ; mais pour ne pas devenir prolixe, je m'en tiendrai au suivant, que *Schotzius* a inséré dans les Mémoires des Curieux de la Nature. Une femme de Leyde passoit par une rue de cette Ville, comme elle approchoit du tems d'accoucher, elle se trouva fatiguée ; elle s'assit, pour se reposer, sur un banc qui étoit devant la porte d'un Citoyen. Cet homme avoit une infirmité extraordinaire, ses deux mains étoient courbées ou pour mieux l'exprimer, elles étoient réduites en une espece d'arc, par une

contraction invétérée des muscles. Le Citoyen voyant cette femme devant sa porte, dont la partie supérieure étoit ouverte, & l'inférieure fermée, avança ses mains courbées pour ouvrir celle-ci. A la vue de ces mains extraordinaires, la femme fut affectée subitement d'une surprise si vive qu'elle en tomba presqu'en syncope. Dès ce moment cette femme fut tracassée d'incommodités qui durerent jusqu'à son accouchement ; peu de jours après elle mit un enfant au monde qui avoit les pieds & les mains courbés.

Il arrive souvent par le dérangement du genre nerveux, & du système général des solides, des cas extraordinaires qui sont tellement opposés à l'ordre de la nature, qu'il est difficile de le comprendre ; le suivant me paroit de ce nombre, il est rapporté par Scharigius, d'après *Usembesius*. La femme d'un Soldat eut un accouchement laborieux à la fin du huitieme mois de sa grossesse ; elle fit une fille. La Sage-femme en la recevant crut toucher une piece de glace, tant par rapport à sa froideur, que par rapport à sa dureté, qui étoit pareille à celle du bois. Tout le corps de cet enfant ressembloit à une masse de chair dessêchée & durcie à la fumée : il ne lui restoit, pour tout signe de vie, qu'une respiration très-foible. On avoit beau la réchauffer avec toutes les précautions possibles, elle s'échauffoit comme l'auroit fait une statue de bois, & se refroidissoit dans l'instant qu'on l'éloignoit de la chaleur

du feu. Cette froideur extraordinaire étoit égale & la même de la tête aux pieds, dans tout le corps & dans les extrêmités. Cet enfant demeura tout un jour dans le même état, sans pouvoir prendre de nourriture, parce que la roideur de ses machoires étoit si considérable qu'il n'étoit pas possible de les ouvrir & de rien introduire dans la bouche.

La jauniſſe du fœtus eſt une maladie qui, quelquefois, lui eſt propre. Panarole a vu l'enfant d'un Barbier naître ictérique ; il changea de couleur avec le tems ; il jouit enſuite d'une bonne ſanté. Une femme de qualité, dit Michel, au rapport d'*Eſchurigius*, âgée de trente-trois ans, groſſe de ſix mois, avorta d'un fœtus bien formé, dont le corps étoit totalement jaune. Cette même femme étoit déjà accouchée de deux enfans ictériques. Tous les Médecins qui ont vieilli dans l'obſervation, ont vu des cas ſemblables aux précédens, il ſeroit inutile d'en multiplier les exemples.

Il eſt des maladies extraordinaires qui changent totalement la nature du fœtus & qui lui ſont propres ; telles ſont la putréfaction, l'exſiccation, la pétrification, & d'autres ſemblables. Ce ſont des phénomenes que je ne ſaurois éclaircir ; je ne l'entreprendrai pas. Je me borne à chercher des moyens qui puiſſent conduire à la vraie méthode de guérir.

CHAPITRE III.

Maladies de la peau qui ſont propres au fœtus.

LA peau du fœtus eſt plus rouge que celle des enfans, elle eſt plus rare & plus délicate; elle paroît au tact plus douce & plus molle, & ſes pores ſont plus dilatés dans les premiers que dans les autres. *Spigellius* obſerve que toutes ces qualités de la peau du fœtus ſont entretenues par le bain dans lequel il eſt toujours plongé, & par un roſée de vapeurs & de ſueurs qui s'exhalent continuellement de ſon corps. D'ailleurs, comme ſa peau eſt très-fine, & que ſes pores ſont très-dilatés, la partie rouge du ſang s'avance & ſe diſtribue plus aiſément vers leurs extrêmités, qu'elle ne le fait dans les enfans lorſqu'ils ſont nés, parce que leur peau devient d'abord plus denſe, moins poreuſe, & moins propre à recevoir, dans ſes capillaires, les globules rouges du ſang.

La peau du fœtus eſt couverte d'une mucoſité groſſiere & glutineuſe, qui s'échappe du corps par les pores de la ſueur. Cette eſpece de croûte, diſent les uns, préſerve la peau de l'irritation que pourroient faire ſur elle les humeurs excrémenteuſes qui ſe diſſipent par ſes pores. D'autres penſent avec plus de raiſon, dit Spigellius, qu'elle ſert à bou-

boucher en partie les pores, afin de prévenir une trop grande dissipation qui pourroit se faire à l'occasion de la chaleur du fœtus qui est considérable. Ces dissipations, si elles étoient excessives, feroient évacuer des sucs nécessaires, en même tems que les excrémenteux; ce qui seroit aux dépens de la nutrition du fœtus. C'est une raison bien sensible en faveur de la croûte mucueuse dont il est couvert; elle donne de l'évidence à sa nécessité.

La constitution ordinaire de la peau du fœtus est aisément altérée lorsque ses conditions déclinent de l'ordre naturel. Si la densité de la croûte dont elle est enduite, ne laisse pas assez de liberté à l'issue de la transpiration & de la sueur; ces humeurs excrémenteuses s'arrêtent aux extrêmités des pores qui les fournissent; elles y prennent bientôt une qualité étrangere, irritante & nuisible. Si ces humeurs sont elles-mêmes trop denses & irritantes, elles font des irritations à la peau, elles l'inquietent, l'alterent, la déchirent, ou y produisent des obstructions: ce sont les causes prochaines de ses maladies. On ne peut attribuer les causes éloignées, qu'à une mauvaise disposition de la mere, ou aux abus qu'elle a commis dans l'usage des six choses non naturelles. Les maladies les plus ordinaires de la peau du fœtus, sont, autant qu'on a pu le découvrir par l'observation, des excoriations, des vésicules, des stigmates, des pustules, &c.

Riolan a obſervé que la peau du fœtus ſe ſépare aiſément, parce qu'il eſt toujours plongé dans la liqueur de l'amnios. Il y a apparence qu'il entend que cette liqueur produit l'excoriation lorſqu'elle a dégénéré de ſa qualité naturelle. Comme elle provient de la maſſe des liquides de la mere, elle doit participer à leurs vices, & même à ceux de la matiere de la tranſpiration du fœtus, lorſqu'elle eſt âcre & irritante.

Louis, Roi de Hongrie, naquit excorié. Une femme de qualité, dit Frédéric *Garmannus*, ne ſe nourrit pendant toute ſa groſſeſſe que d'alimens acides, & pour ſa boiſſon elle buvoit du vinaigre. Elle accoucha d'un enfant ſans épiderme, qui d'ailleurs ne ſe portoit point mal; cependant il mourut peu de jours après par un effet des douleurs que lui cauſoit l'excoriation. On lit dans les Mémoires des Curieux de la Nature, qu'une femme qui, pendant ſa groſſeſſe, buvoit du vinaigre en cachette, & en prenoit par-tout où elle en trouvoit, accoucha d'un enfant excorié. Bartholin a vu un enfant qui, le troiſieme jour de ſa naiſſance, étoit ſans épiderme; ſa peau étoit auſſi preſque par-tout enlevée ou déchirée; il en couloit beaucoup de ſang; il ſouffroit tellement qu'il ne ceſſoit pas de crier: il vécut ainſi excorié pendant un mois. La ſeule reſſource que l'on a pour préſerver les enfans des effets de l'excoriation, & pour rendre leurs douleurs moins inſupportables, c'eſt de les humecter

avec l'huile de lin, ou avec celle de navets.

Il eſt aſſez ordinaire de voir des enfans qui ſont nés avec des boutons, des puſtules, ou des véſicules à la peau, ſur-tout lorſque leurs meres ont des vices vénériens ſcorbutiques, ou ſcrophuleux. Ceux des deux premieres eſpeces s'ulcerent ſouvent; ceux de la troiſieme ſe terminent par des engorgemens des glandes, & il s'y forme long-tems apres des abſcès & des ulceres ſouvent incurables: j'en ai vu périr pluſieurs, à la ſuite de ces abſcès. Il eſt moins difficile de prévenir les funeſtes effets des puſtules & des boutons vénériens & ſcorbutiques, en ſe ſervant à propos des remedes ſpécifiques dans ces maladies.

Le mauvais régime des femmes & leurs maladies cauſent auſſi des boutons & des puſtules à la peau du fœtus. Une femme groſſe avoit pris une paſſion déméſurée pour le vin, elle en buvoit copieuſement; elle accoucha d'un enfant dont le corps étoit couvert de véſicules pleines d'une humeur lymphatique; & il mourut peu de tems après. *Gerbeſius* a vu un avorton de huit mois, qui avoit un ulcere à l'abdomen, vers l'aîne gauche; il obſerve que ſa mere n'y avoit pas donné occaſion. Goeckelius dit qu'une femme groſſe qui avoit été malade d'une fievre tierce, deux mois avant ſes couches, mit au monde une fille dont la peau étoit toute puſtuleuſe; il s'enſuivit une excoriation to-

tale, comme si elle avoit été plongée dans l'eau bouillante.

On voit souvent des taches sur le corps des enfans; on en attribue la cause à tel ou tel objet qui a frappé l'imagination de la mere; ces taches paroissent souvent avoir des rapports avec ces objets : que ces rapports soient vrais ou faux, les taches n'en existent pas moins. Lorsqu'elles n'intéressent que la peau, elles s'effacent ordinairement avec le tems; si elles pénetrent plus avant, elles ne s'effacent jamais. Celles qui ressemblent à des fleurs, à des fruits, sont celles qui se dissipent le plutôt. Celles qui ressemblent à la chair s'élevent quelquefois sur la partie où elles sont empreintes, y prennent du corps & de l'étendue; quelquefois elles croissent jusqu'au point de rendre les hommes difformes. J'en ai vu une qui représentoit assez un foie de cochon, elle en avoit la figure & la couleur; elle étoit les premiers jours de la naissance à-peu-près comme la moitié de la peau d'une féve médiocre; elle grossit insensiblement, & à l'âge de trente ans elle grossissoit encore. Ce n'etoit plus enfin une tache, elle paroissoit plutôt une masse charnue appliquée sur la joue, dont l'aspect étoit dégoûtant. *Riedlinus* rapporte l'observation suivante sur une tache générale occasionnée à un fœtus par une vive frayeur de la mere. Une femme enceinte de six mois, allant en visite chez son pere avec son mari, rencontra des soldats Hongrois qu'on appelle Hai-

duques ; ils maltraiterent le mari avec leurs épées, & la femme avec des verges. Celle-ci eut une frayeur horrible, cependant il ne lui en resta pas d'incommodité ; elle accoucha d'un enfant à terme, il étoit sain, mais tout son corps étoit livide : cette couleur se dissipa insensiblement. Une femme grosse passa dans une place où l'on rompoit un criminel ; elle en fut tellement frappée, que l'enfant dont elle accoucha à terme vint au monde avec ses extrémités rompues. Cependant il devint homme, il est encore vivant & dans le même état.

CHAPITRE IV.

Maladies de la tête qui sont propres au fœtus.

LA tête du fœtus doit être sujette aux mêmes maladies que le sont celles des enfans quelque tems après leur naissance. Un lait âcre & échauffé, des humeurs bilieuses causent à ces derniers des aphtes à la bouche, des écorchures, des ulceres, des boutons, des pustules ; un suc nourricier de la même nature, produit dans le fœtus des effets semblables. Les Observations que j'ai apportées dans le Chapitre précédent, sur l'excoriation générale du fœtus, peuvent servir pour établir la cause de celles qui sont particulieres

à chaque partie. Il doit en être de même de celles qui regardent les puſtules, les ulceres, &c.

L'hydrocéphale eſt un hydropiſie de la tête; elle eſt de tous les âges de l'enfance, mais elle eſt principalement propre au fœtus. Cette maladie eſt de trois eſpeces; dans la premiere l'eau ſe ramaſſe entre les tégumens & le crâne; celle-ci peut être regardée comme un œdeme du cuir chévelu; dans la ſeconde, elle eſt renfermée entre le crâne & le cerveau, au deſſus ou au deſſous de ſes membranes. Quelques Auteurs prétendent qu'il eſt de ces hydropiſies où l'eau ſe ramaſſe entre la dure & la pie mere. Dans la troiſieme, qui eſt la plus ordinaire, les eaux ſe raſſemblent en grande quantité dans les ventricules du cerveau. On ſait que dans l'ordre naturel, ces ventricules ſervent comme de réſervoir à une ſéroſité lymphatique néceſſaire pour favoriſer les fonctions de ce viſcere. Pour peu que les ſecrétoires de cette ſéroſité, ou les pores qui la fourniſſent, ſoient plus dilatés qu'ils ne doivent l'être dans l'ordre ordinaire, le ſuintement ſéreux devient plus abondant, & ſouvent cette ſéroſité dégénere. Ce fluide, raſſemblé en trop grande quantité, ne trouve pas dans la ſubſtance molle du cerveau, des iſſues pour reprendre le courant de la circulation; il s'accumule inſenſiblement, il augmente peu-à-peu, & forme l'hydrocéphale.

Le volume exceſſif qu'acquiert la tête du

fœtus, dans l'hydrocéphale, rend souvent les accouchemens laborieux, au point que l'Accoucheur est obligé de forcer la fontanelle avec le doigt, pour faciliter l'affaissement des parois du crâne, par l'écoulement de l'humeur qui s'évacue par ce moyen. Cette maladie peut provenir de chûtes de la mere, ou de coups reçus sur le ventre, qui occasionnent des commotions dans le cerveau du fœtus. Ces commotions sont très-propres à faire tomber le cerveau dans une espece d'affaissement, qui fait que les vapeurs transpirables de ce viscere, de ses membranes, & la sérosité naturelle de ses ventricules ne sont point resorbées, ou ne peuvent pas se dissiper. Les affections convulsives sont très-propres à produire de tels effets dans le fœtus; il en est de même de tous les désordres du cerveau qui sont en état de s'opposer à l'issue des sérosités excrémenteuses de l'intérieur de la tête. L'hydrocéphale du fœtus peut être aussi un effet de la cachexie de la mere, de ses erreurs dans son régime de vie, & d'excès commis pendant la grossesse.

Bierlingius a donné l'Observation suivante, sur l'accouchement laborieux d'un fœtus hydrocéphale. La tête de ce fœtus étoit extrêmement gonflé & le crâne très-dilaté, il rendoit une odeur extrêmement puante; pour peu qu'on remuât la tête, on distinguoit sensiblement le bruit des eaux flottantes. On fit une incision cruciale à la peau, il en sortit une grande quantité d'eau très-limpide; on continua de décou-

vrir le crâne, on trouva les os de la partie antérieure de la tête, séparés de ceux du front ; ils représentoient deux cornes relevées. Les pointes de ces cornes s'étoient engagées avec le pubis, dans l'accouchement, & y tenoient si fortement, que tous les efforts que firent la mere & la Sage-Femme, ne furent point en état de les dégager : on y réussit enfin, en repoussant la tête, qu'on n'arracha ensuite qu'avec une extrême difficulté.

Il naquit une fille, le 23 du mois d'Avril 1755, sur la Paroisse de Begle en Provence. Huit jours après sa naissance, on s'apperçut que sa tête grossissoit extraordinairement ; c'étoit l'effet d'une hydrocéphale qui devint bientôt sensible, & qui dans peu de tems fut très-considérable & devint enfin extraordinaire. On la fit voyager dans le Royaume, elle arriva à Bordeaux pendant le mois de Juillet de la même année. M. Castel, Médecin, & Secrétaire de l'Académie des Sciences de cette Ville, la suivit exactement pendant le séjour qu'elle y fit ; il inséra l'histoire de cette maladie dans le Journal de Médecine du mois de Fevrier 1756 ; je ne donnerai qu'un simple extrait de cette histoire.

L'enfant étoit bien conformée & saine de toutes les parties de son corps, excepté de la tête qui étoit, trois mois après la naissance, aussi grande que celle d'un homme fait. L'impression du doigt n'y paroissoit pas, quoiqu'en l'appuyant très-fortement. Les

intervalles des os qui étoient considérablement écartés cédoient à la compression, comme feroit une vessie pleine d'eau. Lorsqu'on frappoit un coup dans quelqu'un de ces intervalles, on sentoit la fluctuation à la partie opposée ; par-tout ailleurs on trouvoit de la résistance dans les parties osseuses. En opposant la lumiere d'une bougie, presque toute la tête paroissoit transparente, à l'exception des aîles de l'os sphénoïde, qui formoient de chaque côté une portion opaque. On distinguoit aisément par ce moyen les parties osseuses & les membranes interposées qui avoient un peu plus de transparence. On voyoit distinctement les ramifications de plusieurs vaisseaux sanguins vers les tempes, & toute l'étendue du sinus longitudinal. La transparence s'étendoit antérieurement jusqu'à la voute des orbites; latéralement jusqu'au conduit auditif externe, à travers du quel & du cartilage de l'oreille, on appercevoit la lumiere. Postérieurement, la transparence diminuoit depuis la partie voisine du conduit auditif, le long & au dessous des tentes du cervelet, qui se trouve dans les enfans fort près du trou occipital ; de sorte que l'on ne pouvoit rien appercevoir de l'état des parties compriſes dans cet espace.

Le 14 d'Août la tête avoit un peu grossi. le globe de l'œil étoit tiré vers la paupiere inférieure ; l'enfant faisoit des efforts continuels, mais inutiles, pour la relever ; elle étoit fatiguée par une toux qui l'empêchoit de dormir.

On porta cette malade à Paris, elle y étoit dans le mois de Fevrier 1766 ; l'Auteur du Journal, où est insérée la Dissertation de M. Castet, la vit, & il trouva que le détail de cette maladie étoit très-exact ; il observa que la transparence de la tête étoit la même, que l'axe de la vision étoit beaucoup plus dérangé, que l'œil baissoit encore plus vers la paupiere inférieure, & que selon les apparences, le volume de la tête étoit augmenté.

Cette hydropisie de la tête devoit avoir pris son principe & s'être formée dans le sein de la mere, puisque huit jours après que l'enfant fut née, on s'en apperçut sensiblement ; on doit donc la regarder comme une maladie du fœtus, qui s'est continuée & a fait des progrès après sa naissance.

CHAPITRE V.

Est-il des maladies de la poitrine, propres au Fœtus ?

LA poitrine du fœtus est dans une parfaite inertie, respectivement à celle de l'enfant après sa naissance ; l'alternative de l'élévation & de l'abaissement du thorax n'est point établie ; les poumons ne reçoivent pas l'air directement dans leurs vésicules ; il ne coule du sang dans leur substance que pour les nourrir : ils ne concourent qu'indirectement à la

circulation des liquides : le diaphragme n'a point encore pris ſon action alternative d'élévation & d'applaniſſement. Tous les organes, tous les reſſorts ſont préparés pour exécuter ces actions, ou ces jeux méchaniques ; mais il n'eſt que la communication immédiate de l'air de l'athmoſphere, par la trachée artere, qui puiſſe leur donner du jeu & de l'activité. Cette communication ne peut avoir lieu qu'après la naiſſance, lorſque l'enfant a quitté ſon athmoſphere aqueuſe & qu'il eſt expoſé à celle de l'air.

Cette inertie des viſceres de la poitrine, fait qu'ils ſont moins expoſés aux maladies, que dans l'enfance ; ils ne ſont que participer à celles qui ſont communes à toutes les parties du corps. Le cœur eſt le ſeul viſcere de cette cavité, dont les fonctions particulieres pourroient être dérangées, excepté le péricarde qui, quelquefois dans le fœtus, eſt le ſiege de l'hydropiſie caractériſée par ſa dénomination. On a trouvé des fœtus avec des hydropiſies de poitrine ; mais je n'en ai pas vu qui ne fuſſent compliquées avec des aſcites, dont ſans doute elles étoient ou la ſuite, ou l'effet. On ne voit pas ordinairement dans le fœtus d'autres maladies propres à la poitrine, elles ſont reſervées pour un âge plus avancé.

Les Auteurs qui ont écrit ſur les maladies du fœtus, ſe ſont principalement attachés, en ce qui concerne la poitrine, à des phénomenes qui lui ſont particuliers ; ils n'ont point fait mention de maladies qui lui ſoient

propres. Les principaux de ces phénomenes ſont les pleurs du fœtus, ſes cris, & le hoquet dont ils prétendent qu'il eſt ſuſceptible dans le ſein de ſa mere.

Weinrichius dit que l'on entendit de ſon tems un enfant pleurer dans le ſein de ſa mere, trois jours avant ſa naiſſance, & avant qu'il y eut des marques d'un accouchement prochain. *Fabritius* a écrit qu'en 1551, un fœtus avoit pleuré dans la matrice. *Fincelius* en rapporte des exemples. On en a inféré un nombre de ſemblables dans beaucoup d'Auteurs & dans autant de Journaux Académiques. Un Gentilhomme écrivit à M. le Duc de.... qu'à trois ou quatre lieues de chez lui il y avoit une femme groſſe qui entendoit crier ſon enfant dans ſon ſein, & que cela arrivoit pluſieurs fois dans la journée. Il ajoute dans ſa lettre, qu'il avoit vérifié le fait par le témoignage du Vicaire, & par la relation que lui en avoit faite la femme groſſe. Ce Gentilhomme obſerve en même tems que l'enfant, lorſqu'il crioit, faiſoit tant d'efforts, qu'on voyoit l'eſtomac de cette femme s'enfler comme ſi elle eut été ſur le point d'étouffer.

Il y a moins d'exemples, ou d'obſervations ſur le hoquet du fœtus, que ſur ſes cris & ſur ſes pleurs; je n'en donnerai qu'un ſeul qui eſt inféré dans les Mémoires des Curieux de la Nature, & rapporté par *Schurigius*. Une femme dans les derniers mois de ſa groſſeſſe, étoit tellement fatiguée par des mouvemens irréguliers de ſon enfant, qu'elle en tomboit

ſouvent en défaillance ; toutes les fois que ces mouvemens extraordinaires avoient lieu, elle éprouvoit des concuſſions très-incommodes dans le bas-ventre ; ces accidens ſe réiteroient au moins trois fois dans le jour. Albrecht, qui eſt l'Auteur de ce Mémoire, fut appellé au ſecours de cette femme ; il donna de principales attentions aux mouvemens extraordinaires dont elle ſe plaignoit, il en conclut que le fœtus avoit un hocquet occaſionné par des alimens âcres, qui excitoient par leur irritation des contractions violentes & alternatives du diaphragme. Il fit uſage de rémedes adouciſſans, les mouvemens extraordinaires du fœtus ceſſerent, il n'en fit plus que de naturels ; quelques ſemaines après il vint au monde, ſain en apparence, & bien conſtitué.

Schurigius a employé plus de vingt pages d'un Livre *in-quarto*, pour rapporter de prétendues Obſervations ſur les cris & les pleurs du fœtus dans le ſein de ſa mere. Toutes ces Obſervations ont été données de bonne foi, par des gens crédules, ſimples, ou ſuperſtitieux. Il n'eſt point de Médecin qui diſe qu'il en ait entendu lui-même. Cependant *Deuſingius* en connoiſſoit un qui aſſuroit avoir entendu des cris & des pleurs d'un fœtus dans le ſein de ſa femme. Une telle aſſertion faite par un Médecin, devoit en impoſer au public, mais il s'étoit trompé lui-même : il arriva, par un événement bien propre à diſſi-

per cette erreur, que sa femme n'étoit point grosse.

La superstition doit avoir donné lieu à ce préjugé ; on croyoit anciennement que les cris du fœtus, dans le sein de sa mere, étoient des cas extraordinaires & de très-mauvais augure pour lui, pour ses parens, ou pour sa patrie. On ne manque point de pareils exemples lorsqu'on est aveuglé par le préjugé, & par un esprit de fanatisme. Tite-Live rapporte plusieurs prodiges arrivés en Italie, la deuxieme année de la seconde guerre punique, lorsque Quintus-Fabius Maximus, & Marcus-Claudius Marcellus obtinrent le Consulat, le premier pour la quatrieme fois, & le second pour la troisieme. Cet Auteur observe judicieusement, que les prodiges augmentent à mesure que les gens simples & superstitieux y ajoutent foi. Parmi les prodiges qu'il rapporte, il dit qu'en Sicile on avoit entendu un bœuf parler, & que dans le Pays des Samnites, un enfant avoit crié, *io triomphe* ; c'est une exclamation de joie qui étoit en usage chez les Romains, dans les tems heureux de la République.

Les cris & les pleurs sont une espece de son qui se fait par des ondulations de l'air, assez fortes ; comment de telles ondulations de l'air pourroient-elles avoir lieu dans les organes de la voix du fœtus, puisqu'ils sont dans l'affaissement ? & comment l'air pourroit-il parvenir jusqu'à lui & jusqu'à ces organes,

en une quantité suffisante, pour former la voix ? Le fœtus & toutes ses dépendances, sont enfermés dans la matrice, dont l'orifice est exactement formé dans la grossesse ; il est enveloppé dans des membranes assez épaisses, & submergé dans un fluide qui ne peut admettre tout au plus qu'une très-petite quantité d'air, dispersé dans sa substance. Comment cette petite quantité d'air, qu'on peut regarder comme nulle, respectivement au fluide dans lequel il est assujetti, pourroit-elle mettre en jeu les poumons, & tous les organes de la voix ? Comment pourroit-il, dans son assujettissement, faire des ondulations en état de se communiquer à l'athmosphere, de se continuer de se soutenir, & de se porter assez loin pour se faire entendre au dehors ?

D'ailleurs, comment la liqueur de l'amnios qui s'étend dans la bouche & dans l'œsophage du fœtus, sur-tout lorsqu'il est déjà grand, laisseroit-elle la facilité aux organes de la voix, d'accomplir leurs jeux & leur action pour articuler leurs cris ?

On a pris de bonne foi les borborigmes & le murmure des intestins, très-familiers aux femmes grosses, pour des cris du fœtus. Ce sont des bruits qui se font entendre dans les gros intestins, ils sont formés par des vents, ou par des flatuosités qui se dilatent, & courent ou s'échappent d'espace en espace, de cellule en cellule, dans l'étendue de leurs circonvolutions. L'air qui forme ces bruits, communique avec celui de l'athmosphere, par la

continuité du canal intestinal, & il est en assez grande quantité dans les intestins, pour y former des ondulations qui se communiquent au-dehors dans l'athmosphere. Ce bruit, ou murmure, est un symptome ordinaire des indigestions, des coliques, des affections hypocondriaques & hystériques. Il est principalement occasionné dans les femmes grosses, par la compression irréguliere que fait, sur les intestins, le volume considérable de la matrice, sur-tout lorsque la grossesse est avancée. L'air est comprimé par ce poids dans le canal intestinal, il trouve à tout instant des obstacles irréguliers qui le retiennent, l'engagent & l'échauffent. L'orsque l'air est ainsi retenu, il se dilate, il se gonfle, il cherche à s'échapper, & il s'échappe avec une force & une vélocité surprenantes, lorsqu'il rencontre, ou qu'il se fraie des issues qui peuvent le lui permettre.

Ce sont de tels bruits qu'on a pris pour des cris & pour des pleurs du fœtus. On peut observer dans la lettre que j'ai citée, d'un Gentilhomme à un Duc, que la femme qui disoit que son enfant crioit dans son sein, avoit, lors de ce phénomene, l'estomac tellement gonflé, qu'elle étoit sur le point d'en crever. Le Gentilhomme étoit excusable de ne pas connoître que c'étoient des flatuosités qui gonfloient l'estomac, & faisoient des bruits qu'on prenoit mal-à-propos pour des cris du fœtus; un Médecin n'auroit point dû s'y tromper.

Si

Si les Auteurs qui ont rapporté ces phénomenes, sur la foi du bruit du peuple, avoient consulté Aristote, ils auroient appris de ce Philosophe que le fœtus ne peut pas pleurer avant de naître, à moins que ce ne soit quelqu'instant avant que sa mere soit totalement délivrée, lorsque ses membranes sont rompues.

Le sentiment d'Aristote sur les cris du fœtus, est la suite de la disposition d'une loi invariable qui a déterminé, comme il le décide, que le fœtus ne peut crier dans le sein de sa mere, que lorsque ses membranes sont rompues, & que la liqueur de l'amnios est écoulée. La matrice est alors dilatée & béante, l'air de l'athmosphere peut s'étendre sans obstacle jusqu'à la bouche du fœtus, pénétrer dans les poumons & les dilater. Le méchanisme de la respiration s'établit alors, les organes de la voix entrent en jeu, & l'enfant a acquis toutes les conditions requises pour pousser des cris & pour pleurer. Cependant, malgré la vraisemblance de ces raisons, il est si rare que l'enfant crie avant de naître, qu'on pourroit avancer que cela n'arrive jamais : un événement particulier n'affoiblit pas une loi générale.

C'est ainsi que quelquefois on entend le cri du poulet, avant qu'il soit sorti de sa coque. Wanderviel pense qu'il ne peut point crier à moins que la coque ne soit rompue. Cependant Hippocrate à jugé que la coque de l'œuf étant devenue très-mince par l'incuba-

tion, recevoit par ſes pores, l'air de l'athmoſphere en aſſez grande quantité pour ſuffire à la reſpiration du poulet; ſi cette obſervation étoit juſte, le poulet pourroit faire ſon cri ſans que la coque fût rompue. Que cela ſoit ou non, il eſt bien plus aiſé au poulet de recevoir immédiatement l'air de l'athmoſphere par les pores de l'œuf couvé, qu'il ne l'eſt au fœtus de reſpirer dans la matrice, où il eſt enfermé dans des doubles membranes, plongé dans ſes eaux, & le tout garanti par les parois de ce viſcere.

L'Obſervation d'Albrecht, ſur le prétendu hoquet d'un fœtus, donne une juſte idée de ſes mouvemens convulſifs, ou de ceux de la matrice; elle n'a pas plus de rapport avec le hoquet qu'avec l'arc-en-ciel : on doit donc conclure ſur le hoquet du fœtus dans la matrice, ce qu'on a conclu ſur ſes cris lorſqu'il eſt enfermé dans ce viſcere.

CHAPITRE VI.

Maladies du bas-ventre, propres du fœtus.

LE fœtus eſt très-ſujet à l'hydropiſie aſcite; elle eſt de deux eſpeces, l'une eſt vraie, & l'autre eſt fauſſe. Dans la premiere les eaux

ſont épanchées & ramaſſées dans la cavité du bas-ventre. Dans l'autre, elles ſont diſperſées dans le tiſſu cellulaire de l'abdomen, & dans les membranes. On diſtingue la vraie aſcite, par la fluctuation des eaux dans le bas-ventre ; & la fauſſe, en ce qu'il n'y a pas de fluctuation. S'il y en a lorſqu'elle eſt parvenue à un certain degré, elle eſt toujours obſcure, point décidée, & elle ne ſe fait ſentir qu'à l'extérieur ; les eaux ſont alors en grande partie dans le ſac du péritoine. La vraie aſcite fait des progrès dans le fœtus, vers la cavité de la poitrine. Celle de la poitrine, & celle du bas-ventre, peuvent ſe former en même-tems ; il n'eſt pas impoſſible que l'infiltration ſéreuſe ne ſe faſſe également dans les deux cavités, par un effet du vice général de la maſſe des liquides & du relâchement des vaiſſeaux. Cette eſpece d'hydropiſie ſe continue vers les extrêmités inférieures, & y produit l'hydrocele aux garçons, & des gonflemens œdémateux aux parties naturelles des filles.

La fauſſe aſcite, en faiſant des progrès, produit ſouvent une hydropiſie générale. Les eaux infiltrées dans le tiſſu cellulaire, ſe font auſſi des routes vers la cavité de l'abdomen, s'y ramaſſent, & par leur ſéjour y produiſent une vraie aſcite.

Ces hydropiſies reconnoiſſent pour cauſe générale, tout ce qui eſt en état d'appauvrir la maſſe des liquides ; elles peuvent provenir également de la mere & du fœtus. Les cau-

ſes de cette maladie, qui proviennent de la mere, ſont de mauvaiſes digeſtions, des appetits dépravés ſuivis indiſcretement; des cardialgies obſtinées, des fievres, des cours de ventre, des flux d'urine, des boiſſons trop abondantes, des ſpiritueuſes dont elles abuſent, &c. Celles qui dépendent du fœtus, ſont des débilités, des langueurs, des fievres, des maraſmes, des développemens imparfaits des vaiſſeaux, des vices héréditaires; un ſuc nourricier mal-perfectionné, & tous les vices qu'il peut contracter.

J'ai vu pluſieurs avortons avec des aſcites, & j'en ai vu à des enfans en naiſſant; ils étoient tous d'une extrême maigreur. Il n'en guérit point lorſque l'aſcite eſt vraie; quelquefois ils en reviennent lorſqu'elle eſt fauſſe. *Severinus* vit à Naples un avorton de huit mois, qui avoit l'abdomen plus gros que le reſte du corps; on l'ouvrit, il en coula de l'eau plein deux baſſins; ſa poitrine étoit auſſi remplie d'une ſéroſité ſemblable à celle qui étoit contenue dans le bas-ventre. Une jeune femme fit deux jumeaux, une fille & un garçon; la fille étoit hydropique, & le garçon étoit ſain. Cette Obſervation rapportée par *Schurigius*, eſt une preuve ſenſible que l'hydropiſie du fœtus ne provient pas toujours de la mere.

L'hydrocele eſt une eſpece d'hernie fauſſe, ou d'hydropiſie particuliere; elle conſiſte en une tumeur du ſcrotum cauſée par un amas de ſéroſités. Cette hydropiſie provient ſouvent de celle du bas-ventre; l'une dépend alors du

sort de l'autre, puisqu'elles proviennent des mêmes causes. Lorsque l'hydrocele n'est pas un effet de quelque maladie primitive, il n'est autre chose qu'un gonflement œdémateux des bourses, occasionné par la foiblesse des vaisseaux lymphatiques veineux. Ces vaisseaux alors n'ont pas assez de ressort pour favoriser le retour de la lymphe; elle y est retardée, & y fait du séjour; quelquefois sa sérosité s'extravase, dilate les bourses, & les rend transparentes: on y remédie par des secours employés à propos.

On voit souvent des hernies dans le fœtus; elles sont très-familieres chez les enfans. Ce sont des tumeurs externes formées par la sortie de quelque viscere du bas-ventre, & causées par la rupture, ou par le relâchement du péritoine: celles qui proviennent de cette cause sont de vraies hernies. Il en est d'autres qui sont produites par des humeurs, par des vents, par des chairs superflues, par des vaisseaux variqueux; on les appelle fausses. Les vraies hernies prennent différens noms selon les endroits où elles se forment, ou selon les parties ou les visceres qu'elles renferment. Telles sont les hernies inguinales, l'exomphale, l'enterocele, l'épiplocele, &c.

On a vu des enfans naître avec des hernies extraordinaires; elles sont souvent causées par la rupture du péritoine, dans la région ombilicale. Un enfant naquit à Halsberstad avec une partie des intestins hors de la cavité de l'abdomen; ils étoient pendans hors

du corps, & ils paroiſſoient d'une couleur jaune & noirâtre; c'étoit une partie du colon, avec environ la moitié de l'iléon: ils contenoient dans leur cavité un ſuc fœtide d'une couleur noire. Blancart a fait une Obſervation à peu près ſemblable. On voit dans une Diſſertation inſérée dans les volumes d'Hoffmman, qu'on a rapportée d'après *Elzholzius*, qu'une femme à ſa premiere couche, avoit fait un enfant qui avoit une tumeur ronde à la région ombilicale gauche, près de l'ombilic; elle étoit beaucoup plus groſſe que la tête de l'enfant. On trouva dans cette tumeur une grande portion des inteſtins qui contenoient une aſſez grande quantité d'un fluide jaune. Cette hernie s'étoit formée à l'occaſion d'une rupture du péritoine, & de la ligne blanche; la peau qui avoit cédé au poids des inteſtins, formoit ſeule cette poche herniaire.

On voit ſouvent naître des enfans avec des exomphales, & on en trouve des Obſervations dans différens Auteurs. Ces hernies dans le fœtus, lorſqu'elles ſont ſimples, conſiſtent en une dilatation du cordon ombilical; le péritoine ſe préſente dès qu'on l'a ouvert. L'exomphale provient ſouvent de chûtes ou de quelqu'accident extérieur arrivé à la mere. Les autres hernies dont le fœtus n'eſt point exempt, ſe font à-peu-près de la même façon, dans les parties où elles ſe forment.

Le fœtus eſt expoſé à une infinité d'événe-

mens extraordinaires, dans le sein de sa mère ; sa vie n'y tient presqu'à rien, & quelquefois il est lui-même le seul instrument de sa mort : Ruisch en donne une preuve dans l'observation suivante. Je vis derniérement un fœtus mort, dit cet Auteur ; ses membranes étoient entieres & dans l'état naturel ; le cordon ombilical étoit extrêmement tortueux & tel que l'on voit une corde que l'on prend par les deux bouts & que l'on tourne long-tems en sens opposés : elle se raccourcit, & les deux bouts se rapprochent l'un de l'autre. Cet accident du cordon ombilical, étrangloit ses vaisseaux, la circulation du sang étoit interrompue ou arrêtée du fœtus au placenta, & de celui-ci au fœtus ; il ne pouvoit que périr. Ruisch pense que le fœtus, en se tournant & se retournant, avoit mis le cordon ombilical dans cet état. On trouve des Observations dans les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences, qui prouvent que le fœtus meurt promptement, lorsqu'une partie du cordon ombilical est comprimée de façon que la circulation du sang y soit interrompue. Il se fait souvent des nœuds au cordon ombilical, lorsque l'enfant se tourne pour l'accouchement. Mauriceau en rapporte plusieurs exemples, & il observe que l'enfant périroit si ces nœuds demeuroient quelques tems serrés.

On a vu des fœtus consumés par des vers, dans le sein de leurs meres ; *Schurigius* répete l'Observation suivante sur cet accident, d'après *Hegmanus*. Une femme enceinte, au huitieme

mois de sa grossesse, sentoit dans le bas-ventre un mouvement verniculaire ; le volume de l'abdomen étoit tel qu'il devoit être dans cet état, cependant il étoit flétri, & il ne paroissoit pas de signe qui indiquât qu'il contînt un fœtus vivant. Cette femme tomba en convulsion à la fin du neuvieme mois ; on remarquoit dans la région hypogastrique, vers le pubis, une grande masse molle ; il n'y avoit pas de signe d'accouchement. Le lendemain il survint de loin en loin de foibles douleurs qui ne décidoient rien. On donna à la malade tous les secours ordinaires dans cet état ; les douleurs devinrent plus vives, mais sans aucune dilatation. On fit des tentatives pour l'accoucher, elles ne réussirent point ; on eut recours à un crochet, on amena par son moyen une poche ; c'étoient les membranes d'un fœtus qui la formoient ; elle contenoit une grande quantité de vers larges & rouges qui avoient consumé tout le fœtus, à l'exception de quelques os.

On a souvent trouvé dans la matrice, des vers de différentes especes ; *Zacutus Lusitanus*, Sennert, Becker, en donnent des exemples. Dolé & *Schræterus* en ont trouvé dans des fœtus qui venoient de mourir. Il n'est point surprenant, d'après ces exemples, que les vers aient dévoré celui dont il est fait mention dans l'Observation que je viens de rapporter. Il est d'autres maladies extraordinaires du fœtus, dont je ne parlerai pas dans ce Volume ; je continuerai de les faire connoître, selon les cir-

conſtances, dans celui où je donnerai la cure de celles qui lui ſont propres.

CHAPITRE VII.

Quels moyens faut-il prendre pour préſerver le fœtus des maladies qui lui ſont propres?

LES moyens que j'ai indiqués pour prévenir les maladies des femmes groſſes, & les accidens qui en ſurviennent au fœtus, ſont les ſeuls que l'on puiſſe propoſer pour préſerver celui-ci des maladies qui lui ſont propres. Ces moyens ſont des ſecours fournis par la diete; je veux dire par un uſage convenable des ſix choſes non-naturelles, par l'éloignement de leur abus, & par le ſecours de l'art. Les tempéramens, les différentes conſtitutions du corps, les événemens ſpontanés, les accidentels, indiquent les précautions qu'il faut prendre dans la diete, & les ménagemens qu'il y faut obſerver. Les variations de l'état naturel des liquides & des ſolides, & de tout le corps en général, les dérangemens & les déſordres qui ſurviennent aux uns & aux autres, ſe préſentent aſſez à la ſagacité des Médecins pour qu'ils puiſſent choiſir dans les reſſources de l'Art, les ſecours convenables dans chaque cas, & dans chaque circonſtance.

On ne peut pas appliquer des remedes directement au fœtus ; il faut disposer ses organes par ceux de la mere, & l'on doit connoître par les dérangemens de celle-ci, par les abus qu'elle a commis, & par les excès auxquels elle s'est livrée, les secours qui sont nécessaires à l'autre pour le préserver de maladies. Je proposerai ailleurs les moyens les plus convenables pour le guérir.

SECTION V.

Maladies de la groſſeſſe qui dépendent tantôt de la mere, tantôt du fœtus; & l'accouchement naturel.

CHAPITRE PREMIER.

L'avortement en général.

L'AVORTEMENT, les fauſſes couches, les accouchemens laborieux, ſont les maladies les plus ordinaires qui dépendent de la mere & du fœtus. Il ſemble que ces accidens ſoient propres à l'humanité; les animaux qui n'ont que la ſimple nature pour guide, n'y ſont point aſſujettis: ils ne connoiſſent d'autre cauſe d'avortement que des accidens extraordinaires: la ſobriété que leur inſtinct leur inſpire, les met à l'abri des autres.

L'avortement eſt un accouchement avant terme, d'un fœtus imparfait, ſoit mort ou vivant, mais qui ne peut pas vivre. Je crois qu'on devroit borner le terme d'avortement à la fin du ſixieme mois; on ne peut pas lui donner juſqu'alors le nom d'accouchement, parce qu'avant ce terme les enfans ne vivent pas.

L'embrion & le fœtus qui ſont expulſés de la matrice avant la fin du ſecond mois, ne peuvent point être compris dans le terme d'avortement. L'écoulement dont parle Hippocrate, s'entend & doit s'entendre de l'évacuation du germe, ou du faux germe, indifféremment, dans les premiers jours de la conception; après ce tems on doit l'appeller expulſion du germe, ou du faux germe. On ne peut comprendre ſous la dénomination de faux germe, qu'un embrion manqué. J'ai obſervé que lorſque l'embrion & le fœtus reſtent dans l'ordre de la nature, depuis la conception, juſqu'à quelqu'autre tems que ce ſoit de la groſſeſſe, ils forment des principes d'hommes parfaits dans leur eſpece, & dans les différens degrés de leur développement. La différence que j'ai remarquée entre le faux germe & le germe parfait, c'eſt que le premier ne croît que par une fauſſe végétation, & qu'au contraire la croiſſance & le développement de l'autre ſont des effets de ſon animation. On doit donc entendre par écoulement, l'évacuation du germe dans les premiers jours de la groſſeſſe; par chûte du faux germe, l'expulſion d'un embrion, ou d'un fœtus manqué; par avortement, la délivrance d'un fœtus mort depuis qu'il a pris la figure humaine, juſqu'à la fin du ſixieme mois de la groſſeſſe. C'eſt par de telles dénominations que l'on diſtingueroit ſans équivoque les différences des avortemens juſqu'à la fin du ſixieme mois, & que l'on connoi-

troit les différens âges des avortons.

Le fœtus eſt d'une ſi grande délicateſſe, que des dérangemens peu conſidérables, & le moindre accident peuvent le faire périr dans tous les tems de la groſſeſſe, ſans que la cauſe de ſa mort ſoit plus conſidérable dans un tems que dans un autre. Il paroît cependant que l'avortement, avant que l'adhérence du fœtus ſoit établie avec la matrice, devroit être plus aiſé que lorſqu'il a plus de forces & plus de reſſources pour s'en garantir; cependant c'eſt une choſe à-peu-près égale, parce que ſa ſenſibilité augmente à meſure qu'il ſe fortifie; les effets de l'irritation deviennent plus vifs à proportion de ſes progrès.

Lorſque la matrice eſt trop étroite, le fœtus y eſt dans la contrainte, il ne ſe développe qu'avec peine, & lorſque ſes fonctions ſont trop gênées il périt. Si au contraire ce viſcere a ſa cavité trop large, ſes pores ſont relâchés & trop humides, le placenta ne s'y attache pas, ou ne s'y attache que foiblement; le ſeul volume du fœtus, ou ſes mouvemens, ſont en état de le faire ſéparer & de cauſer l'avortement. Les maladies aigues des femmes groſſes, font bientôt périr le fœtus lorſqu'elles ſont violentes; il eſt rare qu'il réſiſte aux chroniques lorſqu'elles ſont invétérées, ſur-tout lorſque les ſolides ſont relâchés & irrités par l'appauvriſſement de la maſſe des liquides.

La pléthore ſanguine & l'humorale de la

mere, ſont très-propres à cauſer l'avortement dans tous les tems de la groſſeſſe. Le ſang, dans la pléthore ſanguine, gêne & embarraſſe par ſa quantité & par ſa denſité, les calibres des vaiſſeaux; ſa diſtribution en devient irréguliere, & occaſionne une eſpece de phlogoſe générale dans tout le ſyſtême membraneux. Il ſurvient de cet état de phlogoſe, des douleurs aux reins, & une lourdeur dans tout le corps, propres à déranger les fonctions. Le fœtus éprouve les mêmes ſymptomes; & comme ſes membranes & ſes vaiſſeaux n'ont que très-peu d'élaſticité, la circulation des liquides étant gênée, il ne peut que ſe former dans ſes viſceres, des engorgemens qui le font perir.

Dans la pléthore humorale, les ſucs ſurabondans & mal conditionnés, ſurchargent la maſſe des liquides; ils croupiſſent, pour ainſi dire, dans les dernieres diſtributions des vaiſſeaux lymphatiques, ils relâchent le tiſſu cellulaire, de tout le corps, & ſur-tout celui de la matrice; c'eſt une cauſe très-fréquente d'avortement. La cacochymie, la cachexie, les appétits dépravés, ne peuvent que produire les mêmes effets, parce que le fœtus ne peut être que mal nourri par des ſucs auſſi mal conditionnés, que ceux que fourniſſent des meres affligées de ces maladies.

La foibleſſe des reins, les douleurs que les femmes groſſes y reſſentent, lorſqu'elles ſont vives; les fortes compreſſions ſur cette ré-

gion ; des coups reçus, ſont des cauſes très-fréquentes de la ſéparation du placenta & de l'avortement. La pierre, dans la veſſie, entretient une irritation continuelle dans la matrice ; il n'eſt pas poſſible que le fœtus n'en ſoit continuellement inquiété, & qu'il ne périſſe dans la langueur.

Bonnet ouvrit le cadavre d'une femme qui avoit eu pluſieurs groſſeſſes, & qui avoit toujours fait de fauſſes couches dans le huitieme mois, ou au commencement du neuvieme ; il trouva une pierre aſſez groſſe dans le rein gauche : le droit étoit très-dilaté. Cet Auteur attribua à la pierre, toutes les fauſſes couches de cette femme qui s'étoit toujours plainte de douleurs aux reins. Valentin rapporte l'hiſtoire d'une femme enceinte qui reçut un coup ſur le côté gauche en voulant ſéparer deux hommes qui ſe battoient ; elle en fut incommodée tout le reſte du tems de ſa groſſeſſe, elle accoucha ſix ſemaines après de deux enfans. Le premier qui vint au monde ſe portoit bien ; elle en eut un autre vingt-quatre heures après qui étoit mort : il avoit la bouche béante, & l'œil droit ouvert. Binninger a obſervé qu'une femme enceinte de trois mois, après avoir été preſſée par la foule dans une Egliſe, ſentit de vives douleurs dans le bas-ventre, vers le pubis ; l'abdomen ſe tendit, il ſurvint des difficultés d'uriner, avec une fievre continue, & des inappétences. Cette femme s'attendoit à faire un avortement ; cependant

elle en fut préſervée par des ſecours de l'Art employés avec prudence : quelque tems après elle diſtingua les mouvemens de ſon enfant, il ſe rétablit, & elle accoucha heureuſement. Une femme avancée dans ſa groſſeſſe, dit Plater, reçut un coup de pied dans les feſſes ; deux jours après elle accoucha d'un enfant, qui ne vécut qu'une heure. Paullin a donné une Obſervation ſur une femme enceinte qui fit des fauſſes couches, pour avoir reçu deux ſoufflets.

Une fille de vingt ans, qu'on ne ſoupçonnoit pas de groſſeſſe, accoucha d'un enfant mort ; on examina cet enfant, on l'ouvrit, ſa tête étoit tortue en différens ſens, elle s'élevoit en pointe, comme ſi on l'eut comprimée exprès avec les mains ; les tégumens du crâne étoient meurtris & gangréneux, l'abdomen en étoit de même, & d'une couleur noirâtre & gangréneuſe. Le cordon ombilical étoit à demi pourri & ne tenoit point à ſa place. On ne comprenoit pas quelle pouvoit être la cauſe de tous ces déſordres ; l'accouchée proteſtoit qu'elle n'y avoit pas donné occaſion. On fit cependant des recherches ſur ſon corps ; on trouva l'abdomen marqué de ſillons profonds, avec des ſignes ſenſibles de meurtriſſures. On ne douta point que ces marques n'euſſent été faites par la compreſſion des habits qu'on avoit trop ſerrés, pour dérober au public la connoiſſance de cette groſſeſſe. On a inféré une Obſervation à-peu-près ſemblable à la précé-

dente,

dente, dans les Journaux de Médecine de Berlin. Les femmes qui s'attachent à conſerver leur taille, en ſe ſervant de corps de baleine & de buſques pendant leur groſſeſſe, doivent s'attendre à de pareils accidens; j'en ai déjà parlé. On trouve des Obſervations ſur leurs funeſtes effets, dans les Ouvrages de Burnet, Rodrigues de Caſtro, Dolé, &c.

Tous les mouvemens violens du corps; les fortes extentions des bras en les élevant, les grandes courſes à pied, à cheval, dans des voitures cahotantes; les chûtes, les ſauts, l'élévation de fardeaux peſans, les toux violentes, les vomiſſemens, les éternûmens, les convulſions, cauſent auſſi des écoulemens, des expulſions, des avortemens, des couches prématurées, des fauſſes couches. Ces excès produiſent cet effet, en portant directement leur action ſur le fœtus; en le bleſſant, en détachant le placenta, ou en occaſionnant à la mere de vives ſurpriſes, des troubles exceſſifs, des craintes extrêmes, &c. Sennert, Ettmuller, Valentin, Fabricius, Bauhin, & un nombre d'autres Obſervateurs rapportent des exemples qui confirment la réalité de toutes ces cauſes d'avortement.

Le froid eſt très-propre à cauſer des avortemens; il fait ſur tout le corps, lorſqu'il eſt médiocre, l'effet d'une légere ligature; il le comprime plus fortement lorſqu'il eſt conſidérable; il criſpe les ſolides lorſqu'il eſt exceſſif, il condenſe les liquides, & quelque

fois il produit la gangrene. On lit dans les Mémoires des Curieux de la Nature, qu'une femme de trente ans, groſſe de ſept mois, s'étant trop expoſée au froid, accoucha dans l'inſtant; le froid ſaiſit l'enfant, & il fut bientôt mort. On ſe rappelle combien l'année 1717, la plus froide qu'on eut vu depuis près de deux ſiecles, en Allemagne, fut funeſtes aux femmes groſſes & à leurs enfans. Les froids de l'année 1712 furent moins violens que ceux de 1717; cependant comme ils étoient conſidérables en Allemagne, ils y cauſerent, ſur-tout dans le mois de Janvier, & dans celui de Fevrier, des avortemens ſi fréquens, qu'on les regardoit comme épydémiques.

Le propre des paſſions de l'ame, eſt d'affecter vivement le corps; lorſqu'elles ſont fortes, les organes délicats du fœtus ne les ſupportent point; leurs fonctions ſe ſupprimment, & ils périſſent par cette ſeule cauſe. Timæus, Valentin, Scholtius, Hildanus, Dolé, rapportent pluſieurs Obſervations ſur des avortemens cauſés par la terreur. Paullin dit qu'une femme groſſe, âgée de dix-huit ans, étant à table avec ſon mari, eut une ſi grande horreur de voir une araignée, qui étoit tombée dans ſon verre, qu'elle fut priſe dans l'inſtant de telles douleurs, qu'on craignit qu'elle n'accouchât. On la ſaigna, on lui donna d'autres ſecours; elle fit au terme ordinaire, une fille languiſſante, qui mourut le onzieme jour de ſa naiſſance. La mere de

Vander-Linden étant groſſe, dormoit à un Sermon de l'après-midi; elle fut éveillée par un grand bruit, qui l'épouvanta tellement, qu'elle en devint toute tremblante. Ses genoux fléchirent ſous le poids de ſon corps; la matrice ſe dilata; on la porta chez elle; à peine y étoit-elle arrivée, qu'elle avorta d'un fœtus de quatre mois. Cet accident fut ſuivi d'une grande hémorrhagie; la matrice en fut tellement relâchée, que cette Dame ne fut plus en état de faire des enfans. Une femme d'un bon tempérament, dit Segerus, qui avoit toujours des enfans robuſtes, avorta d'un fœtus de quatre mois, deux heures après avoir été priſe d'une vive colere. Une autre, ſelon Wepffer, ſe mit dans une ſi grande fureur de ce qu'un ivrogne lui avoit donné un coup de poing ſur la tête, qu'il lui ſurvint dans l'inſtant une hémorrhagie par l'utérus; elle avorta deux heures après, d'un fœtus de quatre mois.

Toutes les hémorrhagies ſont pernicieuſes aux femmes enceintes, principalement celles de la matrice qu'on doit conſidérer comme des pertes; elles ſont très-ſouvent des annonces certaines d'un accouchement prochain. Les pertes qui ne ſe préſentent que comme des ſuintemens, durent ſouvent pendant tout le tems de la groſſeſſe, & cauſent ordinairement des avortemens vers le ſixieme mois, ou des fauſſes couches le huitieme. J'ai vu cependant deux femmes qui ont eu de pareils ſuintemens pendant leurs groſſeſ-

ſes, & qui ont fait toutes deux leur premier enfant; celui de l'une mourut peu de tems après l'accouchement ; celui de l'autre eſt aujourd'hui dans ſa ſixieme année, il eſt d'un aſſez bon tempérament. Ces deux femmes ont été groſſes pluſieurs fois depuis leur couche, elles n'ont fait que des avortons. La groſſeſſe s'annonce à toutes les deux par des ſuintemens de ſang, & leur avortement eſt toujours précédé de pertes conſidérables: elles ont dans tous les tems des pertes blanches abondantes.

Les globules rouges de la maſſe du ſang, forment ſa conſiſtance ; c'eſt par leur denſité que ce liquide ſoutient la preſſion des ſolides. On ſait que le ſang n'eſt fluide, qu'autant qu'il eſt délayé par ſa ſéroſité ; il formeroit, ſans ce véhicule, une maſſe épaiſſe, & peu propre à ſe prêter aux loix de la circulation. Cette propriété du ſang s'affoiblit lorſqu'il manque d'une quantité proportionnée de globules rouges ; ſa force de réſiſtance fléchit & elle devient hors d'état d'entretenir avec les ſolides un concours réciproque. La roideur des ſolides indique la denſité des liquides, & celle-ci ſuppoſe l'autre. Il eſt également avoué que la foibleſſe ou la débilité des ſolides, leur délicateſſe même, indiquent le peu de denſité des liquides, ou leur foible conſiſtance. La tention, la roideur, ſont donc des marques de pléthore ſanguine & de la denſité des liquides : le relâchement & la débilité ſont donc des ſignes d'une tendan-

ce à la diſſolution des liquides, ou d'une pléthore humorale. Ces différens états des ſolides & des liquides ſont des progrès ſelon les cauſes qui les produiſent ou qui les ſoutiennent. Je l'ai obſervé ailleurs.

Les hémorrhagies en diminuant la partie rouge du ſang, ne peuvent qu'affoiblir & débiliter les ſolides; il n'eſt pas ſurprenant qu'elles cauſent de prompts avortemens, ſurtout lorſqu'elles ſont abondantes. L'avortement eſt produit alors par un prompt affaiſſement des vaiſſeaux de la matrice; lorſque les hémorrhagies ſont lentes, il dépend du relâchement qui s'eſt établi peu-à-peu, & qui a privé inſenſiblement les ſolides de ce viſcere d'un reſſort néceſſaire pour ſoutenir leur adhérence avec le placenta. D'ailleurs comme des liquides trop épais qui établiſſent l'état de pléthore, ne ſont point propres à la nutrition du fœtus, il n'eſt pas ſurprenant qu'ils cauſent des avortemens. Il en eſt de même des liquides qui tendent à la diſſolution, ils péchent par un état oppoſé; ils ne nourriſſent pas le fœtus & le font périr par la langueur. On doit tirer les mêmes conſéquences des effets des pertes blanches, lorſque par leur abondance, ou par leur durée, elles ont appauvri la maſſe du ſang, & affoibli le ſyſtême des ſolides.

Toutes les pertes en général, lorſqu'elles ſont trop abondantes, ou de trop de durée, rendent les femmes ſtériles, ou les mettent hors d'état de faire des couches heureuſes.

Les excès de tention, de roideur, ou de débilité des solides, causent ordinairement des irrégularités spasmodiques, très-propres à faire détacher le placenta de la matrice. C'est un effet du désordre de l'équilibre entre les liquides & les solides; quelle que soit la cause de ce désordre, il est toujours un principe d'irritation qui produit les mêmes effets.

Hildan a donné l'Observation suivante. Une femme enceinte avoit une perte de sang continuelle, sans que la cause en fut sensible; elle fut prise, à la fin du troisieme mois, de douleurs semblables à celles de l'accouchement; elle fit tout de suite un avorton, & rendit en même tems beaucoup de sang mêlé avec un fluide séreux. Une femme grosse, âgée d'environ trente ans, dit Harderus, fut prise d'une perte de sang; elle avoit déjà fait plusieurs enfans; elle avorta vers le milieu du cinquieme mois de sa grossesse. Schurigius rapporte une Observation sur une femme qui avoit fait trois avortons en différens tems; chacun de ces avortemens avoit été précédé d'une hémorrhagie de quinze jours.

Les différens cours de ventre sont des causes fréquentes d'avortemens; ils appauvrissent la masse des liquides, détruisent les digestions, & privent la mere & le fœtus, d'un suc nourricier nécessaire. Les cours de ventre chyleux, les aqueux causent l'avortement par l'épuisement; les glaireux & les dyssen-

teriques, l'occasionnent par l'épuisement, par l'irritation, & souvent par l'inflammation. Le tenesme le produit, tant par les efforts que fait la femme grosse pour rendre une glaire, une mucosité, que par l'irritation qui lui fait faire ces efforts pour évacuer, & qui forme en même tems & oppose des obstacles à l'évacuation.

Dans les avortemens qui proviennent de cours de ventre lyenteriques & séreux, les avortons sont maigres, exténués, & présentent des marques sensibles de la langueur qui les a fait périr. Dans les glaireux & les dyssenteriques, ils n'ont pas le tems de languir, ils sont expulsés par la violence. Muller rapporte à cette occasion l'Observation suivante. Une femme enceinte depuis trois mois, fut prise d'une violente dyssenterie, occasionnée par des fruits qui n'étoient point mûrs; il survint dans peu de jours une hémorrhagie de la matrice, qui fut suivie de l'expulsion d'un fœtus mort. Mauriceau a vu une femme avorter vers le milieu du troisieme mois d'un flux dyssenterique, d'un fœtus de six mois qui étoit en vie. Il y a apparence que la dyssenterie n'étoit point violente; si elle l'eût été, l'avortement n'auroit point été retardé pendant si long-tems; elle tenoit sans doute de la nature de la diarrhée.

Une femme, dit Suringer, grosse de quatre mois, fut prise d'un tenesme considérable, elle en souffroit beaucoup; il lui en

ſurvint des douleurs ſemblables à celles de l'accouchement ; elle expulſa un corps mollaſſe de la groſſeur du poing ; c'étoit un fœtus d'environ quatre mois, enfermé dans ſes membranes : le placenta qui y étoit adherent étoit couvert d'un ſang grumelé. Une femme groſſe de cinq mois, qui avoit déjà eu deux enfans, avorta le ſeptieme jour d'un teneſme, avec les plus cruelles douleurs. Il y a apparence que cet avortement étoit l'effet de l'inflammation du canal inteſtinal. Cette Obſervation eſt rapportée par Schurigius, d'après les Mémoires des Curieux de la Nature.

La conſtipation eſt une des principales cauſes de l'avortement ; les excrémens retenus dans les gros inteſtins, s'y durciſſent & s'y collent pour ainſi dire ; les matieres retenues dilatent les boyaux & les obſtruent. La matrice eſt irritée par une telle compreſſion ; le fœtus en ſouffre, il s'agite dans ſes membranes, les racines du placenta s'ébranlent, & les efforts que fait la mere pour ſe procurer des évacuations, le détachent & accélerent l'avortement. Une femme groſſe, dit Schurigius, avoit négligé une conſtipation pendant ſept jours ; il lui en ſurvint une fievre continue, avec de grandes douleurs dans le bas-ventre, dans les reins & les lombes ; elle évacua conſidérablement par le moyen d'un ſuppoſitoire, elle fit le lendemain une couche prématurée d'un enfant de ſept mois qui ne vécut que quelques heures. On voit dans le même Auteur, qu'une fem-

me groſſe de trois mois, étant conſtipée depuis ſix jours, avorta en faiſant des efforts dans ſa garde-robe, d'un fœtus de la groſſeur d'une feve dont les parties étoient conformées.

La conſtipation des femmes groſſes produit ſouvent des ſuppreſſions d'urine; la matrice étant alors comprimée & irritée par l'engorgement du rectum, par la tenſion de la veſſie, & par ſa phlogoſe, eſt agitée par des mouvemens ſpaſtiques douloureux. Le fœtus ne peut que ſouffrir de tous ces accidens, d'autant mieux que dans ces circonſtances il s'établit une pléthore particuliere dans les viſceres du bas-ventre qui accélere l'avortement. Une femme d'Ingloſtat, ſelon Schenfelder, eut une ſuppreſſion d'urine, occaſionnée par une conſtipation conſidérable; elle prit un lavement & avorta dans le moment. Sans doute que cette femme étoit déjà bleſſée; c'étoient les matieres qui obſtruoient les boyaux qui retenoient le fœtus dont elle avorta dès qu'il trouva moins d'obſtacles à ſon paſſage.

On a reconnu, dans tous les âges de la Médecine, que les odeurs ſont très-propres à cauſer l'avortement. Ariſtote & Pline, en faiſant réflexion ſur la nature du fœtus, ont obſervé qu'il devoit être bien fragile, & que ſa vie devoit tenir à bien peu de choſe, puiſqu'une ſimple odeur étoit en état de le faire périr. Je crois cependant devoir faire obſerver que les odeurs ne produiſent pas

toujours de tels effets par elles-mêmes; elles ne le produiſent qu'à l'occaſion de la ſenſibilité & de l'irritabilité exceſſives de la mere & du fœtus. Il eſt des femmes enceintes qui ſupportent des odeurs ſuaves, & qui n'en ſupportent pas de fétides; d'autres ſouffrent celles-ci, quelquefois elles flattent leurs ſens, & elles abhorrent les premieres. Bien plus, certaines femmes groſſes ſont paſſionnées pour une eſpece d'odeur douce, ou pour une fétide, & elles ont un ſentiment antipathique pour toutes les autres de la claſſe de celles dont elles s'accommodent. C'eſt un caprice étranger à la nature, & totalement éloigné de ſon ordre, dont on ne conçoit point la cauſe.

On doit diſtinguer les odeurs en général, en douces ou agréables, en fétides ou puantes, & en méphytiques. Les deux premieres eſpeces ont différens degrés de douceur ou de fétidité; elles agiſſent principalement ſur les nerfs d'où dépend l'odorat; c'eſt ſelon qu'ils en ſont frappés ou affectés, qu'ils communiquent au reſte du ſyſtême des nerfs, des ſenſations agréables ou inſupportables. Les premieres délectent les femmes groſſes qui y ſont expoſées; les autres leur donnent des inquiétudes, des angoiſſes, & leur cauſent des ſyncopes ſelon l'averſion qu'elles ont pour elles. Cette irrégularité, ou cette ſurpriſe du genre nerveux de la mere ſe communique au fœtus; lorſqu'elle tombe en foibleſſe, en lypothimie, en ſyncope, le fœtus

y tombe auſſi ; ſes organes ſont trop tendres pour réſiſter à ces épreuves, ſes fonctions ſe ſuſpendent, s'arrêtent, ſe ſupprimment, & il meurt.

Les odeurs méphytiques, telles que celles du charbon, des marais, des cloaques, des grottes, d'un air chargé d'exhalaiſons corrompues, &c. s'inſinuent dans les pores, & pénetrent dans les viſceres. C'eſt d'abord ſur l'air intérieur qu'elles agiſſent, en affoibliſſant ſon élaſticité ; elles portent enſuite leur action ſur les liquides & ſur les ſolides, en y faiſant des impreſſions meurtrieres, en y cauſant des inflammations & des gangrenes que, faute d'en connoître la cauſe, on regarde ſouvent comme ſpontanées. J'en ai vu de ſemblables à des hommes faits qui habitoient dans des lieux marécageux, & dans une athmoſphere chargée de vapeurs fuligineuſes. Quels effets ne doivent pas produire de telles vapeurs, ſur des fœtus d'une delicateſſe qui fait qu'ils ſont affectés de l'irrégularité d'une athmoſphere naturelle ? combien n'en périt-il pas à l'occaſion des promptes variations de l'air & des changemens ſubits de ſon reſſort ?

L'avortement dépend très-ſouvent de vices particuliers à la matrice ; ces cauſes les plus ordinaires ſont un deſſéchement, une humidité exceſſifs, des inflammations, des ſquirrhes, des ulceres, des gangrenes, des moles, des pierres, des vents, des ſpaſmes, &c. J'ai déjà obſervé que la trop grande hu-

midité de la matrice, & son opposé, la trop grande roideur de ses fibres, sont des causes fréquentes d'avortement. Hippocrate nous prévient dans un de ses Aphorismes, que les inflammations de ce viscere sont dangereuses aux femmes enceintes. L'inflammation de la matrice gêne & rend difficile la communication de ses vaisseaux avec le placenta, & celui-ci participe souvent à l'inflammation de ce viscere; ce sont autant de causes prochaines d'avortement.

Si la matrice est squirrheuse le placenta ne peut pas établir avec elle des communications solides, il ne sauroit y former que des adhérences irrégulieres, & très-propres à être détruites par le moindre accident. S'il y a des tumeurs ou des moles dans une matrice qui contient un fœtus, elles font aussi des obstacles à l'adhérence du placenta: si elle s'y forme, elle est peu solide, le moindre accident est en état de le séparer. D'ailleurs, tous ces accidens sont propres à ôter au fœtus la facilité de recevoir de sa mere un suc nourricier nécessaire; comment pourroit-il ne pas périr faute de ce secours?

Avicenne a remarqué que les vents occasionnent souvent des avortemens; ce sentiment a été confirmé depuis cet Auteur, par un nombre d'Observations. Il n'est pas aisé de comprendre combien & en quelle quantité il se ramasse des vents dans la matrice, sur-tout lorsque ses membranes intérieures sont relâchées, ou lorsqu'il y a dans sa cavité

quelque tumeur ou quelque ulcere qui y forment des irrégularités, ou qui en dérangent les fonctions. On entend ces vents sortir par le vagin avec un bruit considérable, & souvent avec impétuosité. Lorsqu'ils sont retenus dans la matrice pendant la grossesse, ils y occasionnent une espece de timpanite; l'air qui la forme ne peut que comprimer extraordinairement le fœtus, tant par le volume qu'il acquiert par sa dilatation, que par la force extraordinaire de son ressort: cette double cause est plus que suffisante pour le faire périr. J'ai parlé ailleurs des spasmes de la matrice & des mouvemens convulsifs du fœtus, & j'ai observé combien ces accidens sont propres à causer des avortemens.

La plupart des avortemens qui proviennent des vices de l'air, & des variations de son ressort, doivent être attribués au fœtus, plutôt qu'à sa mere, parce qu'il en est le plus susceptible par rapport à sa délicatesse. On doit également lui attribuer la cause des avortemens qui ont lieu à l'occasion de ses propres maladies. On a vu, dans la Section précédente, que souvent le fœtus est malade sans que sa mere le soit, & qu'elle se porte bien pendant que l'autre dépérit. L'excoriation, par exemple, la fievre, les convulsions, les différentes hydropisies, & d'autres maladies aigues & chroniques le font périr seul, sans que sa mere y participe: j'ai rapporté des Observations qui le confirment.

On a vu périr le fœtus pour avoir le

cordon ombilical trop long, ou trop court ; on a obſervé que dans le premier cas des enfans ſe ſont étranglés eux-mêmes, pour avoir, par leurs mouvemens, trop tiraillé le cordon qui entouroit leur col.

Hildan rapporte ſur le ſecond cas les Obſervations ſuivantes. Une femme, dès le commencement du cinquieme mois de ſa groſſeſſe, diſtinguoit les mouvemens du fœtus; ils diminuerent vers la fin de ce même mois; ils devinrent languiſſans, imperceptibles, & ils ceſſerent totalement. Alors les mammelles ſe flétrirent, & on reconnut par tous les ſignes ordinaires, que le fœtus ne vivoit plus. Il ſurvint vers la fin du huitieme mois, des douleurs ſemblables à celles de l'accouchement, il s'enſuivit une fauſſe couche. On fit des recherches exactes ſur la cauſe de la mort du fœtus, on n'en trouva que dans le cordon ombilical qui n'avoit que douze pouces de long, au lieu de quelques aunes qui doivent faire ſa longueur naturelle. Hildan penſe que le cordon ombilical étant ſi court, le fœtus en croiſſant ſépara par ſon agitation & par ſes mouvemens le placenta de la matrice, ce qui occaſionna ſa mort. Le même Auteur, ſelon Schurigius, a vu un autre avortement, à la fin du cinquieme mois de la groſſeſſe, qui provenoit de la même cauſe; le cordon ombilical n'avoit, en celui-ci, que ſix pouces; cette femme avoit déjà avorté deux fois.

Le fœtus peut auſſi ſéparer le placenta de

ſa matrice, lorſqu'il s'agite trop; ſi dans ſes mouvemens extraordinaires il appuie trop fortement la tête, l'un des pieds, ou quelqu'autre partie ſur le cordon ombilical, qui eſt ordinairement dans une eſpece de tenſion, il lui fait faire des efforts ſur le placenta, qui étant tiraillé avec force, ſuit le mouvement qui l'entraîne & ſes racines ſe détachent. Le fœtus peut nouer ſon cordon en ſe remuant, j'en ai donné des exemples; on ne peut attribuer qu'à lui-même ces cauſes d'avortement.

On ne ſauroit rapporter, ſans devenir prolixe, toutes les cauſes d'avortement qui ſont propres au fœtus; d'ailleurs il eſt de ces cauſes qu'il ne ſeroit pas poſſible de prévoir, la ſuivante eſt de ce nombre. Une femme qui ſe portoit très-bien avorta dans le cinquieme mois de ſa groſſeſſe; on ne comprenoit point ce qui pouvoit avoir cauſé la mort de ce fœtus, d'autant mieux qu'il paroiſſoit très-bien conſtitué. Panarole, qui a donné cette obſervation, le diſſéqua; il trouva dans la cavité du thorax une véſicule pleine d'eau, adhérente à la trachée artere. Cette véſicule gênoit ſans doute, & intercepta enſuite les mouvemens du cœur & la circulation du ſang, par la compreſſion qu'elle faiſoit ſur les vaiſſeaux; c'étoit une marque bien ſenſible de cet avortement, & totalement propre au fœtus.

CHAPITRE II.

Moyens de prévenir l'avortement.

LES maladies de la groſſeſſe & celles du fœtus, ſont ordinairement les avant-coureurs des écoulemens, des expulſions & des avortemens. La cure méthodique de ces maladies doit comprendre tous les moyens de prévenir les accidens qu'elles peuvent produire. L'uſage des ſix choſes non naturelles que j'ai indiqué pour en préſerver, doit être également employé dans la méthode préſervative des avortemens; puiſqu'ils ſont une ſuite de ces maladies, les ſecours qui peuvent prévenir les unes, peuvent auſſi prévenir les autres. On doit penſer également des ſecours de l'art que j'ai indiqués, pour remplir les mêmes vues curatives; je me bornerai, dans ce Chapitre, à faire connoître les ſecours les plus eſſentiels dans des cas preſſans, lorſqu'il ſe préſente des ſignes qui font craindre l'avortement. Ce ſont les dernieres reſſources que l'on peut tenter pour conſerver le fœtus; elles ſont ſouvent inutiles, lorſqu'on y a recours trop tard, & l'on doit regarder la plupart du tems comme funeſtes, celles qu'on emploie d'après le préjugé du public.

Les ſignes des avortemens prochains, ſont différens ſelon la différence des cauſes qui les

les produiſent, & ſelon la violence des ſymptomes. Lorſque ce ſont des maladies chroniques qui les occaſionnent ; ils ſe développent de loin en loin, & ſe multiplient ſucceſſivement. Ceux que produiſent les maladies aigues, ſont plus violens & plus rapprochés les uns des autres : s'ils proviennent de quelqu'accident, ils ſont plus ou moins preſſans, ils ſe déclarent plutôt ou plus tard, ſelon ſa nature.

Les ſignes ou les ſymptomes de l'avortement varient dans ces différens cas, ſelon les circonſtances, ſelon les tempéramens, ſelon la force ou la foibleſſe des malades ; ſelon l'âge du fœtus, & ſelon ſes reſſources. On doit donc conſidérer ces ſignes dans un point de vue général, & les particulariſer par leur caractere & par la nature des cauſes dont ils dépendent.

Les ſignes de l'avortement, dans les maladies chroniques, ſont, en général des horreurs dans tout le corps, & principalement aux lombes, & des friſſons irréguliers ſuivis de quelque chaleur. Ces ſignes ſont ordinairement accompagnés de nauſées, d'inappétences, d'altération, de douleurs aux lombes, de laſſitudes, de défaillances, de palpitations de cœur, d'un affoibliſſement de l'abdomen, d'un haleine puante, de triſteſſe, de douleurs gravatives vers le pubis, de froid dans les parties de la génération. Les mamelles ſe flétriſſent alors, il n'en ſort qu'un fluide aqueux, il coulé par le vagin une eau ſanieuſe

qui devient enſuite ſanguinolente : les mouvemens du fœtus diminuent peu à peu, & ils ceſſent entiérement ; s'il coule des caillots de ſang avec les eaux ſanguinolentes, l'avortement eſt décidé.

Les ſignes de l'avortement, dans les maladies aiguës, ſont ſur-tout lorſqu'elles ont un caractere épidémique ou contagieux, des fievres continues ou intermittentes, des douleurs dans tout le corps, principalement aux lombes & à la tête ; des peſanteurs aux yeux, un météoriſme de l'abdomen, un écoulement de ſang pur ou aqueux, & dans les épydémies de couleur de cornaline ; des douleurs convulſives de l'utérus, des hémorrhagies conſidérables, avec des caillots de ſang, lorſque le tems de l'avortement approche.

Les avortemens qui ſont occaſionnés par des accidens, tels que des chûtes, des coups, de grandes ſurpriſes ; par la ſtrangurie, la néphrétique, les ſpaſmes douloureux, & les paſſions de l'ame, la terreur, par exemple, la colere, les vives ſurpriſes, ſont précédés par des douleurs aux reins, par des peſanteurs aux lombes & aux cuiſſes, par des ſenſations dans la région hypogaſtrique, d'une peſanteur extraordinaire qui porte ſur la vulve & qui ſemble la comprimer. Ces accidens ſont annoncés ordinairement par l'écoulement d'un peu de ſang vermeil ; il eſt ſuivi quelquefois d'un ſuintement ſanguinolent qui dégénere en une perte conſidérable, quelques momens avant l'avortement. Si dans ces cas

différens il en eſt quelqu'un où les malades ſouffrent dans l'abdomen, vers l'ombilic, de douleurs fréquentes & lancinantes, & qu'elles s'étendent vers le vagin ; le cas eſt des plus graves, ſur-tout ſi les malades reſſentent de tems en tems, dans la matrice, des diſpoſitions, ou des eſpeces d'efforts pour expulſer quelque choſe d'étranger.

Comme la nature a des reſſources qu'elle porte ſouvent au delà de nos vues & de nos eſpérances ; on doit toujours tenter de la ſeconder, lors même qu'il y a des ſignes d'un avortement décidé. Sans perdre de vue les indications générales que donne la maladie, on doit alors en prendre de particulieres de l'état de la malade & de celui du fœtus, & principalement des forces ou de la débilité de l'un & de l'autre.

Lorſque, dans les maladies chroniques, les ſymptomes précurſeurs de lavortement ſont accompagnés de ſignes qui marquent le relâchement des ſolides, & une foible conſiſtance des liquides, on doit tout tenter pour rappeller les fibres des ſolides vers leur ton naturel, ſans les irriter, & les y ſoutenir ſans leur faire violence. Comme dans cet état, les organes des digeſtions ne font leurs fonctions que très-imparfaitement, on les ſoulage en donnant des alimens aiſés à digérer, & de ceux ſur-tout qui ſont à demi-digérés par la nature ou par les reſſources de l'Art ; on doit choiſir ces alimens dans les claſſes de ceux qui ſont le moins propres à ſe corrompre.

Les liquides animaux tendent aiſément à la corruption, ils deviennent bientôt analogues à ceux des malades; il eſt de la prudence d'en uſer avec précaution. On a recours en même tems à de légers toniques qui ne ſoient pas trop échauffans, parce qu'en ſoutenant le ton des fibres organiques ils favoriſent leurs fonctions & ils ſecondent la nature, du moins pendant quelques momens.

J'ai vu quelquefois dans de telles circonſtances, que la nature a employé ſes reſſources à propos, qu'elle s'eſt ſoutenue, que les forces du fœtus ſe ſont rétablies & que les ſignes de l'avortement ſe ſont diſſipés, & qu'il n'a point eu lieu.

On doit choiſir les alimens, autant qu'il eſt poſſible, parmi les légumes & parmi les farineux; on en fait des crêmes, on les mêle avec des bouillons; on les fait plus ou moins nourriſſans, ſelon que la malade peut les ſoutenir. On fait les bouillons avec du bœuf, du mouton, de la vieille volaille; on y ajoute des carrotes, des poireaux, de la racine de ſcorſonaire, du céleri, de la laitue, & d'autres plantes ſemblables. On y fait infuſer un peu de canelle, & on les paſſe par un filtre couvert d'une couche de cerfeuil. On fait prendre des œufs frais, ou on en délaie le jaune dans l'eau ou dans le bouillon, & on y ajoute, ſelon les circonſtances, quelque aromatique ſimple en petite quantité. On ſe ſert à propos de la gelée de corne de cerf, ſur-tout dans les pertes & dans

les différens cours de ventre. On ne doit point craindre, dans ces circonstances, l'usage des légers toniques, au contraire, ils remédient au relâchement qui soutient toutes ces maladies & les augmente. Le diascordium, ou la vieille thériaque, donnés aux heures du sommeil, font de très-bons effets dans les grandes évacuations, sur-tout lorsqu'il y a des insomnies & des symptomes d'irritation. On emploie utilement des infusions de petite sauge, de cassis, de germendrée, & de légeres décoctions de quinquina, de racines, de petite valériane, de gentiane, &c. Si ces secours employés à propos ne remédient pas au relâchement des fibres, & ne rapprochent pas les fonctions de l'ordre de la nature, on peut avoir recours à de légers astringens, sur-tout lorsqu'il y a des évacuations extraordinaires.

Comme les symptomes qui précedent l'avortement, tiennent toujours en quelque chose aux affections nerveuses, sur-tout dans le relâchement des solides, on se sert à propos de la liqueur minérale anodine d'Hoffmman; on lui donne pour véhicule les eaux distillées de cérises noires, de noix, de menthe, de fleurs d'orange, ou d'autres, selon les indications qui se présentent. Il est dangereux de faire prendre des liqueurs spiritueuses dans les accidens nerveux qui sont des avant-coureurs des avortemens. Ils relevent d'abord le ton des fibres, mais ce n'est qu'en forçant leur foible ressort, elles tombent en-

ſuite dans des relâchemens plus conſidérables, & quelquefois dans l'atonie. Le ſeul vinaigre préſenté au nez avec un linge, ſuffit dans les défaillances & dans les lypothimies ; on peut ſans danger donner quelque cuillerée de vin d'Eſpagne, ou d'une potion cordiale, compoſée & ménagée, ſelon l'état de la malade, ſelon les ſymptomes de la maladie, & ſelon la nature des ſignes de l'avortement.

Les avortemens, dans les maladies aiguës, proviennent de cauſes violentes ; les ſolides ſont tendus & irrités ; les liquides ſont d'abord denſes, coenneux, ou dans quelqu'autre déſordre de cette nature. Les oſcillations des fibres ſe font irréguliérement ; la circulation des liquides eſt gênée, embarraſſée, & ne ſe fait point dans l'égalité, dans l'uniformité qu'exige l'ordre de la nature. Toutes les puiſſances du corps ſont dans l'inquiétude & dans l'agitation ; tout eſt phlogoſe dans ces maladies, tout avoiſine l'inflammation. Lorſque les liquides & les ſolides ont demeuré quelque tems expoſés à ce déſordre, les uns ſe diviſent, les autres s'affoibliſſent ; les premiers tendent à la diſſolution, & les autres à l'atonie ; ils avancent inſenſiblement vers la gangrene, & vers une entiere extinction.

Les ſignes de l'avortement ſont différens dans ces états oppoſés des liquides & des ſolides ; c'eſt de leur différence qu'il convient de prendre des indications préſervatives pour

le prévenir à propos. Dans le commencement des maladies aiguës, l'irrégularité tient de la force, de la crispation, de la roideur ; elle devient ensuite l'effet de la foiblesse & de la débilité. C'est principalement dans les commencemens de ces maladies & dans leur état, que la pléthore sanguine est pernicieuse au fœtus ; elle seule peut le faire périr. Les saignées sont alors d'un secours essentiel & nécessaire, tant pour le préserver des accidens dont il est menacé, que pour remédier à la maladie ; les délayans, les humectans, les calmans, sont propres pour l'effet de la saignée, & pour remplir les autres indications : ce sont les secours les plus convenables que l'on puisse donner à la mere & au fœtus. Dès que l'on s'apperçoit de quelque signe ou de quelque symptome de relâchement des solides, & de dissolution des liquides, il faut faire les plus grands efforts pour en prévenir le progrès. On doit redoubler ces attentions sur ces indications, dans les épydémies & dans les constitutions humides de l'athmosphere, dont les effets quelque violens qu'ils soient d'abord, tendent toujours à relâcher les solides, à les faire tomber dans l'affaissement, & à corrompre la masse des liquides. Les signes de l'avortement sont, dans ce dernier, approchans de la nature de ceux qu'on remarque dans les maladies chroniques, à la différence près, qu'ils sont plus graves & qu'ils exigent des secours plus pressans.

Les avortemens qui ont lieu à l'occasion d'accidens extérieurs, ou des passions de l'ame, sont toujours occasionnés par des commotions violentes qui portent sur le fœtus & sur le placenta, avec assez de force pour détruire les fonctions de l'un, & pour faire séparer l'autre de la matrice. La strangurie, la néphrétique, les pierres dans les reins, font sur le fœtus, par la durée de la douleur, ce que les autres font par la violence & par la surprise. L'effet des uns & des autres de ces accidens, est de contracter & de roidir les fibres nerveuses, au point de causer dans les vaisseaux des resserremens, des étranglemens en état de mettre le désordre dans la circulation des liquides, de la rendre irréguliere, de la suspendre, & de l'arrêter dans les viscères du bas-ventre, principalement dans la matrice, & dans le système peu développé des vaisseaux du fœtus.

Dès qu'on s'apperçoit de signes d'avortement, après quelqu'un de ces accidens, on doit avoir recours à la saignée pour faciliter la circulation des liquides; on la réitere selon les indications que l'on prend de l'état de la mere & de celui du fœtus, & on en seconde l'effet par d'autres secours indiqués.

Lorsque l'on a lieu de craindre que les mouvemens violens du fœtus ne détachent le placenta, on les modere par le repos de la mere, en lui procurant du sommeil, & par le moyen des anti-spasmodiques. On prévient par le secours des lavemens, des

humectans, des bains domestiques, & par un usage intérieur de décoctions émollientes, les avortemens que l'on a lieu de craindre d'une sécheresse, & d'une trop grande roideur des fibres de la matrice.

La matrice devient ordinairement trop humide à la suite de ses dérangemens ; ce peut être une nouvelle cause d'avortement ; on y remédie par le moyen des remedes discussifs, & des toniques, tels que la rhubarbe, le quinquina, les fleurs de romarin, de lavande, la sauge, la fumetere, la germendrée, la petite centaurée, la melisse, l'origan, la marjolaine, l'auronne, &c. Les bains astringens sont d'un puissant secours dans tous les cas où la matrice peche par le relâchement, & le fœtus par la foiblesse.

Il est d'un usage général, dans les villes principales de l'Europe, que les femmes grosses se fassent saigner à quatre mois & demi, à sept, & dans le neuvieme mois. Les femmes des campagnes qui sont livrées à l'exercice & au travail, ne se font point saigner pendant leur grossesse ; cependant elles jouissent, dans le général, d'une santé parfaite, & font des enfans robustes. Les femmes des villes, au contraire, sont valétudinaires pendant tout le tems de leur grossesse ; elles sont sujettes à des avortemens fréquens, & font des enfans foibles & délicats. Le préjugé sur la nécessité de se faire saigner, à des tems marqués de la grossesse, donne lieu à des abus préjudiciables & quelquefois dangereux,

J'ai vu des femmes grosses qui ne permettoient pas qu'on les saignât, dans des cas nécessaires, parce qu'elles étoient au commencement de leur grossesse, & qu'elles n'étoient pas parvenues au tems marqué par le préjugé ; des avortemens dans le troisieme mois ont souvent été le fruit de leur obstination.

Les saignées de précaution sont nuisibles dans tous les tems de la grossesse, lorsqu'elles ne sont point indiquées par la pléthore sanguine. Lorsque celle-ci est établie, dans quelque tems que ce soit de la grossesse, si l'on n'évacue pas par la saignée la quantité excédente du sang, l'avortement est inévitable : ces effets du préjugé occasionnent d'ailleurs d'autres accidens pleins de danger pour la mere & pour le fœtus.

On doit donc saigner dans tous les tems de la grossesse, lorsque la saignée est indiquée, & l'on ne doit jamais saigner lorsqu'elle ne l'est point. Il est rare qu'elle soit indiquée chez les femmes d'un tempérament pituiteux, celles dont les regles sont naturellement peu abondantes, & décolorées, celles qui sont bouffies & sujettes à des évacuations abondantes ; chez celles qui digerent mal, ou qui font des digestions laborieuses ; chez les délicates, enfin, les cacochimes, &c. Ces incommodités des femmes grosses dépendent d'un sang lâche, & des solides relâchés ; le sang, dans cet état des liquides & des solides, n'est jamais en une quantité

excédente ; au contraire, la plupart du tems il n'eſt pas aſſez abondant, on ne tauroit que nuire en l'évacuant par la ſaignée.

Le cas eſt différent dans la plénitude, ou la pléthore ſanguine ; la ſaignée alors eſt néceſſaire pour prévenir des phlogoſes, des inflammations, des douleurs d'entrailles, des coliques, des hémorrhagies, des diſſenteries, des fievres, & par conſéquent des avortemens inévitables, ſi l'on ne les prévient pas par ce ſecours.

Il y a des femmes, dit Zacutus-Luſitanus, qui ſont ſi ſanguines, que ſi on ne les ſaigne pas de tems en tems pendant leur groſſeſſe, on les expoſe à avorter. Doit-on ſuivre alors les regles ſuggérées par le préjugé ? Lorſque la pléthore eſt établie, depuis les premiers jours de la groſſeſſe, juſqu'à l'inſtant de l'accouchement, la ſaignée eſt toujours indiſpenſable. Les mêmes indications qui exigent ce ſecours, doivent ſervir de regle pour la quantité du ſang que l'on doit évacuer. Wanderviel a obſervé qu'une femme, dans une ſeule groſſeſſe, fut ſaignée quarante-neuf fois. Il falloit que le danger fût bien preſſant & bien grave pour qu'on fût obligé de faire un ſi grand nombre de ſaignées dans une groſſeſſe. Cette Obſervation ne doit point ſervir de regle ni de modele dans la pratique de la Médecine ; elle peut être regardée comme un cas unique ; il ſeroit bien extraordinaire d'en voir un ſemblable. Un Médecin doit être circonſpect lorſ-

qu'il fait saigner une femme grosse ; il ne peut ôter que la quantité excédente du sang ; s'il en diminuoit la quantité nécessaire, ce seroit toujours au préjudice de la mere & du fœtus.

La saignée est ordinairement nécessaire aux femmes grosses, lorsque dans les tems qui répondent à ceux où elles avoient leurs regles, il leur survient les mêmes symptomes, avant-coureurs de cette évacuation périodique, qu'elles avoient alors. Riviere dit à cette occasion, qu'une femme de Montpellier qui avoit déjà avorté deux fois, étant grosse de deux mois, pour la troisieme fois, ressentit des douleurs vers l'ombilic, qui la menacoient d'un troisieme avortement ; on la saigna, les douleurs cesserent & ses craintes se dissiperent. Ces mêmes symptomes se renouvelloient tous les mois, on la resaignoit toujours sur ces indications, & elle accoucha heureusement d'un enfant très-sain.

CHAPITRE III.

Les causes des couches laborieuses proviennent tantôt de la mere, tantôt du fœtus.

LA trop grande jeunesse d'une femme, une délicatesse excessive & un âge trop avancé, rendent les couches laborieuses & quel-

quefois impoſſibles. Ce ne ſont pas les ſeuls obſtacles qui s'oppoſent à la propagation de l'eſpece humaine ; il en eſt un nombre d'autres qui font tomber, malgré toute attente, les eſpérances des familles ſur leur poſtérité. Une femme délicate qui devient mere trop jeune, emploie, pour nourrir le fruit de ſes entrailles, les principales reſſources d'une nourriture qui lui ſeroit néceſſaire à elle-même. Cette privation débilite ſes forces ; elles deviennent inſuffiſantes pour perfectionner le fœtus, & pour reſiſter ſans accident aux travaux de ſes couches, qui ne peuvent être que laborieuſes & pleines de danger.

Si quelquefois la nature a des caprices, & ſi malgré la diſpoſition de ſes loix générales, elle tolere la conception dans des femmes d'un âge avancé ; elle ne peut favoriſer qu'avec lenteur ou qu'en s'épuiſant, la nutrition d'un fœtus, formé pour ainſi dire par le hazard. La mere devenue enceinte, dans un tems où elle ne devoit point l'eſpérer, peut être comparée à un arbre dont la ſéve eſt flétrie, & dont le fruit ne peut être qu'imparfait. Quelquefois cependant les enfans conçus ainſi, contre toute attente, acquierent aſſez d'accroiſſement pour qu'on puiſſe eſpérer de les voir naître ; c'eſt alors qu'ils rencontrent de nouveaux obſtacles, & qu'ils ſont expoſés à des dangers qui ſouvent les font périr. Les routes qu'ils doivent ſe frayer pour voir le jour, étoient déjà flétries avant leur conception ; & elles manquent, au mo-

ment de l'accouchement, de ſucs en état de faciliter une dilatation ſuffiſante pour favoriſer leur ſortie. Les forces d'une matrice ſurannée ſont trop débiles pour vaincre des obſtacles puiſſans, qui s'oppoſent à ſes foibles efforts ; le fœtus eſt déjà déplacé, il ne reçoit plus de ſubſtance qui le ſoutienne ; la nature fait de nouveaux efforts pour le mettre en liberté, quelquefois elle y réuſſit, mais ſouvent elle ſuccombe, l'enfant périt en naiſſant, & ſouvent avant que de naître.

La foibleſſe des femmes qui, pendant leur groſſeſſe, ont été affligées des maladies aiguës, ou d'incommodités chroniques, ne peut que les expoſer à des couches laborieuſes, faute de reſſources pour en faire d'heureuſes ſelon leurs deſirs. Tantôt on voit la matrice ſe rompre dans les couches laborieuſes, & les rendre impoſſibles ; ce ſont d'autres fois des ſquirrhes, des imperforations, des abcès, des ulceres, des membranes trop denſes, trop de graiſſe, une pléthore conſidérable, des os trop ſerrés, qui empêchent la matrice de ſe dilater, & qui s'oppoſent au paſſage de l'enfant : les couches avec ces accidens, ne peuvent être que laborieuſes, difficiles, & quelquefois impraticables.

Il n'eſt point rare que des convulſions générales dans tout le corps, & de particulieres à la matrice, s'oppoſent à la naiſſance du fœtus. Ce viſcere quelquefois eſt ſi ſenſible & ſi irritable, que les douleurs, au lieu de favoriſer la dilatation de ſon orifice, comme

elles le font ordinairement, le tiennent dans une contraction ſpaſmodique, qui s'oppoſe à l'accouchement, & le rend difficile ou malheureux. Cela arrive principalement, lorſque les membranes de la matrice ou de ſon col, ſouffrent de douleurs qui proviennent de toute autre cauſe que de celles qui produiſent les douleurs inſéparables du travail de l'accouchement. Comme le col de la matrice doit ſe dilater extrêmement dans le tems de l'accouchement, la liqueur de l'amnios lui devient néceſſaire pour favoriſer ſa dilatation, en l'humectant par ſon écoulement; ſi cet écoulement ne ſe fait pas dans un tems convenable, s'il a lieu trop tôt, s'il ne ſe fait que trop tard, ou s'il ne ſe fait point, ce ſont autant de cauſes de couches laborieuſes.

Le fœtus rend les accouchemens laborieux, lorſqu'il a la tête ou les épaules trop groſſes, lorſqu'il eſt monſtrueux, hydrocephale, atteint d'une aſcite, ou d'une hydropiſie générale. Le paſſage alors ne peut pas ſe dilater aſſez pour le recevoir & pour faciliter ſa naiſſance; il eſt rare qu'il naiſſe ſans le ſecours de l'art, même dans le cas où il ſeroit d'ailleurs bien conſtitué.

Les enfans, dans l'accouchement naturel, doivent ſe préſenter par la tête ou par les pieds; Hippocrate, Galien, Pline, regardoient l'accouchement par les pieds comme étant contre nature. Les Médecins du quatorzieme ſiecle ne penſoient pas de même; ils l'approuvoient au contraire. Les Accou-

cheurs du ſiecle précédent, & ceux de celui où nous vivons, le regardent comme moins douloureux, plus aiſé, plus prompt & plus ſûr que celui qui ſe fait par la tête.

Lorſque, dans l'accouchement, l'enfant ſe préſente irrégulierement & contre l'ordre adopté par la nature; par le dos, par exemple, par le ventre, par l'un des côtés, par les feſſes, par les genoux, il ne peut être que difficile & laborieux. Il en eſt de même, lorſque la tête ne répond pas à la direction du vagin; lorſque la face eſt tournée vers le pubis; lorſque la tête ſe préſente en même tems qu'une ou les deux mains; lorſqu'il ne paroît qu'un pied, ou lorſque l'on voit en même tems un pied & un genou; lorſqu'il vient par les coudes, par les épaules, &c. Si deux gemeaux font la culbute à la fois, il eſt impoſſible qu'elle ſoit réguliere, l'un des deux doit être mal placé; celui qui répond au paſſage fait toujours obſtacle à l'autre. Quelquefois le placenta précede l'enfant, il obſtrue l'orifice de la matrice, & l'accouchement ne ſauroit ſe faire ſans le ſecours de l'Art. Il arrive auſſi que les eaux de l'enfant ne s'évacuent pas, parce que les membranes n'ont pas pu ſe rompre par rapport à leur denſité; elles ſortent avec le fœtus & les eaux; j'ai vu deux accouchemens de cette eſpece; ils avoient été très-laborieux; l'un des enfans étoit mort, l'autre vécut; je le vis quelques années après, il étoit aſſez robuſte. Mauriceau a vu accoucher d'en-

d'enfans morts, pour n'avoir pas eu la précaution de rompre les membranes à tems.

Lorsque le cordon ombilical est trop court, on doit craindre un accouchement difficile ; il contraint le fœtus qui ne peut pas se remuer par rapport à cet obstacle. Mauriceau observe qu'un cordon ombilical trop court, contribue à rendre toutes les douleurs du travail de la mere très-lentes & entrecoupées. Une femme qu'il accoucha eut un travail long & laborieux ; les douleurs furent entrecoupées pendant plus de vingt-quatre heures ; elles portoient toujours vers les reins, & dans le bas-ventre, en forme de barre, au lieu de prendre leur détermination vers le passage, comme font ordinairement les bonnes douleurs. Ces inconvéniens provenoient de ce que le cordon ombilical étoit trop court ; il faisoit malgré cela un tour au col, ce qui l'empêchoit de se porter vers l'orifice de la matrice. D'ailleurs, il ne pouvoit pas faire des mouvemens sans tirailler en même tems l'arriere-faix, ce qui occasionna une perte de sang considérable, d'autant plus que ce fœtus n'avoit que huit mois : il mourut le lendemain du jour de sa naissance. Mauriceau pense que cette couche avoit été prématurée, parce que le cordon ombilical étant trop court avoit empêché le fœtus de faire ses mouvemens naturels & nécessaires.

Deventer a observé qu'il n'est point de situation du fœtus, que le cordon ombilical,

lorſqu'il eſt trop long, ne puiſſe précéder dans l'accouchement & le rendre laborieux, ſoit qu'il ſe préſente ſeul, ou en même tems que quelque membre. Cet Auteur ajoute que, lorſque le cordon ombilical eſt trop long, il fait pluſieurs circonvolutions autour du col, du milieu du corps, des bras, ou des cuiſſes, & qu'il en ſurvient toujours quelqu'accident dangereux. C'eſt une cauſe de mort pour l'enfant, ſi les Sages-Femmes n'ont pas l'adreſſe d'y remédier.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur les accouchemens laborieux ; l'étendue & la diſpoſition de cet Ouvrage ne me le permettent pas ; il faudroit des Volumes entiers pour en éclaircir toutes les difficultés. Il ſeroit heureux que l'on s'appliquât à développer cette partie de la Chirurgie ; on travailleroit utilement pour l'Etat & pour l'humanité.

CHAPITRE IV.

Accouchement.

L'ON entend par accouchement, la ſortie du fœtus hors de la matrice ; c'eſt ce qu'on appelle la naiſſance de l'enfant. Il paroît que le terme générique, *accouchement*, ne peut être appliqué qu'à la naiſſance de l'enfant,

depuis le septieme mois de la grossesse, jusqu'à la fin ; il ne peut signifier en général que la naissance de l'enfant en vie. On comprend sous cette dénomination, l'accouchement naturel, le prématuré, & le retardé ; on ne doit entendre, par ces différences, que la naissance des enfans vitaux.

On sait qu'il naît des enfans à sept mois, qu'ils vivent & qu'ils paroissent autant dans leur perfection que ceux qui naissent au terme ordinaire. Cependant, si ces enfans de sept mois n'ont pas acquis une perfection suffisante pour pouvoir vivre, l'accouchement est prématuré : il en est de même du huitieme mois. On connoît si l'enfant peut vivre, ou ne le peut pas, par ses ongles ; ils sont toujours formés lorsqu'il est dans sa perfection, & il ne le sont point lorsqu'il est prématuré.

La perfection de l'enfant à sept mois, doit être regardée comme un fruit précoce ; il nous représente la disposition d'un ordre particulier que nous ne connoissons pas ; les accouchemens retardés sont sans doute le fruit d'un ordre opposé, également inconcevable. J'ai suffisamment parlé au Chapitre précédent, des accouchemens laborieux, on peut comprendre sous leur dénomination ceux qui sont contre-nature ; on ne distingue les uns des autres, que par le plus ou le moins de danger dont ils sont susceptibles. Je crois qu'on doit entendre par fausses couches, les accouchemens d'enfans morts

depuis le commencement du septieme mois de la grossesse, jusqu'au dernier terme possible des accouchemens retardés. Les fausses couches reconnoissent les mêmes causes que les avortemens, on peut les prévenir par les mêmes moyens.

Je n'entreprendrai pas de faire des recherches sur la cause physique de l'accouchement; le premier mobile, dans les mysteres de la nature, est impénétrable aux hommes; on voit les effets de la génération, mais on ne connoît point l'essence qui l'a produite. On voit par l'accouchement des êtres parfaitement organisés, sans connoître la cause qui a formé leurs organes.

L'embrion reçoit son activité de la conception; dès qu'il est parvenu de la trompe à la matrice, les fonctions de ce viscere, prennent un nouvel ordre, elles n'ont plus pour objet que sa nutrition, son développement & sa croissance. Une rosée subtile inonde sa cavité, peu à peu elle s'insinue dans des pores qui se développent insensiblement dans ce bain de vapeur. Les parties de cette rosée, les plus propres à la nutrition s'assimilent à des fibres mucueuses d'un fœtus encore informe, qui acquiert insensiblement la figure humaine. Pendant ce développement du fœtus, les eaux de l'amnios se forment, le cordon ombilical se fortifie, le placenta prend un plus grand volume, il pousse des racines vers la matrice, il forme des adhérences avec ce viscere, & il établit avec le fœtus des

communications plus considérables. Les organes du fœtus, ses os, ses viscères, ses membranes, marquent leur place & se perfectionnent; chaque organe fait ses fonctions particulieres, & ils concourent tous ensemble aux fonctions générales.

A mesure que le fœtus se développe, la matrice prend un plus grand volume, elle s'éleve insensiblement vers l'épygastre, où elle trouve moins de résistance qu'ailleurs; elle se dilate sur-tout vers les trompes, à la faveur d'un nombre de sinuosités qui rendent, dans ces parties, sa dilatation plus aisée. Une matrice pleine d'un fœtus formé, occupe presque toute la capacité de l'abdomen; quelquefois elle éleve le diaphragme, de façon qu'il comprime les poumons & gêne la respiration. Malgré cette dilatation énorme de la matrice, les parois de ce viscere conservent toujours dans ses progrès, la même densité & la même épaisseur qu'elles avoient avant la grossesse: c'est l'effet des substances fécondes dont elles sont imbibées. Il n'est que l'orifice de la matrice qui s'amincit & prend plus d'étendue, à mesure qu'il s'éloigne de son fond. Le corps de ce viscere conserve sa force, elle augmente même pendant le progrès de la grossesse, à mesure que son orifice devient insensiblement moins capable de résistance: la nature prévoyante a soin de soutenir cet ordre pour remplir ses vues & pour parvenir à ses fins.

Les mouvemens du fœtus sont assez ex-

traordinaires après le quatrieme mois, ils augmentent toujours jusqu'à l'accouchement. Lorsqu'il est parvenu à un point suffisant de perfection pour se suffire à lui-même, sans d'autre secours que celui des six choses non-naturelles, il cherche à naître ; il fait des efforts, il franchit ses barrieres, ou pour mieux dire, il rompt ses membranes, de même que les fœtus des oiseaux, des insectes, rompent par leurs efforts les coques des œufs qui les contiennent. Les efforts du fœtus seroient impuissans s'ils n'étoient pas secondés par une action de la matrice propre à le faire avancer vers son orifice ; elle doit concourir à sa naissance, puisqu'elle a concouru à sa perfection.

Quelle est la puissance qui détermine la matrice à commencer l'action qui la concerne, dans le méchanisme de l'accouchement ? Je ne le comprends pas, mais je conçois l'ordre qu'elle suit dans son exécution. Ce viscere est contenu par quatre ligamens assez forts ; il y en a deux qu'on nomme larges ; les autres on les appelle ronds. Les premiers prennent leur origine dans le péritoine, & s'insérent dans l'utérus, aux deux côtés de son fond ; ils s'y répandent en se divisant en des fibres charnues. Les Médecins du dernier siecle regardoient avec raison ces fibres comme musculeuses, & les considéroient comme très-propres à comprimer & pousser, dans le travail de l'accouchement, le fond de la matrice vers son orifice. Les autres ligamens sont longs, nerveux, & de figure ronde ; ils

prennent leur origine aux deux côtés du fond de l'utérus, s'inferent dans le péritoine, percent dans sa duplicature, & la suivent; ils se répandent ensuite dans les aînes, vers les routes que tiennent les vaisseaux spermatiques dans les hommes. Les fibres musculeuses des ligamens larges se contractent dans l'accouchement, elles poussent & déterminent le fond de la matrice vers son orifice; les ligamens ronds augmentent cette compression par une suite du même méchanisme; tous les muscles du bas-ventre, sur-tout les épygastriques & les pyramideaux y concourent puissamment. Le corps de la matrice, à la faveur de toutes ces puissances, agit sur l'enfant, & tend à surmonter la résistance de son orifice qui s'amincit de plus en plus en se dilatant : l'enfant fait en même tems des efforts par ses propres forces & par une suite nécessaire de l'action méchanique générale, & il parvient au moment de sa naissance, où je le reprendrai dans le second Volume.

Fin du Tome premier.

TABLE

Des Chapitres, des Sommaires, & des Observations contenus dans ce premier Volume.

PREMIERE ÉPOQUE.

De la Génération, de la Conception, & des Maladies du Fœtus jusqu'à l'Accouchement.

SECTION PREMIERE.

Histoire de la Génération.

CHAPITRE I. *De la Génération.* pag. 1
CHAP. II. *Les animaux vivipares prennent leurs principes dans les œufs, de même que les plantes dans leurs semences.* 17
CHAP. III. *Oeufs des femmes & leur fécondation.* 24
CHAP. IV. *Progrès de la croissance du fœtus.* 41
CHAP. V. *Le Placenta, le Cordon ombilical, les Membranes du Fœtus & leurs fonctions.* 48
CHAP. VI. *Nutrition du Fœtus.* 59
CHAP. VII. *Grossesses vraies & fausses.* 77
CHAP. VIII. *Signes de la conception & de la vraie grossesse.* 81

SECTION II.

Accidens auxquels l'Embrion eſt ſujet dans ſa formation & dans ſon premier développement.

CHAP. I. *Conceptions fauſſes & irrégulieres.* 88
CHAP. II. *Cauſes éloignées des conceptions fauſſes, des irrégulieres & des foibles.* 103
CHAP. III. *Sources des maladies héréditaires du fœtus.* 123
CHAP. IV. *Recherches ſur les moyens généraux de prévenir les fauſſes conceptions, les irrégulieres & les foibles.* 130

SECTION III.

Expoſition ſuccinte des principales maladies des femmes enceintes, leurs cauſes, & leurs rapports avec le fœtus : indications des moyens propres à les prévenir.

CHAP. I. *Maladies des femmes groſſes.* 143
CHAP. II. *Cauſes générales des maladies particulieres à la groſſeſſe.* 148
CHAP. III. *Cauſes particulieres des maladies de la groſſeſſe dans ſon premier tems.* 151
CHAP. IV. *Maladies du ſecond tems de la groſſeſſe.* 186

SECONDE PARTIE.

CHAP. V. *Maladies du dernier tems de la groſſeſſe.* pag. 3
CHAP. VI. *Effets que produiſent ſur le fœtus les maladies du premier tems de la groſſeſſe.* 12
CHAP. VII. *Effets que produiſent ſur le fœtus les maladies du ſecond tems de la groſſeſſe.* 24
CHAP. VIII. *Effets que produiſent ſur le fœtus les maladies du dernier tems de la groſſeſſe.* 28
CHAP. IX *Abus commis dans le régime de vie, cauſe générale des maladies de la groſſeſſe.* 38
CHAP. X. *Moyens généraux de prévenir les maladies du premier tems de la groſſeſſe.* 41
CHAP. XI. *Moyens généraux de prévenir les maladies du ſecond tems de la groſſeſſe.* 68
CHAP. XII. *Moyens généraux de prévenir les maladies du troiſieme tems de la groſſeſſe.* 78

SECTION IV.

Maladies communiquées au fœtus, & celles qui lui ſont propres:

CHAP. I. *Maladies communiquées au fœtus.* 89
CHAP. II. *Maladies générales, propres au fœtus.* 100
CHAP. III. *Maladies de la peau qui sont propres au fœtus.* 112
CHAP. IV. *Maladies de la tête qui sont propres au fœtus.* 117
CHAP V. *Est-il des maladies de la poitrine propres au fœtus ?* 122
CHAP. VI. *Maladies du bas-ventre, propres au fœtus.* 130
CHAP. VII. *Quels moyens faut-il prendre pour préserver le fœtus des maladies qui lui sont propres ?* 137

SECTION V.

Maladies de la grossesse qui dépendent tantôt de la mere, tantôt du fœtus ; & l'accouchement naturel.

CHAP. I. *L'avortement en général.* 139
CHAP II. *Moyens de prévenir l'avortement.* 160
CHAP. III. *Les causes des couches laborieuses proviennent tantôt de la mere, & tantôt du fœtus.* 172
CHAP. IV. *Accouchement.* 178

Fin de la Table des Chapitres.